

A painting of a forest scene. In the foreground, a deer head with antlers is visible, looking towards the viewer. The background is a dense forest with tall, slender trees and a thick canopy of green and yellow leaves. The lighting is soft and diffused, creating a misty atmosphere. The overall style is painterly and detailed.

Le Cerf

UNE HISTOIRE DE PASSIONS

Le Cerf

UNE HISTOIRE DE PASSIONS

Es-tu aveugle, La Futaie ? Presque sous ta semelle, cette empreinte... Une autre encore un peu plus loin. À présent il ne voit plus qu'elles, imprimées crûment dans l'argile, les pointes des pinces tournées vers la caverne. Toutes rentrantes ! C'est le plus beau volcelest qu'il ait jamais vu de sa vie. Son cœur s'arrête et sa gorge se serre comme à l'instant où il a vu le Rouge se rembucher dans les Orfosses, près de la maison de Grenou. Il regarde encore, il écoute. Les battements de son cœur reprennent. Et voici, aussitôt reconnus, la montée bondissante de la fièvre, l'enthousiasme, le délire lucide et joyeux, l'ivresse planante de la poursuite. Son corps ne pèse plus sur la terre, ses mains cessent de sentir la froidure râpeuse de la pierre. Mais, dans le même moment, il entend au fond du trou noir le souffle d'une bête qui respire. Et il voit, il voit dans cette ombre deux feux rougeâtres immobiles, les prunelles du grand cerf de chasse.

Table des matières

INTRODUCTION	5
14 PORTRAITS DE PASSIONNÉS	9
Christian Dave, coordinateur du CRIE de Saint-Hubert	11
Armand Panier, pionnier de la photo animalière	17
Philippe Allard, photographe et vidéaste	23
Gérard Jadoul, photographe animalier	29
Jean-Claude Servais, auteur de bandes dessinées	35
José Michel, chasseur	43
Jean-Pierre Verhoeven, photographe et garde-chasse	49
Philippe Moës, photographe naturaliste	55
Marc Cimino, dessinateur et photographe	63
Robert Hainard, artiste hors normes, précurseur de la pensée « Nature » du XXI ^e siècle	69
Maurice Wuidar, garde forestier à la retraite	77
Sabine Bertouille, biologiste	83
Didier Robe, garde-chasse	89
Philippe Taminiaux, cinéaste, co-fondateur du Festival International Namur Nature	95
LE CERF ANIMAL DES HOMMES, MESSAGER DES DIEUX [volet pédagogique]	101
Contexte	102
Quelques repères dans le temps	106
Choix des documentaires	111
1 / Le cerf allégorique	114
Bambi - Comment un conte pour enfants devient un message allégorique.	
Le naturalisme chez Walt Disney	
Le cerf, un symbole de puissance	
Expecto patronum & l'univers merveilleux de J.K. Rowling et de Harry Potter	
Faire appel à nos représentations et notre fonds culturel commun	

2 / Le cerf passion	120
La nature et le monde des hommes	
Une certaine mise en scène	
Transmettre une émotion	
Le choix de la lumière & de la musique	
La construction d'une séquence & les astuces au montage	
L'expression du ressenti du réalisateur	
Différentes interprétations d'une même séquence	
Prêter attention au vocabulaire utilisé	
Le choix du cadre et du contexte	
Où se trouve la caméra ?	

3 / Le cerf observé	128
Les bois et le combat	
La chute, quand et comment. & La repousse	
Les anomalies de la ramure. L'espérance de vie. Le ravalement.	
La perte des velours, la préparation au brame.	
Biches et cousins	
Les ancêtres et répartition mondiale	
Vie sociale des cerfs	
Le cheptel, les prédateurs disparus et l'intervention de l'homme	
Filmer dans la nature ou dans des parcs ?	
Marque son territoire pour établir sa suprématie	
Le printemps. La naissance des faons & L'été	
On se parle entre cerfs !	
Camouflage	

GLOCERF	136
MÉDIAGRAPHIE SUR LE CERF, EN CINÉMA DOCUMENTAIRE	138

Introduction

Depuis longtemps à PointCulture, nous souhaitions aborder le thème du cerf au travers de témoignages de personnes rencontrées dans le cadre de nos activités. Nous voulions leur laisser le temps de la parole car nous savions qu'elles vouaient une véritable passion à l'animal. Il fallait leur offrir du temps pour la nuance et l'expression de vécus singuliers. Ces témoignages nous ont surpris, montrant combien le thème du cerf était, au-delà de ce que l'on pouvait imaginer, un sujet qui pouvait créer nombre de tensions et d'incompréhensions entre les différents acteurs et passionnés.

Pour savoir qui rencontrer, nos carnets d'adresses ne suffisaient pas. Avec le concours du CRIE de Saint-Hubert, nous avons dressé une liste de noms issus du petit monde de la forêt wallonne et des passionnés du cerf. Certains étaient incontournables. D'autres étaient moins connus voire carrément réputés pour leur propension à fuir les projecteurs médiatiques. Hommes et femmes de terrain ou acteurs de laboratoire, professionnel(le)s ou amateurs, peu nous importait : il nous fallait des passionnés, des « férus » !

Au fil de nos discussions, un panel assez large s'est constitué : photographes anima-

liers, chasseurs, scientifiques du DEMNA, gardes-chasse privés, agents forestiers du DNF, auteurs d'ouvrages spécialisés... Nous ne savions pas encore que cette sélection, forcément arbitraire et quelque peu douloureuse, allait nous amener à un premier constat : personne n'arrive à parler du cerf depuis une identité unique, chacun assumant plusieurs missions et revendiquant plusieurs plaisirs liés à l'animal : l'observer, le recenser, l'admirer, le gérer. Et, parfois, le tuer ou aider ceux qui s'en chargent.

Fidèles aux missions de PointCulture, nous avons tenu à ajouter à ces regards, déjà pluriels, deux acteurs porteurs d'une vision plus culturelle ou artistique : Pierre Hainard (fils du célèbre illustrateur et naturaliste suisse Robert Hainard et président de la fondation qui gère les œuvres et l'atelier-musée de l'artiste) et Jean-Claude Servais (auteur belge de bandes dessinées, dont l'œuvre aborde largement la nature, notamment dans son ouvrage « Le dernier brame »). Cinéaste animalier bien connu, Peter Anger s'est également joint au projet. Avec des spécialistes de l'éducation à l'environnement et aux médias, il a traité les aspects biologiques et éthologiques du cerf, menant aussi un travail pédagogique considérable sur l'image de l'animal dans le

cinéma. Qu'il s'agisse d'œuvres de fiction ou de documentaires, le cerf, en effet, est souvent magnifié, fantasmé, transcendé. Il nous semblait utile de (faire) comprendre de quels trucs et astuces les cinéastes usent pour réaliser ces effets. Toute cette dimension pédagogique se retrouve dans le second volet de cette publication.

Pour le premier volet, consacré aux interviews de passionnés, nous sommes partis aux quatre coins de la Wallonie et nous n'avons pas été déçus ! Nos rencontres ont été belles, fortes, puissantes et émouvantes, laissant derrière elles un parfum chargé de terre, d'humus et de rut. Comme mus par un réflexe commun, quasiment tous nos interlocuteurs ont commencé leur témoignage en nous racontant spontanément leur toute première rencontre – fondatrice – avec le cervidé. Émotions garanties avec ces tranches d'enfance ou d'adolescence jamais reléguées dans l'oubli ! Ils nous ont ensuite emmenés là où nous voulions aller : mieux comprendre les comportements du cerf et décortiquer la fascination qu'il exerce.

Nous avons alors réalisé à quel point, dans le petit monde du cerf, on ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche. Si l'animal véhicule quantités d'histoires fascinantes, il cristallise aussi son lot de frictions et de tensions, voire de ruptures brutales parmi les hommes. Nous savions que nous allions au-devant de passionnés, mais nous ne soupçonnions pas nécessairement la nature

ni l'intensité de leur fascination pour l'animal. « Le cerf est capable d'entraîner des passions dévorantes, déraisonnables et susceptibles de vous consumer tout entier », nous a confié l'un de nos interlocuteurs sur un ton grave. Pas étonnant, dès lors, que certains aient trouvé dans la fréquentation de cet animal un puissant appel vers un cheminement personnel empreint de philosophie ou de spiritualité.

Voici donc une quinzaine de regards sur le cerf. Une première du genre, nous semble-t-il, du fait de son approche volontairement artistique et subjective, susceptible de compléter des ouvrages scientifiques aussi fouillés que *Le dernier cerf* (Gérard Jadoul et Jean-Pierre Verhoeven, 1990), *Le clan des cerfs*, 2003) ou plus récemment *Au nom du cerf* (Gérard Jadoul et Philippe Moës, 2015). Ces quinze regards passionnés (et, nous l'espérons, passionnants) se recoupent ou s'opposent, se complètent ou se heurtent – parfois frontalement, il est vrai, tant certains sont nourris par une forme d'amertume ou de désillusion. Les photos et croquis qui illustrent la publication proviennent principalement des collections des protagonistes de cet ouvrage, nous tenons à les en remercier vivement.

Derrière ces portraits d'acteurs privilégiés se profilent, en filigranes, cinquante années d'histoire du cerf en Wallonie : son approche, son étude, sa gestion, sa conservation... À l'instar d'un de nos passionnés,

nous estimons que le cerf mérite davantage qu'une admiration béate. Ne fût-ce que parce qu'il reflète à bien des égards notre condition d'êtres humains, en perpétuel

équilibre sur le fil de la vie et de la mort.

Bruno Hilgers & Philippe Lamotte

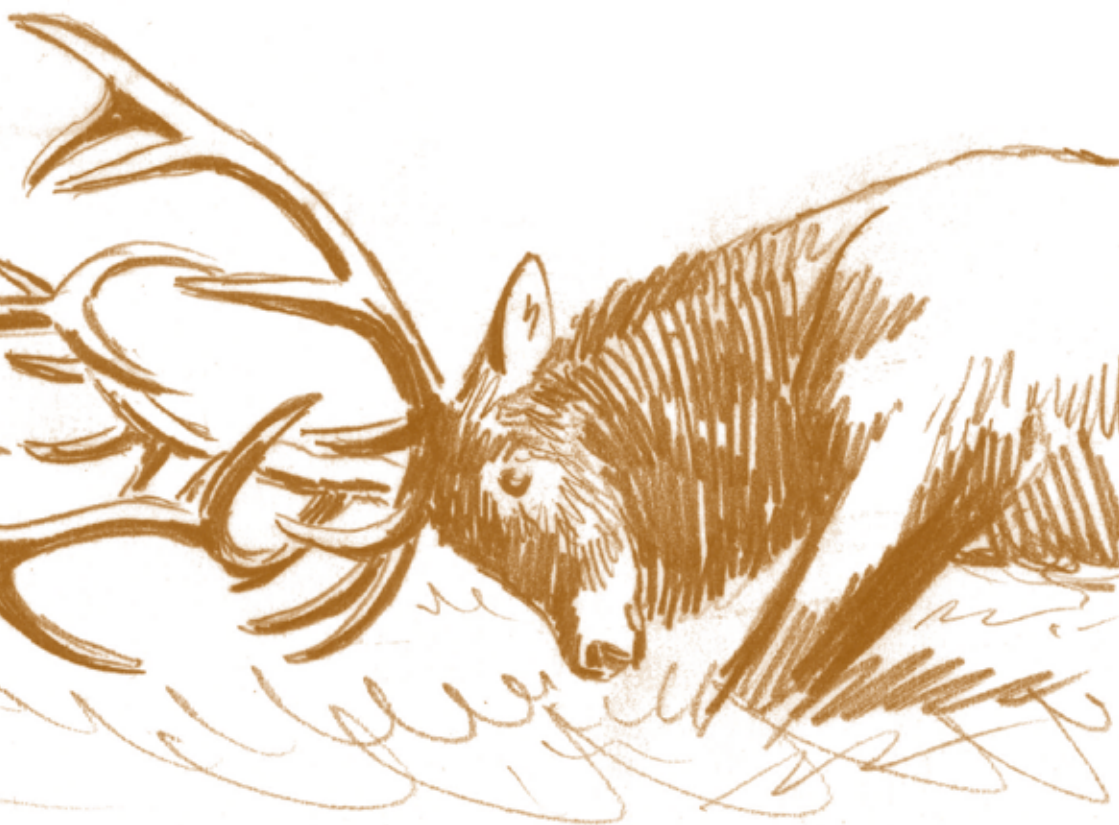
Ce travail a été réalisé par le Service éducatif de PointCulture dans le cadre de sa collection Nature, soutenue par le Ministre en charge de la Conservation de la nature en Wallonie. Cette collection offre la possibilité de (re)visionner un grand nombre de films (fictions et documentaires – voir la liste en fin d'ouvrage), mais aussi de se former : la Vidéo Nature Academy de PointCulture offre à toute personne intéressée la possibilité de s'initier ou se perfectionner à la réalisation de film nature amateur. www.pointculture.be/education/formation/video-nature-academy/. Par ailleurs, la passion pour le cerf et le cinéma animalier fait l'objet d'un rendez-vous annuel, en octobre, au Festival International Nature Namur, dont PointCulture est partenaire.

« Quand il sentit la lisière proche, il s'arrêta, huma l'air longuement devant lui. Et tout à coup, plus puissant encore, son brame monta vers les étoiles. Il se tenait debout, les pieds de devant serrés. Il renversait le col en arrière et réait sans pouvoir s'arrêter, le mufle tendu vers le ciel. Son corps maigre et musclé pantelait, tout entier secoué par ses cris. À la fin de chaque raire sa voix s'étranglait dans sa gorge, se brisait en un long appel rauque, une sorte de rugissement à la fois douloureux et terrible. »

La dernière harde de Maurice Genevoix, 1938 chez Flammarion



14 portraits de passionnés





Christian Dave,

coordinateur du CRIE de Saint-Hubert



*«Écouter le cerf
bramer, c'est se
créer des racines»*

Profession : casseur/démolisseur. Christian Dave, c'est certain, ne se présentera jamais de cette manière à ses visiteurs. C'est pourtant bien ce à quoi s'apparente son activité. Car il faut en déconstruire à la tonne, des clichés sur le cerf, lorsqu'on fait face à un public peu averti des choses de la nature ! Le cerf, roi des forêts ? Faux ! À l'origine, l'animal fréquentait les landes, steppes et autres paysages ouverts. En Europe centrale, région soumise à forte pression démographique et urbanistique, il n'a eu d'autre choix que de se réfugier dans les forêts. De « roi », il ne mérite pas plus l'appellation (sinon peut-être par sa taille), car il ne dicte aucunement sa loi aux autres animaux. Le cerf brame pour attirer les biches ? Faux,

à nouveau ! Le cerf brame pour affirmer son emprise sur un territoire dont il tente d'évincer ses rivaux à... cors et à cris, se réservant le droit de couvrir les biches que ses rivaux lui disputent.

Parlons-en des idées fausses sur les bois de cerfs et les fameux cors ! Ils ne sont en rien le reflet de l'âge de l'animal, ni même de sa force ou de sa résistance. Ils sont plutôt le produit d'une combinaison de facteurs où la génétique joue un rôle central. Même la notion « d'espace naturel » ou de « zone vierge », trop souvent accolée à la forêt wallonne, doit être corrigée dans les représentations mentales des visiteurs du CRIE de Saint-Hubert. « Chaque mètre carré fores-

tier de la Wallonie a subi un jour ou l'autre l'influence humaine. Quant aux animaux, la plupart des mammifères et des oiseaux sont répertoriés, comptabilisés et encodés dans des banques de données ». Cherchez donc la « nature » dans tout cela !

Des « bois » qui en imposent

Un « CRIE » est un Centre régional d'initiation à l'environnement. Celui de Saint-Hubert, dirigé par Christian, est l'épicentre historique de la sensibilisation à la nature en milieu forestier. Le cerf en est l'animal le plus emblématique. Autant dire que son coordinateur en connaît un bout lorsqu'il s'agit de casser les clichés, mythes et autres images d'Épinal associés à cette espèce. Mais il est aussi à la barre – évidemment ! – lorsqu'il s'agit de reconstruire une image plus réaliste et plus équilibrée du prétendu « roi » de la forêt ».

Celle, d'abord, d'un animal fascinant du fait qu'il renouvelle chaque année sa ramure : « au printemps, le cerf perd des bois qui pèsent jusqu'à trois kilos et mesurent plus d'un mètre. En quatre mois à peine, ils se seront intégralement reformés : quel merveilleux symbole du renouveau que cette débauche d'énergie et de calcium ! » L'image, ensuite, d'un animal qui doit subir la loi des hommes – le tir ! – si on ne veut pas le voir perdre sa noblesse et sa propension à la liberté. « Le public a souvent du mal à comprendre qu'il faut réguler les populations de

cerfs. C'est le rôle de la chasse. Respecter les lois naturelles de l'espèce exige de préserver la pyramide d'âge et l'équilibre des sexes, ce qui inclut le tir des biches et des faons... » Si difficile à admettre pour le public non averti...

À la recherche des émotions

Au CRIE de Saint-Hubert, la démystification du cerf et la sensibilisation à l'écosystème forestier reposent également sur la création d'émotions. « Nous nous considérons avant tout comme des fabricants de racines, le cerf nous offre une fantastique porte d'entrée pour cela ! Fort de son prestige, il nous permet de (re)connecter les gens à des souvenirs vécus en forêt ou dans la nature. Vivre ou (re)vivre ces sensations – jusqu'à passer par une certaine forme de peur ! – revient à se sentir vivant et humain et, dans ce sens, à nous relier en tant que personnes ».

Parmi les moments magiques qu'il organise pour ses visiteurs, Christian se souvient d'un groupe d'une quarantaine d'adolescents extraits de leur internat, il y a quelques années, pour une sortie au brame par une belle nuit étoilée. « Quand je leur ai donné la consigne – ni lampe de poche, ni GSM –, il y eu comme un mouvement de panique. D'un seul coup, ils se retrouvaient dans un monde totalement inconnu : l'obscurité, le silence et la nuit profonde. Le groupe était turbulent. Mais quand le premier brame a retenti, chacun s'est assis dans les feuilles mortes et un



silence impressionnant s'est installé. Un cerf s'est mis à bramer à moins de cent mètres. Dans ce genre de moment, je suis persuadé que chacun a pu construire ses racines. Tout était là : le son, l'odeur de la terre, l'atmosphère... Tout ce qui devient souvenir dans une vie est racine, et pour toujours ».

Des cars dans la forêt

Avec son équipe, Christian s'est lancé il y a une quinzaine d'années dans l'organisation d'écoutes de brames. Objectif : réduire la pression touristique qui s'exerçait sur le cervidé, contraint de se réfugier toujours plus loin en forêt. Il n'était pas rare, à l'époque, de voir débarquer dans les bois

« En quatre mois à peine, les bois se seront intégralement reformés : quel merveilleux symbole du renouveau que cette débauche d'énergie et de calcium ! »

des cars entiers affrétés par des opérateurs touristiques. Hurlements des moteurs, claquements de portières, éclats de voix : un cocktail délétère qui, petit à petit, menaçait de tuer le brame. À la longue, ce débordement aurait pu pousser les gestionnaires de la forêt à fermer les accès au public.



Cette perspective a paru insupportable à l'ancien enseignant, ardent partisan de l'idée de transmission vers des publics précarisés. « Quelques utilisateurs de la forêt peu habitués à se parler se sont rassemblés, s'interrogeant sur les besoins fondamentaux du cerf. Tout le monde avait intérêt à réfléchir sur sa protection à long terme. Les chasseurs, pour conserver le cerf comme gibier. Le Département Nature et forêt (DNF), pour éviter la circulation intempestive sur les chemins. Les naturalistes,

pour continuer à pouvoir photographier l'animal. Les syndicats d'initiative, pour maintenir la fonction d'appel touristique de l'animal en Ardenne. Et nous, au CRIE, pour transmettre via le cerf le concept fondamental de respect de la nature. Peu auparavant, une association avait réussi à créer le dialogue entre tous ces gens (y compris les chasseurs !) sur base de photographies et de mues d'animaux récoltées. Avec celle-ci, profitant de la proximité des Chasses de la

Couronne¹, nous avons contribué à instaurer une chasse plus éthique, plus raisonnée, plus responsable. Nous avons aussi partagé de grands moments d'humanité ».

Un tourisme doux et diffus

Ce modèle de concertation et d'ouverture contrôlée de la forêt a fait des émules à Daverdisse, Samrée, Jalhay, Eupen, Libin... : conférences grand public, montages photographiques, expositions de bois de cerfs, sorties au brame, etc. Résultat : les abcès de concentration touristique ont pu être levés en de nombreux endroits. « Aujourd'hui, nous coordonnons le brame sur six massifs en concertation avec une quinzaine d'opérateurs touristiques et privés : les syndicats d'initiative, les communes, des comités de village, le secteur Horeca... » Rien qu'au Fourneau Saint-Michel et à Saint-Hubert, mille cinq cents à deux mille visiteurs se succèdent chaque année pour s'initier au brame et à la découverte de la forêt : la preuve qu'il est possible de pratiquer un tourisme doux dans un écosystème fragile.

« Un jour, j'ai dit à un gamin bruxellois de sept ans, qui n'était jamais sorti de son quar-

tier, qu'il allait devenir le « gardien du feu » pendant toute la journée. Il n'en revenait pas : pour lui, le feu était quelque chose de virtuel et, chez lui, tout marchait à l'électricité : cuisinière, chauffage, radiateurs... On pourrait croire que cette anecdote n'a rien à voir avec le cerf, mais c'est tout le contraire ! Avec des publics comme celui-là, des choses fondamentales peuvent se jouer dans la rencontre. Les gens se sentent vivants, confrontés au réel, loin d'un univers toujours plus virtuel. Certaines personnes sautent le pas et intègrent l'idée que cette nature mérite leur intérêt, voire leur respect. Le bien-être qui les envahit est beau à voir et – qui sait ? – peut-être hésiteront-elles un jour, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, à louer un quad pour péda-rader en forêt... Dans ces moments-là, Christian se dit qu'il n'a pas perdu son temps.



¹ Les Chasses de la Couronne forment deux grands territoires forestiers (Saint-Michel/Freyr et Hertoegenwald) dont la gestion – notamment la chasse – incombait depuis la fin du XIX^e siècle à la famille royale. En 1982, le Roi Baudouin, peu intéressé par la pratique personnelle de la chasse, a décidé de renoncer à y exercer son droit de chasse. Il a alors assigné à ces territoires trois missions spécifiques : développer la recherche scientifique appliquée, poursuivre un objectif socio-pédagogique et organiser des activités cynégétiques exemplaires.



Armand Panier,

pionnier de la photo animalière



« Pour photographier les cerfs il y a cinquante ans, il fallait accepter de souffrir »

À peine entré dans la chambre d'Armand Panier, calfeutré dans sa maison de repos namuroise, on a tout compris. Sous les yeux du visiteur, cinquante ans de passion animalière. Cinquante ans de recherche éperdue du cerf, boîtier photographique à la main. Sur un mur de la petite pièce, quelques photos de cervidés passablement jaunies par le temps. Plus loin, au-dessus du lit du nonagénaire, une harde saisie dans la lumière automnale. Et, à ses pieds, consignées dans d'épais classeurs aux allures de grimoire, près d'un demi-siècle de photos grands formats de cerfs, d'animaux immortalisés sous toutes les coutures. Un véritable trésor, jamais édité ni exposé. Un patrimoine méconnu, résumant un demi-

siècle de relations entre l'homme et le roi de la forêt.

Épopées routières

Si Armand n'est ni un auteur prolifique ni un photographe animalier à succès, des nuées de naturalistes et de promeneurs en forêt lui doivent beaucoup. Il est en effet l'un des premiers photographes – sinon le véritable pionnier en la matière – à s'être intéressé au cerf « animal » et pas simplement au cerf « gibier ». « Dans les années soixante, le cerf n'intéressait pas grand monde, explique-t-il aujourd'hui en convoquant ses plus anciens souvenirs. Les naturalistes le voyaient comme un animal réservé aux chasseurs



«Rendre compte de la beauté de la nature, en même temps que la volonté d'être utile à sa découverte et sa compréhension»

et sacrifié sous leurs balles. Personne ne se doutait de la fragilité de l'animal. Pourquoi aurait-on perdu du temps à l'observer ou à l'étudier?» Armand, dont la connaissance de la photographie se limite alors aux photos familiales, pressent que cela va changer.

Sa rencontre avec Jean-Pierre Verhoeven, qui rédigera bien plus tard l'ouvrage «Le Dernier cerf», est décisive. Dès que la météo le permet, le duo de passionnés quitte Bruxelles au milieu de la nuit pour gagner les plateaux de l'Ardenne. Les trajets ont des allures d'expédition. «À cette époque, il n'y avait quasiment pas d'autoroutes en Wallonie. Un jour, sur la Nationale 4 vers Bastogne, nous avons du pousser à l'huile de bras ma 2 CV, restée bloquée dans la montée de Marche-en-Famenne». Sur le terrain, l'alchimie entre les deux hommes est parfaite. «Jean-Pierre m'a tout appris sur le cerf : sa biologie, son éthologie, les meilleures façons de l'approcher sans le déranger, etc. Il faut dire qu'il était devenu entre-temps un véritable

professionnel, en tant que garde-chasse. Moi, je suis toujours resté un amateur ».

Amateur, certes, mais déterminé. Car c'est l'époque où l'accès à la forêt est totalement cadenassé par les propriétaires, particulièrement en période de brame. Armand trouve la parade. Usant de sa réputation de professeur aux Facultés universitaires de Namur (il y enseigne la chimie), il parvient à se faire admettre sur de grands territoires de chasse, y compris sur les prestigieuses Chasses de la Couronne à Saint-Hubert. Sa hardiesse est sans limite. Herbeumont, Ciergnon, Bouillon, Wellin : grâce à ses relations, il décroche sur tous ces territoires les autorisations nécessaires pour occuper les meilleurs postes d'observation. « Les miradors de l'époque étaient plutôt... primitifs. À part le toit, ils n'offraient aucun confort et étaient exposés aux intempéries. Résultat : tout photographe devait accepter de souffrir ! Combien de fois n'ai-je pas passé des heures dans le froid ou la canicule sans apercevoir le moindre animal... Il n'y a qu'à Mochamps, peut-être, qu'on pouvait observer facilement des bêtes le matin, à condition d'être patient. Mais comment rester patient alors que je devais en permanence surveiller ma montre pour être présent à Namur à 8 heures au début des cours ». Armand photographie aussi les cerfs dans un environnement très particulier, loin de l'Ardenne : le domaine d'Argenteuil (Brabant wallon), propriété de la Princesse Liliane de Rétie, dont il est familier.

Photographe et... scribe

Deux événements viennent chambouler ces expéditions ardennaises. D'abord, la sortie du « Dernier cerf », en 1990. En réclamant des chasseurs qu'ils modèrent leur appétit pour les trophées, l'ouvrage provoque des grincements dans le monde de la chasse. Il (r)éveille aussi l'intérêt des naturalistes pour le grand mammifère. En réponse, Armand participe à la création de l'ASBL Solon, destinée à jouer un rôle de passerelle entre tous les « utilisateurs » de la forêt : naturalistes, chasseurs, préposés forestiers, gardes-chasses, gestionnaires, etc. L'objectif est d'amener tout ce petit monde à pratiquer une gestion plus rigoureuse du cervidé. Avec une poignée d'amis et de proches, il perçoit le



rôle que la photo animalière peut jouer dans une approche cynégétique plus réfléchie, plus axée sur l'équilibre à long terme des populations. « Armand était très doué pour la médiation et la négociation entre des acteurs de bords très différents, se souvient l'un de ses proches. Mais il écrivait aussi très bien ! Il excellait par exemple à rédiger des courriers argumentés pour réclamer l'accès à la forêt. Aidé par son fils, juriste, il adorait décortiquer les articles de loi sur cette matière. Un jour, il a réussi à convaincre un ténor du Barreau, plus habitué aux Assises qu'aux affaires de circulation en forêt, de défendre un photographe animalier poursuivi pour accès illicite à la forêt ».

Cache-cache avec le baron

Un autre événement rompt sa trajectoire de naturaliste. Un jour, il est évincé, avec Jean-Pierre Verhoeven, du territoire de chasse de Wellin. D'un coup, les deux compères se retrouvent interdits d'accès à leurs animaux fétiches. Terminée, la photo ? C'est mal connaître le personnage... Armand se replie sur un territoire de chasse situé dans la région de Beauraing. Là, le légaliste épris de droit et de respect de la propriété privée entre dans le maquis. Bravant les conséquences d'une vilaine chute d'un mirador (il s'est fracturé le bassin), il outrepassa l'interdiction de circulation en forêt avec deux jeunes naturalistes pêchés dans son auditoire de chimie. Pendant des années, ils s'amuseront à déjouer la vigilance du locataire de la chasse, un baron

flanqué de son garde. « Notre rôle consistait à aider Armand à porter son matériel photo jusqu'aux aires de brame, raconte l'un des deux ex-étudiants. Il y avait une sorte de rituel : Mon copain montait aux arbres pour guetter l'arrivée du garde en voiture ; moi, je restais au sol en attente du moindre sifflement de sa part. Quand la voie était libre, nous courrions tous les trois à travers une prairie marécageuse en portant le matériel photographique. Sans éveiller l'attention du garde, il nous fallait ensuite traverser à toute allure une rivière et un chemin empierré, puis enfin, franchir une clôture à sangliers. Là, arrivés à un endroit que le baron réservait à son pirsch exclusif, nous pouvions enfin déployer le filet de camouflage et attendre tranquillement les animaux. Après plusieurs années de ce petit jeu de cache-cache, le baron et son cerbère ont fini par conclure un accord tacite avec nous, acceptant notre présence. Après tout, nous avions tous besoin de silence pour approcher les bêtes. Eux comme nous... »

Et la détonation claqua...

L'évocation de ces courses-poursuites clochemerlesques ne suscite pas que des souvenirs attendris. « Un gros chêne me servait souvent d'abri, raconte Armand. Mais le poste de tir du baron était à proximité, peut-être à une cinquantaine de mètres. Un jour, alors que je photographie un magnifique cerf occupé à bramer, une détonation éclate. L'animal vacille, il fait encore deux ou trois pas puis brutalement s'écroule. J'ignorais totalement



que le baron, depuis son poste tout proche, le convoitait également. À sa manière, évidemment... ». Attristé par cette mort ? « Bien sûr, mais je n'en ai jamais voulu au tireur. C'est la loi de la chasse... Il fallait abattre ce cerf avant qu'il ne commence à ravalier. Au sein de Solon, nous n'avons d'ailleurs jamais été opposés à la chasse en tant que telle. Nous souhaitions juste contribuer à mieux la guider, l'accompagner ».

Entouré de ses souvenirs, Armand voit aujourd'hui les journées défiler trop lentement à son goût. « Les heures passent plus vite lorsque je consulte mes albums. Mais j'évite de m'y replonger trop souvent, sinon

je suis bon pour le cafard ! ». En 2016, le Festival Nature de Namur lui a rendu un hommage officiel. En raison de son grand âge (il a fêté son 95^e anniversaire en août 2017), il était absent du rassemblement. Mais chacun a pu apprécier les mots touchants prononcés par son éternel comparse, Jean-Pierre Verhoeven : « Armand avait un souci tout particulier de rendre compte de la beauté de la nature, en même temps que la volonté d'être utile à sa découverte et sa compréhension ». Mission largement accomplie, dans la discrétion et la diplomatie. Mais aussi, relevait Jean-Pierre Verhoeven, avec « une sorte de douceur dans la pugnacité ».



Philippe Allard,

photographe et vidéaste



« Filmer m'apporte encore plus que la photographie car la nature est en mouvement permanent. »

Philippe Allard est un homme discret. Et indépendant. Pour le rencontrer, il faut montrer patte blanche. Arriver sans armes. Contourner tout risque de froisser son aspiration à la tranquillité. Car s'il est un homme en Wallonie qui sait ce que la passion du cerf peut déclencher, c'est lui. Voilà plus de cinquante ans qu'il côtoie l'animal et tous ceux qui lui veulent du « bien ». Ceux qui savent (forcément !), discourent, hurlent ou pérorent sur le « roi de la forêt ». Ceux qui, en réclamant telle ou telle mesure à son sujet, se revendiquent de l'intérêt collectif alors qu'ils défendent bec et ongles leur pré carré. Et il y a en du monde qui s'arrache le cerf en Wallonie ! Chasseurs, naturalistes, forestiers, gardiens – publics ou privés – de

la forêt, photographes, offices touristiques... Tout ce bruit, toute cette agitation agissent sur Philippe comme un puissant répulsif. « Une interview sur le cerf ? Laissez-moi réfléchir... ». Le voilà qui, avant d'accepter la rencontre, se renseigne sur son interlocuteur auprès de ses relations – nombreuses – dans le monde de la chasse et de la nature. Préciosité ? Pusillanimité ? Caprice d'expert ? Vous n'y êtes pas ! Juste le souci de ne rien dire ni faire qui puisse jeter de l'huile sur le feu des bouillonnements autour du grand cervidé. « On m'a souvent demandé de participer à des groupes d'intérêt ou de discussion sur le cerf. Mais je ne m'y sens pas à ma place, je gère avec difficulté toutes ces tensions. Chacun cherche

à se créer son petit bonheur, en oubliant bien souvent qu'il y a, en Wallonie, un cadre donné qu'il faut bien se partager qu'on le veuille ou pas ». Ce qu'il préserve, à travers cette distance prudente, c'est son bonheur de vivre littéralement avec les cerfs, loin du bruit et de la fureur des hommes.

Immersions forestières

Le cerf, il le connaît d'abord par la chasse. Enfant, il participe avec enthousiasme aux battues accompagnant son père et ses amis dans les forêts ardennaises. Comme tous les traqueurs en herbe ou chevronnés, il en apprécie l'effervescence et la convivialité. Il pratique également la photographie – du moins la photo publicitaire – qui est pendant longtemps son activité professionnelle. C'est

seulement à l'âge de trente ans qu'il fait la liaison fatale entre ces deux mondes, à la faveur d'une expérience fondatrice qui le laisse pan-tois. « Un jour, mon beau-père, Philippe van Horen, qui connaissait très bien les mœurs du cerf, me propose une séance d'affût dans le massif de l'Hertogenwald. Avec sa jeep, il me dépose de grand matin à un poste d'observation et m'affirme, sûr de lui, que j'apercevrai les animaux vingt minutes plus tard. Un brin sceptique, je m'installe seul à l'affût. Je n'attends pas longtemps... À l'heure dite, les animaux annoncés étaient bien là, à portée de jumelles ! Or, il n'y avait ni trucage, ni artifice quelconque. Leur apparition était simplement le résultat de sa connaissance parfaite des animaux et de la fréquentation hyper-régulière de son territoire. J'ai réalisé ce jour-là que la nature est d'une régularité de métronome.



Pour peu que l'homme la respecte et s'y fasse discret, elle est parfaitement prévisible ».

C'est le début d'une passion dévorante. Philippe apprend vite, sur le tas, la photographie animalière en duo complice avec son beau-père, devenu son père spirituel. De cette collaboration accouche l'édition annuelle d'un calendrier nature qui, vingt-huit ans plus tard, séduit toujours le monde forestier en Belgique et bien au-delà. Dans le collimateur de deux compères : les cerfs, mais aussi les chevreuils, les castors, les blaireaux et toute l'avifaune forestière. De cette rencontre naît également une certitude : Philippe ne veut pas seulement observer la nature, il veut aussi y vivre, s'y glisser, s'y fondre. Au point d'y disparaître régulièrement pendant des heures pour immortaliser sur pellicule les cerfs les plus prestigieux de diverses régions.

Une observation méticuleuse

Il y a quinze ans, un ami lui propose de réorganiser une chasse en province de Luxembourg. Ce territoire, il le connaît comme sa poche pour en avoir arpenté tous ses recoins depuis son enfance. Il n'hésite pas, quittant Bruxelles pour s'y installer avec armes et bagages. Ou plutôt... sans les armes. « J'apprécie la chasse – une nécessité – mais je ne la pratique plus depuis longtemps. Je préfère la préparer, l'organiser pour des gens qui l'aiment profondément et sont capables de respecter la nature. Il y a eu ici et là, autre-

fois, trop d'excès, trop d'erreurs, trop de gens intéressés par autre chose que l'animal. Mais, dans ma région, la plupart des chasseurs acceptent d'être guidés et d'apprendre : c'est un plaisir de partager mes connaissances avec eux ».

Matériel photographique sur le dos, Philippe est au bois quasiment tous les jours de l'année, matin et soir, saison après saison. Son secret ? La fréquentation patiente et obstinée des mêmes circuits. « Une biche qui me voit passer sans cesse au même endroit transmet sa confiance à son faon, qui deviendra biche ou cerf à son tour. Cette régularité me permet de ne plus avoir besoin, aujourd'hui, d'observer leurs bois sur la tête pour savoir quel cerf apparaît devant moi : je les reconnais instantanément. Le reste est une affaire d'observation des moindres manifestations de la nature. S'il fait telle lumière ou tel vent, c'est plutôt dans ce coteau ou ce vallon bien précis que je les trouverai. D'autant qu'ils sont très constants : ils doivent par exemple manger toutes les trois ou quatre heures ».

La consécration du public

La vie et la mort se croisent sans cesse dans le parcours de Philippe. Son beau-père et mentor sortira gravement blessé en 1993 de la chute dramatique d'un mirador. Mais le calendrier continuera d'être édité et, même après son décès, d'être signé par ses deux créateurs. Il y a trois ans, c'est en hommage à un autre ami photographe, lui aussi décédé,

qu'il décide de passer également à la caméra. Son film - des images de brame, les premières après trente ans d'observation - fait un carton au Festival Nature de Namur où il remporte le Prix du public. L'année suivante, nouvelle consécration : ses images de cerfs lui valent le Prix du public et le Prix de l'image. En 2017, il entre à nouveau en compétition, avec un film soulignant combien la vie des cerfs est liée au calendrier du développement de la végétation. « Filmer m'apporte encore plus que la photographie car la nature est en mouvement permanent. Mon regard en ressort plus affiné, plus émerveillé. Devenu cinéaste, j'ai par exemple réalisé à quel point la nature est belle sous la pluie, en Belgique ».

Histoires de... vie et de mort

Gérer un immense territoire de chasse est-il compatible avec la passion pour les images de cerfs... vivants ? « J'adore partager mes observations avec les chasseurs pour autant que ceux-ci soient sincères dans leur intérêt envers l'animal. Évidemment, les guider vers un animal à tirer est parfois difficile à vivre, surtout lorsque je connais bien celui-ci ». Jusqu'où les cerfs reconnaissent-ils vraiment celui qui veille sur leur tranquillité et assure l'équilibre gibier/forêt du territoire ? Certaines histoires, estampillées authentiques par leur auteur, ne manquent pas d'interpeller, sinon de fasciner. « Un jour, un ami chasseur m'informe qu'il a blessé un grand cerf. À trois, nous le retrouvons rapidement grâce à mon chien de sang. Je recon-

nais aussitôt l'animal. Mon ami se morfond alors car il comprend très vite ce qui m'unit à ce cerf vieux de quinze ans (ce qui est très âgé). Mais il faut bien l'achever, il est blessé mortellement... La mort dans l'âme, je dis à cet ami de l'achever. Croyez-moi ou pas : pendant toute cette approche, le cerf ne m'a pas quitté des yeux une seule seconde ! Comment interpréter ce regard ? N'est-ce pas troublant... ? »

Philippe avoue que de telles images peuvent le hanter longtemps après les faits. Comme celle de ce daguet qui, un jour, se blesse à la patte en tentant de franchir une clôture. Quasiment mort de froid, l'animal est récupéré et soigné pendant six mois. « Je lui ai aménagé un parc pour lui tout seul. J'espérais qu'il réintègre la vie sauvage sans tarder. Mais il ne supportait pas mon absence. J'ai donc décidé de lui rendre sa liberté le plus vite possible. Grâce au collier émetteur dont je l'avais muni, j'ai pu suivre ses déplacements pendant un an. Malgré l'amputation de sa patte, il a réintégré une harde et a survécu à tous les dangers. Pour finalement être écrasé par un camion sur une route nationale... ».

Les faons, enfants sages de nos forêts

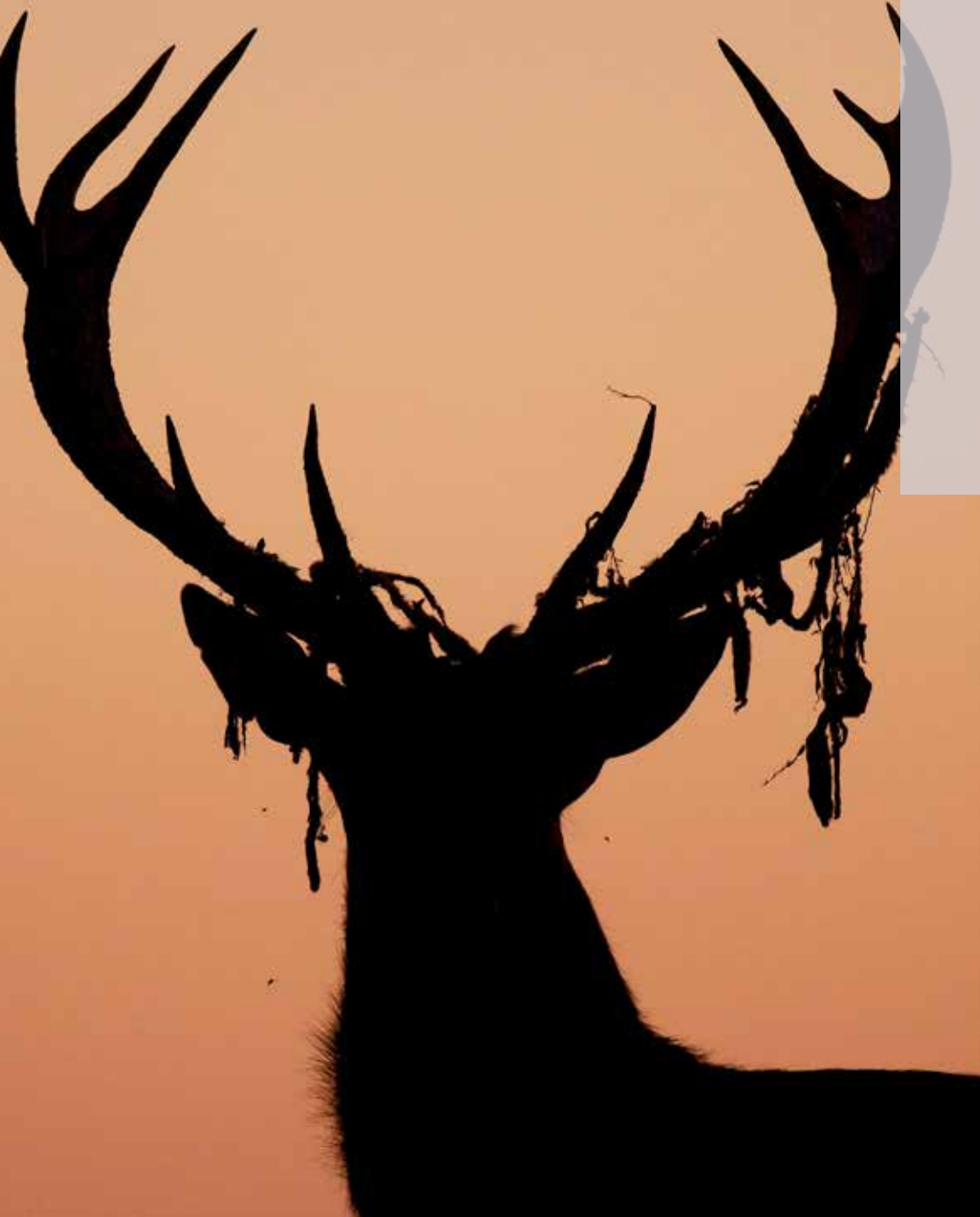
Nulle forfanterie, nulle tonalité bravache dans ces histoires issues du fond de nos forêts, racontées par son auteur avec des étincelles dans les yeux. Juste l'illustration



des liens puissants capables de lier l'homme et l'animal, bien au-delà des strictes considérations de « gestion ». « Au contact des cerfs, j'apprends tous les jours. Hier encore, une harde s'est enfuie sous mes yeux. J'ai pu observer que tous les faons, en une fraction de seconde, se sont rassemblés derrière une seule une biche manifestement chargée de cette mission de sauvetage. Les faons sont des « enfants sages » : après la naissance, chacun reste collé à sa mère ou tapi à proximité dans les hautes herbes. Mais, lorsque les circonstances l'exigent, ils sont capables de faire intégralement confiance à une autre biche. Plus tard, les mères les laisseront rejoindre les cerfs pour faire leurs premiers apprentissages. Et ainsi de suite... Ils obéissent au doigt et à l'œil ».

Philippe ne manque pas de projets. De retour d'un reportage en Ouganda où il réalise enfin son envie de vivre cette proximité avec les

gorilles, il envisage aujourd'hui d'acquérir un cheval – Frison de préférence – avec qui il tentera bientôt d'approcher les cerfs de nos forêts. « Un cheval devrait me permettre d'approcher plus facilement les animaux. Les cerfs n'ont généralement pas peur des chevaux mais je dois tout de même les y habituer progressivement en impliquant ce cheval via une présence régulière sur le terrain. Mon autre rêve serait de dresser un grand corbeau pour la recherche au sang d'animaux blessés lors des chasses. Un animal souffrant ne peut être abandonné en forêt. L'aide d'un charognard comme le corbeau, très efficace sur le plan olfactif, pourrait être un complément intéressant au chien ». La promesse, assurément, de nouvelles images enchantées pour les passionnés de nature du Festival du film à Namur.



Gérard Jadoul,

photographe animalier



« Le cerf mérite une
approche dénuée
de toute volonté
d'appropriation »

« Pendant une quinzaine d'années, à quelques-uns, nous avons cru au paradis terrestre. Mais la réalité a fini par nous rattraper ». Gérard Jadoul n'a pas de trémolos dans la voix lorsqu'il évoque l'évolution de sa passion pour le cerf. Mais, aujourd'hui, après plus de quarante années d'observation de l'animal, d'écriture à son sujet et de militance pour le protéger, une certaine amertume est au rendez-vous. Pour en saisir les enjeux, il faut remonter aux origines. Celles du gamin de Namur qui, jumelles en bandoulière, ne rate jamais une occasion pour s'échapper en Ardenne chez ses grands-pa-

rents pour y observer la faune et la flore. « J'y ai fait rapidement mes premières rencontres avec les grands mammifères : cerfs, biches, chevreuils, sangliers, etc. ». Celle de l'adolescent, ensuite, qui troque ses jumelles contre un boîtier et un téléobjectif et qui partage ses clichés avec d'autres passionnés de l'animal. « Il y avait un petit groupe de naturalistes, de gardes forestiers, de photographes, de chasseurs... Tous avaient des histoires et des personnalités différentes mais partageaient au moins cette caractéristique d'être des monomaniaques du cerf, de véritables fêlés de l'animal ».

*Photo ci-contre : **Le rapport de l'Homme au Cerf** est essentiellement fait d'accaparements. Celui de l'animal même par la chasse en automne. Celui de ses mues à la sortie de l'hiver. Entre ces deux périodes de violence et de tension, il y a celle, bénie, des velours. Où subitement on se retrouve seul avec les cerfs, dans une relation toute autre, pacifiée et empreinte de douceur comme celle des velours*

Dans la foulée du Roi Baudouin...

C'est là, au début des années nonante, que s'amorce l'histoire du « paradis terrestre ». « Par le hasard de la vie, quelques personnes de bonne volonté, issues de la même région, se sont accordées sur un constat : il fallait faire vieillir le cerf, c'est-à-dire éviter qu'il ne tombe trop jeune sous les balles. Ce petit groupe voulait également associer les non-chasseurs à sa gestion, ce qui supposait une vision de la forêt ouverte à d'autres finalités que strictement économiques et cynégétiques ». Une évidence ? Aujourd'hui peut-être mais, il y a trente ans, cette simple proposition était en soi une mini-révolution. « Chaque membre de ce petit groupe a dû batailler ferme pour convaincre ses propres troupes de l'intérêt de cette nouvelle approche. Le photographe animalier a dû persuader les naturalistes qu'une certaine forme de chasse était indispensable. Le chasseur a dû convaincre ses pairs qu'il fallait laisser des non-chasseurs récolter les mues de cerfs par des non-chasseurs ; et que la qualité des trophées n'allait pas s'en ressentir. Le fonctionnaire des Eaux et forêts a dû démontrer à sa hiérarchie que cette alliance chasseurs-naturalistes, bien cadrée, pouvait contribuer à limiter les dégâts du gibier à la forêt. Etc, etc. »

Géographiquement et historiquement, le contexte de cette nouvelle approche est idéal. Peu avant sa mort (1993), le Roi Baudouin

avait en effet clairement formulé le souhait de voir les Chasses de la couronne – le massif Saint-Michel/Freyr (soit quatre mille hectares situés au nord de Saint-Hubert) – expérimenter des formes innovantes de gestion de la biodiversité. Dans une région comme celle de Saint-Hubert, la chasse d'un animal comme le cerf pouvait en être le symbole le plus fort.

Une révolution en gestation

Pendant une dizaine d'années, le rêve prend forme en collaboration avec les syndicats d'initiative et les associations d'éducation à l'environnement. Le massif s'ouvre aux visiteurs, attirés par l'écoute automnale du brame mais encadrés par le Centre régional d'initiation à l'environnement (CRIE) du Fourneau Saint-Michel. Des observatoires de la faune sauvage accessibles au grand public sont érigés dans le massif. L'Unité de gestion cynégétique de Saint-Hubert – des chasseurs, donc – soutient l'idée d'une gestion plus raisonnée des cervidés sur un territoire qui s'étend bien au-delà des Chasses royales, elle adopte des règles novatrices de tir. Inspiré par l'ouvrage à succès « Le dernier cerf »² un nouveau mode de gestion de l'animal se diffuse dans la région. Fondée sur des critères plus biologiques que cynégétiques, cette approche crée l'espoir de voir les cerfs du massif enfin vieillir avant d'être tirés : dix ans, douze ans, voire plus !

² L'Hertogenwald est l'autre territoire des Chasses de la Couronne (consulter la note en bas de page du portrait de Christian Dave)



Une association spécifique – « Solon » – a pour objectif, de permettre à tous les fêlés du cerf de rassembler les mues abandonnées chaque année par les animaux. Puis, sur base de ce matériau et de photos prises en forêt, constituer des fichiers photographiques évolutifs d'année en année. Chaque cerf fréquentant régulièrement le massif se voit ainsi décrit et répertorié, certains étant même « baptisés » sur base d'un trait de comportement, d'un détail biologique ou d'une anecdote de sa vie. Tout bénéfice, au final, pour un tir plus sélectif, plus raisonné. Gérard est l'un des principaux artisans de cette révolution. Il passe des milliers d'heures sur le terrain, photographiant les animaux, accompagnant les groupes aux sorties « brame » et défendant la philosophie du « Dernier cerf » devant toutes sortes de publics. « Pendant toutes ces années, nos enfants ont du se demander où leurs pères

disparaissaient si souvent ! Il se fait que ce petit groupe était animé par la même effervescence, la même fascination pour l'animal : ses mues, ses brames, ses combats... Et par la même envie de le défendre. À la fin de l'été, nous partagions aussi la même impatience de voir le brame recommencer. Nous espérions alors récolter les fruits de cette gestion plus douce, plus éthique, plus biologiquement fondée ».

La douche froide

Aux alentours de 2005, médiatisation aidant, cet état d'esprit se diffuse ailleurs en Wallonie. Tant sur les territoires régionaux que « soumis » (c'est-à-dire gérés par les provinces et les communes) ou sur certains domaines privés, les esprits mûrissent, les réflexes évoluent. Autrefois rivaux, des conseils cynégétiques renouent le dialogue,



En quelques heures le cerf, par ce stade des lambeaux, perd les velours qui ont accompagné toute la repousse des bois et bascule dans la période de métamorphose qui va l'amener au brame »

ouvrant la porte à une gestion plus cohérente des cerfs sur de grands territoires.

Mais, malgré ce contexte historiquement favorable, rien ne change véritablement dans les textes légaux. « Alors qu'il avait les clefs en main pour inscrire dans la législation les bénéfices engrangés à Saint-Hubert et dans l'Hertogenvald, le gouvernement wallon n'a pris aucune initiative significative ». Pour les acteurs du projet-pilote, cette inertie est vécue comme un coup de poignard dans le dos. Quelques années plus tard, un signal confirmera l'impression que la réforme espérée est vouée à l'enterrement : le nourrissage du sanglier, dont l'interdiction avait été programmée pour 2015 (d'octobre à mars),

est à nouveau autorisé par le gouvernement wallon. « Ce feu vert a été compris comme le retour des chasses « d'affaires » motivées par la recherche de tableaux pléthoriques ».

Retour de manivelle

C'est qu'entre-temps, certains personnages clés de la réforme ont disparu du paysage. « L'un d'eux était Frédéric Hayez, rédacteur en chef de la revue du syndicat des chasseurs : un homme réellement visionnaire, désireux de se projeter dans une chasse éthique au XXI^e siècle. De telles personnalités ont été remplacées par d'autres profils, rivaux d'une façon rabique aux conceptions traditionnelles de la chasse : une activité de prestige,

réservée à quelques élites sur d'énormes territoires privés où l'on s'invite entre amis. Depuis lors, les portes des cabinets politiques leur sont restées ouvertes en permanence...»

Mais il y a d'autres explications à l'enterrement des réformes et à l'indifférence des élus : des quiproquos, des maladroites, des amitiés qui explosent, des désaccords sur l'utilisation et la finalité des fichiers photographiques, etc. « Dommage, conclut Gérard ! S'il l'avait voulu, le monde politique aurait pu définir un nouveau cadre légal tout en s'attribuant le mérite de la réforme : personne ne s'y serait opposé... Mais le pire est que la législation sur la chasse n'a cessé de reculer depuis lors. Le nourrissage a repris de plus belle, les battues à cor et à cri sont devenues monnaie courante et la densité de sangliers n'est plus maîtrisée. Quant au cerf, sa gestion reste l'apanage d'un dialogue exclusif entre les chasseurs et l'administration à de rares exceptions près. Dans le monde d'aujourd'hui, où la multifonctionnalité de la forêt est une évidence, cette situation est absurde ».

Une sérénité nouvelle

La déception est donc grande. Mais l'heure n'est pas à l'amertume. « Pendant plusieurs années, j'ai perdu une partie du plaisir autrefois ressenti pendant le brame et à la récolte des mues. Le cerf avait fini par déchaîner trop de tensions, trop de passions. Diverses formes d'agressions et de violences avaient

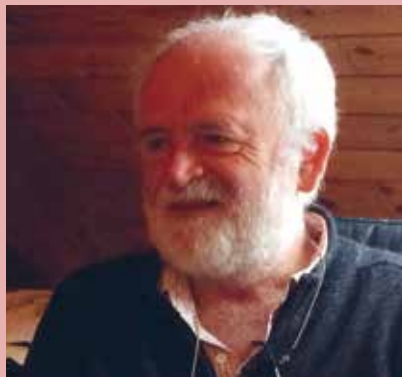
pollué mon rapport à l'animal. C'était trop ! Aujourd'hui, je ne me sens pas pour autant démobilisé ni débarrassé de mes indignations. Mais mon engagement prend d'autres formes... ». Traduction concrète : les sorties de Gérard en forêt se concentrent moins sur l'automne. « Au printemps et en été, il y a une certaine douceur : le cerf est en velours, sa testostérone est retombée. Des phénomènes moins connus dans les relations entre les animaux peuvent s'observer. Sortir à ces époques me permet de retrouver les sensations que j'avais à l'âge de dix ans, lorsque mon regard sur la nature était encore vierge. Seul avec les cerfs, j'apprécie ces parenthèses quasiment divines où il n'y a aucun accaparement de l'animal : ni par la collecte des mues ni par le brame ».

Nulle désillusion, donc. Pour l'avenir, Gérard se veut patient et confiant. « Tout ce que nous avons engrangé pendant ces années est gravé dans les livres, les films et les souvenirs... Même si nos échecs nous ont appris la modestie, je suis persuadé que ce capital va resurgir un jour ici ou ailleurs. Ne faut-il pas parfois cent ans pour qu'une graine de bruyère finisse par germer ? Assis entre sa tablette et son smartphone, l'homme du XXI^e siècle aura toujours le profond besoin de se réenraciner, de retrouver ses fondamentaux, de revivre des émotions primitives. Un peu comme ces hommes préhistoriques qui, un jour, ont saisi un morceau de charbon et ont découvert, stupéfaits, qu'ils étaient capables de représenter les animaux sur les parois rupestres. Toute une symbolique, là aussi... ».



Jean-Claude Servais,

auteur de bandes dessinées



*« Dessiner un cerf,
c'est comme jouer
du violon »*

On ne présente plus l'auteur de bandes dessinées Jean-Claude Servais. Depuis près de quarante ans, cet enfant de cœur de la Gaume, installé de longue date à Jamoigne, enchante notre imaginaire avec ses personnages tendres ou truculents, charmeurs ou inquiétants, mythiques ou réalistes mais si souvent sensuels, glissés dans des décors où rivalisent forêts profondes, abbayes maudites et villages hantés. Au fil de son œuvre ne cessent de dialoguer légendes d'autrefois et réalités contemporaines dans un tourbillon de passions humaines éclairées tantôt par la grande Histoire, tantôt par les ragots et les rumeurs de patelins oubliés.

Le cerf est bien présent dans cet univers si particulier. Jean-Claude Servais a repré-

senté le roi de la forêt à de multiples reprises, depuis ses Nouvelles fantastiques publiées dans un premier Almanach dès 1988 (Casterman) jusqu'au « Temps du brame » en 2013 (Weyrich, avec Jean-Luc Duvivier de Fortemps) en passant par « Le dernier brame » (Aire Libre, 2011). Dans les lignes qui suivent, il nous explique sa relation – à la fois intime et distante – avec cet animal, dont la représentation graphique exige un souci permanent du détail.

PointCulture :

Êtes-vous un « fana » du cerf ?

Jean-Claude Servais : J'adore sa puissance, son allure majestueuse, presque impériale. L'énergie qu'il dégage lors du brame m'im-

pressionne. Sa vie sociale, également, qui varie tellement selon l'époque de l'année. J'aime d'ailleurs dessiner quantité d'animaux sauvages : les buses, les milans, les chevreuils... Tous sont en quelque sorte des personnages en eux-mêmes, tellement leur identité est forte : la chouette, par exemple, est riche des mystères et des sorcelleries d'autrefois. Mais aucun animal n'a la prestance ni l'élégance du cerf, ni cette force tranquille.

Racontez-nous votre première rencontre avec lui...

Elle est assez tardive. Vers l'âge de trente-cinq ans, un jour d'automne, je suis en train de dévaler en VTT un petit chemin creux

assez difficile à négocier. Le sol, sablonneux et parsemé de grosses pierres mal scellées, exige toute mon attention : pas question de freiner trop sec, je manquerais de passer par-dessus mon guidon. À un moment, je crois apercevoir une branche un peu bizarre dans la végétation. Erreur : c'était un bois de cerf. L'animal, étrangement, ne m'a pas vu, mais il prend la fuite en galopant devant moi sur le chemin. J'étais à bon vent. La scène – extraordinaire – m'a coupé les jambes. Je n'étais pas rassuré car le brame battait son plein et j'avais entendu des histoires de jeunes cerfs un peu fous, errant en « satellites » autour des hardes bien gardées par les vieux mâles, et réputés entrer parfois en collision avec les voitures...



PLUS QUESTION DE SE TAIRE ET DE SE TERRER !



Servais © DUPUIS, 2018

Comment vous y prenez-vous pour trouver « vos » cerfs, ceux que vous dessinez dans vos ouvrages ?

Ici, à Jamoigne, la forêt est quasiment aux portes du village. Il suffit de mettre le nez dehors et de marcher ou pédaler un peu pour y être plongé et... s'y perdre parfois ! J'adore m'y promener mais je ne suis pas un naturaliste aguerri. Faire de longs affûts immobile sous une tente, ce n'est pas ma tasse de thé. J'ai bien essayé une fois ou l'autre de filmer des cerfs, mais c'est très compliqué ! Je laisse cela aux photographes et aux cinéastes. Je préfère le hasard des rencontres avec l'animal, en me promenant. Pour mettre les chances de mon côté, j'essaie d'aller en forêt aux heures adéquates. C'est dans ce genre de circonstances que je



Servais © DUPUIS, 2018

14

me laisse le mieux gagner par l'émoi de la rencontre qui, à mes yeux, est fondamental. L'avantage de cette émotion est qu'elle imprime automatiquement une image mentale dans mon cerveau.

Il ne vous reste plus, alors, qu'à dessiner cette image mentale...

Ah non ! Ce n'est pas aussi simple... Je m'inspire également des clichés pris par les pho-

« Le coup de crayon est différent s'il s'agit d'un cerf à son apogée ou d'un jeune cerf timide »

tographes animaliers. J'en ai des centaines chez moi et j'achète encore régulièrement de nouveaux livres. La technique photographique a tellement évolué ces dernières années que le renouvellement de ce type de sources est constant : chaque livre amène son lot de nouveautés. Ce sont ces photos – et les innombrables postures de cerfs qui s'y trouvent – qui m'aident à composer le décor et la mise en scène des animaux. J'ai croisé tellement de cerfs dans la nature, et j'ai tellement de clichés à ma disposition que ces sources nourrissent mon imaginaire, mais je cherche parallèlement à les représenter de la façon la plus réaliste possible.

Vous n'avez donc pas rencontré personnellement les cerfs que vous dessinez, mais vous recomposez de véritables tableaux à partir de sources multiples...

Exactement. J'ai, par exemple, réalisé récemment une case où figurent plusieurs cerfs et plusieurs biches. Mais il m'a fallu plusieurs

photos pour y arriver car la première ne montrait que de beaux cerfs, exactement dans la posture où je voulais les représenter. Il me manquait de belles biches que j'ai trouvées ailleurs. J'ai ensuite rajouté le décor, inspiré d'une troisième source, issue celle-là de mes photos personnelles.

Le cerf est-il un animal particulièrement difficile à crayonner ?

Pas particulièrement. Mais il est évident que, sans mes observations de terrain, je n'y arriverais sans doute pas. Par exemple, si je veux représenter un animal occuper à bramer, je dois m'arranger pour faire sentir la puissance qui émane tant de sa voix que de la posture de son garrot et de son corps tout entier. De même, le coup de crayon





est différent s'il s'agit d'un cerf à son apogée ou d'un jeune cerf timide. C'est un peu comme en musique : si vous jouez du violon, vous donnez une intensité différente à votre instrument en faisant vibrer différemment la corde ou l'archet. Dans le dessin, c'est pareil : tout est dans l'intensité du trait, sa sensibilité. Pour moduler cette intensité, je peux - par exemple - jouer sur le clair-obscur, accentuer la densité du noir, etc. Ce sont ces détails qui, parfois, permettent de rendre les animaux encore plus vivants que les photographies.

Et leurs bois ?

C'est la partie la plus difficile à dessiner, car ils partent dans tous les sens. Rien n'est droit dans les bois ! Leur mouvement est très difficile à restituer. Les andouillers, par exemple, se présentent généralement comme des vagues et se terminent par une pointe. Mais j'en ai vu qui ressemblent un peu à des lattes ou à des râdeaux. S'ils ne sont pas « justes », cela se voit instantanément. Le placement des ombres est également fondamental. C'est là qu'un bon document photographique peut m'aider.

Vous arrive-t-il de dessiner des cerfs lors des séances de dédicaces ?

Impossible ! C'est un travail de concentration intense qui ne peut se réaliser qu'en atelier. La même précision qu'avec les bois s'impose d'ailleurs avec les pattes du cerf. Déjà avec un cheval, c'est bien plus difficile qu'avec une vache ou un sanglier. Mais avec un cerf ! La moindre erreur dans le rendu de leur élégance, et le dessin est bancal ! Ce qui saute aux yeux du lecteur. J'ai eu l'occasion de visionner des films de cerfs en pleine course fractionnés image par image. Rien à faire : il n'y a qu'une seule image qui convient pour le dessin, ni la précédente ni la suivante ne conviennent. Si on retient la mauvaise image, le cerf donne l'impression qu'il va se casser la pipe. Ce qui « passe » en photo – par exemple un léger flou – peut se révéler inacceptable en dessin.

La sensualité est très présente dans votre œuvre. Avec Jean-Luc Duvivier de Fortemps, dans « Le temps du brame », vous écrivez : « les biches n'offrent leur charme

qu'aux plus puissants. Pas de place pour les jeunots et les faibles!»

De fait, je me sers souvent des animaux pour faire passer ma vision de la société humaine. Dans «Le dernier brame», l'allégorie est très présente. J'y raconte comment un écrivain célèbre mais un peu sur le déclin use de son pouvoir pour influencer de jeunes admiratrices un peu fêlées, prêtes à ruser pour l'approcher. Le phénomène des cours féminines autour des auteurs de romans célèbres, ça existe bel et bien ! Dans cette BD, j'ai donc joué sur cette comparaison avec le brame du cerf, où le mâle dominant est renversé petit à petit par de jeunes individus capables de toutes les audaces. Tout ce que j'ai raconté dans cette BD est authentique, même si j'ai un peu interprété ce que j'ai observé dans la vraie vie. J'aime me lancer de tels défis mais il faut garder à l'esprit que la BD est un roman, une narration. Pas un documentaire.

Quelles relations entretenez-vous avec les autres «acteurs» du cerf?

Les photographes dont je m'inspire sont généralement très heureux de mon travail. Je crois qu'ils apprécient les interprétations et les recompositions que je peux faire de leurs clichés. Les gardes forestiers, par exemple, sont des gars sympas. J'ai l'impression de partager un peu leur monde. Je dis «un peu», car leurs connaissances sont mille fois plus précises que les miennes. J'ai une admiration sans borne, par exemple, pour les compositions picturales des photographes natura-

listes de Philippe Moës et Philippe Toussaint : leur travail est merveilleux. Avec le monde de la chasse, c'est un peu différent : j'ai du mal à fréquenter les expositions de trophées. L'atmosphère y est un peu morbide. À part attirer les toiles d'araignée, je ne vois pas ce qu'un crâne de cerf au-dessus d'une cheminée peut apporter. Même la récolte des mues annuelles, comme le font certains passionnés de l'animal, ne m'enthousiasme pas. Les bois de cerfs n'ont de noblesse, à mes yeux, que sur la tête d'animaux bien vivants.

N'y a-t-il pas une injustice envers l'espèce cerf ? On représente si souvent le mâle, beaucoup moins les biches et les faons...

Peut-être... C'est sans doute dû au brame, qui est si fascinant. Il faut voir ce qui se passe dans une région comme la mienne au début de l'automne... Les gens sont capables de se disputer pour occuper les meilleures places d'écoute. On voit des gens venus parfois de très loin débarquer en forêt. Après avoir écouté les cerfs, ils abandonnent déchets et canettes et quittent le bois en claquant les portières. C'est triste... Je crois par ailleurs qu'à l'époque où le cerf a perdu ses bois, il intéresse moins les humains. Vers le mois de mars, il a même quelque chose d'un peu pitoyable avec ses deux moignons sanguinolents sur la tête. À ce moment, il est encore plus discret que d'habitude. Ce n'est pas un hasard si de tels clichés sont quasiment introuvables.



Et soudain, le Pèlerin chargea. Il arriva de toute sa vitesse contre le vieux cerf immobile. Leurs deux ramures se heurtèrent en craquant, s'emmêlèrent dans leur choc même et demeurèrent étroitement accrochées. Celle du Pèlerin était un peu moins large que celle du Vieux des Orfosses, en revanche plus noire et plus dure. La masse de son corsage était aussi moins pesante, mais ses longues jambes de voyageur n'étaient que muscles et tendons. Front contre front, ils se mirent à tourner en soufflant, arc-boutés à la fois sur leurs têtes rivées l'une à l'autre et sur leurs jarrets tendus. De grandes plaques de mousse arrachées, libérant une odeur de terre fade, roulaient sous eux comme des chiffons. Ils continuaient à tourner en haletant, avec des souffles de plus en plus rauques. Parfois l'un d'eux semblait faiblir, fléchissait sur ses pattes de derrière et touchait de la croupe. Mais il semblait que ce contact même lui redonnât une vigueur nouvelle : son échine se bandait en arc, ses pattes pliées se redressaient lentement, et c'était l'autre qui cédait à son tour, fléchissait comme s'il allait s'abattre.





José Michel,

chasseur



« Le grand cerf de ma vie, je l'attends toujours »

« Il faut m'excuser, la nuit a été courte... ». Le jour où il nous reçoit chez lui dans sa maison familiale à Nidrum (Bügtenbach), José, soixante-quatre ans, a les traits un peu tirés et la voix fatiguée. La veille, il a guidé un groupe d'amis dans les bocages environnants. La soirée d'observation de la faune du soir et d'écoute des oiseaux s'est terminée au-delà du coucher du soleil. « Savez-vous que la chouette chevêchette, si rare, fréquente régulièrement notre région ? » Pendant qu'il parle de cette visiteuse toute récente de la Wallonie, des nuées de passereaux ne cessent de picorer la pelouse derrière la véranda, au pied des nidoirs et des mangeoires installés dans le jardin. La conversation glisse rapidement sur ces

hôtes à plumes (sittelles, rouges-queues, mésanges), rebondit allègrement sur les renards et les hérissons avant d'atterrir - presque incidemment - sur l'objet principal de notre visite : le cerf.

De trophée de cerf, nulle trace pourtant dans le salon du propriétaire des lieux. Pas même au-dessus de l'imposant poêle à bois. Juste trois petits trophées de chevreuil, discrets étendards confinés dans un coin du living. « La chasse n'a jamais été le but de ma vie. Pas même une passion. Mais un loisir, ça oui ! Et un beau loisir, dont je suis particulièrement fier ». La fierté de José se traduit d'abord dans le sentiment de respect qu'il éprouve pour les animaux tombés sous ses balles.

«Je sais que c'est bizarre, mais c'est ainsi : quand je m'approche du cerf que je viens de tuer, je suis heureux et fier de mon coup de fusil. J'ai poursuivi cette bête, je l'ai espérée et attendue. Et j'ai finalement été plus malin qu'elle. C'est une sorte d'achèvement : je suis allé au bout de l'instinct de chasseur que tout homme cache en lui, et dont je dispose sans doute un peu plus qu'un non-chasseur ». Mais cette fierté du « beau coup » ne serait rien sans celle de participer à un acte de gestion cynégétique, que José résume par une formule qui lui est chère : « je ne chasse pas pour tirer, je tire pour chasser ».

Naturaliste dans l'âme

La formule mérite un mot d'explication. Avant d'être chasseur, José a d'abord été naturaliste. Adolescent, il sillonne les campagnes des cantons germanophones au guidon de sa Vespa. À chaque printemps, le jeune ornithologue éprouve le plaisir renouvelé d'assister au retour des espèces migratrices. Plus tard, alors qu'il est plongé dans la vie professionnelle, un collègue de travail l'invite à chasser le chevreuil. « La chasse n'était pas du tout dans ma tradition familiale. Je n'avais d'ailleurs ni grand père chasseur, ni arme, ni permis. Quant à ce collègue, il tirait peu : comme moi, il aimait passer du temps dans la nature à observer tout ce qui circulait à portée de ses jumelles ». Quelques années plus tard, José franchit le cap : il passe l'examen de chasse, réussissant alors la toute première épreuve de ce genre

organisée en Wallonie. « J'ai dû potasser mes cours pendant trois mois : entomologie, botanique, mycologie, écologie, etc. Tout un monde inconnu s'est livré à moi, ce qui a contribué à enrichir mes observations et... mes conversations de chasseur ».

À l'époque, le cerf ne connaît pas encore les densités d'aujourd'hui. À Saint-Vith, sur le territoire de chasse qu'il fréquente avec son collègue, l'espèce reste rare et quelque peu mythique. Quelques cerfs et biches y transitent bien furtivement de temps à autre : autant de « cerises sur le gâteau » que les deux comparses ne tirent pas ou très rarement. Seuls les chevreuils et le petit gibier constituent leur ordinaire. Mais, dix ans après l'obtention de son permis, José franchit un nouveau cap en intégrant le système de chasse en régie mis sur pied par le Département Nature et Forêts (DNF) et une poignée de chasseurs locaux. « Dès ce moment, nous avons commencé à observer des cerfs bien plus régulièrement qu'auparavant. Au lieu d'apercevoir une bête tous les six mois, nous avons commencé à en observer plusieurs par semaine. Pour nous, petits chasseurs qui n'avions pas les moyens de devenir actionnaires des chasses privées, c'était le nirvana ! D'abord, parce que la chasse au cerf est d'une autre dimension que celle au chevreuil. Le cerf, par exemple, est un animal qui se laisse désirer. Pour arriver à l'observer tranquillement, il faut être plus fin que lui, plus pointilleux. Il faut aussi connaître ses habitudes alimentaires, savoir

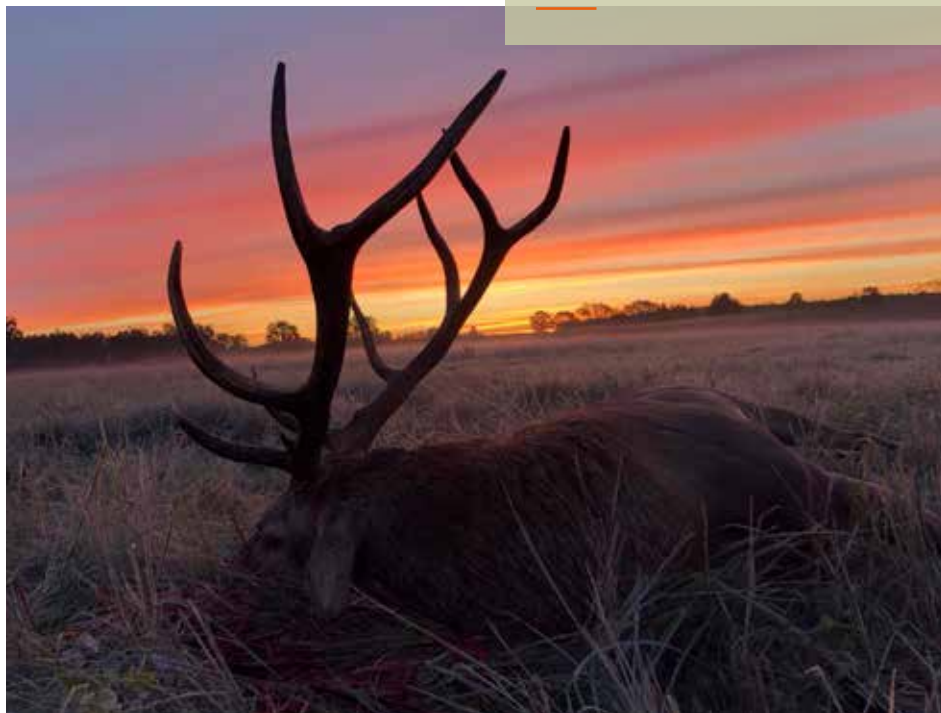
où se trouvent les gisements de glands et de faines, etc. Bref, c'est un challenge permanent qui peut mener très vite à la passion... Ensuite - et c'est très important - parce que la chasse en régie reflète une philosophie basée sur le partage de la forêt au bénéfice de tous ses utilisateurs : les chasseurs autant que les non-chasseurs ».

La « régie », système démocratique et éthique

La chasse en régie est une chasse par alternance. En échange du paiement de quelque cent vingt-cinq à sept cents euros annuels (selon les époques et les gibiers choisis), les chasseurs se succèdent, à peu près tous les

quinze jours entre mai et décembre, sur un territoire d'environ septante hectares marqué d'au moins cinq postes de tir définis par l'administration forestière (DNF). Ce prix inclut la location de la chasse, mais aussi les frais de surveillance, d'entretien des clôtures et de nourrissage éventuel du gibier. Toutes ces tâches sont habituellement assu-

« Du fait que la densité de gibier est bien contrôlée, la végétation est plus foisonnante et diversifiée qu'ailleurs »



mées par les chasseurs eux-mêmes ou leurs gardes alors qu'en régie, c'est le DNF qui s'en charge. Ce dernier, par ailleurs, assigne à chaque chasseur le nombre précis de cerfs, biches, daguets et faons à tirer. Avec un détail qui a son importance : les cerfs d'une catégorie supérieure (les « beaux cerfs », selon le jargon cynégétique en vigueur) ne peuvent être tirés qu'en présence de l'agent forestier. Le but ? « Éviter au chasseur tout risque de fièvre devant un animal splendide mais trop jeune à tirer », précise malicieusement José.

Toute entorse au règlement est punie d'amendes sévères se comptant en milliers d'euros par animal abattu erronément. « Cette formule n'est pas seulement plus démocratique que la chasse par actions. Elle est aussi bien plus écologique et éthique. En régie, 99 % des balles tirées tuent l'animal d'une façon propre et nette. Les bêtes blessées sont rares. Grâce au regroupement de plusieurs territoires communaux ou domaniaux, le gibier n'a plus besoin d'être cantonné dans des espaces clôturés. Autre avantage : du fait que la densité de gibier est bien contrôlée, la végétation est plus foisonnante et diversifiée qu'ailleurs. D'ailleurs, combien de groupements écologistes ne sont-ils pas venus nous rendre visite pour mieux comprendre l'origine de la biodiversité rencontrée sur nos territoires en régie ? Enfin, dernier avantage : même au cœur de la période de chasse, la forêt reste ouverte quasiment en permanence aux randonneurs, aux cyclistes, aux cueilleurs de cham-

pignons, etc. À la condition, bien sûr, qu'ils respectent certaines règles de prudence ».

Un modèle qui fait grincer

José le reconnaît volontiers. Issu de la tradition cynégétique germanique, ce modèle – aujourd'hui bien rôdé dans l'Hertogenwald, les territoires de l'Eifel et de la région d'Eupen – a initialement fait grincer bien des dents dans les zones concernées. Certains chasseurs se sont sentis amputés de leurs territoires de chasse habituels, désormais fréquentés par des Nemrod aux profils et aux moyens plus modestes. Certains Collèges de Bourgmestre et Échevins ont également renâclé, craignant le tassement des rentrées financières liées aux locations de chasse. « Mais après quelques années, la formule a fini par convaincre. Il faut dire que beaucoup de gens, dans la région, en avaient marre de voir débarquer de richissimes chasseurs venus des pays du Golfe ; qui, après avoir passé trois jours chez nous à tirer des animaux qu'ils n'avaient jamais pris la peine d'observer, reprenaient l'avion pour l'Argentine ou ailleurs pour tirer d'autres gibiers. À mes yeux – et je ne suis pas le seul à penser ainsi – la chasse ne peut pas se concevoir comme un simple acte de consommation. L'animal n'est pas une simple cible, pas plus que tirer ne constitue un geste « sportif ». Il s'agit au contraire d'un acte de gestion ».

Cette mission de gestionnaire n'est pas exempte de frustrations chez le principal

concerné. « L'année dernière, un splendide cerf d'une douzaine d'années, reconnaissable entre tous, a fréquenté notre territoire. Armé, je l'ai croisé plusieurs fois dans de bonnes conditions de tir. Légalement, je pouvais le tirer, mais le garde forestier n'était pas avec moi. J'ai donc été contraint de laisser filer l'animal. Heureusement, j'ai pu le photographier abondamment. Finalement, c'est un autre chasseur qui l'a eu. Il ne chassait ici que depuis deux ans, alors que je suis présent moi depuis vingt ans... C'est la règle, que voulez-vous ! Tout chasseur rêve de tirer un jour un vieux patriarche juste avant son déclin. Moi, le grand cerf de ma vie, je l'attends toujours... »

Le cerf désacralisé

Quarante-cinq années de chasse ont appris à José à désacraliser quelque peu l'animal. À force de lire et d'apprendre toujours plus à son sujet, il le voit davantage aujourd'hui comme un élément parmi d'autres de l'écosystème forestier. Ni plus, ni moins. « Le cerf reste évidemment le roi de la forêt. Fascinant et sensuel par son brame, son odeur et sa propension à se battre pendant l'époque des amours. Mais il n'est finalement qu'une partie d'un tout, au même titre qu'un simple oiseau ou un petit mulot ». Cette désacralisation porte aussi sur la façon de le chasser. Si certains ne jurent que par la battue, ce n'est pas le cas de José. « À part pour les sangliers, les battues ne se justifient pas tellement. Les tirs y sont souvent imprécis. Je préfère nette-

ment les traques silencieuses, où le gibier est poussé en douceur – et sans chiens ! – vers les postes de tir. En termes d'ambiance et de convivialité, ces traques n'ont rien à envier aux battues conventionnelles. Et le public non chasseur les accepte davantage ».

Entre biscuits et Porto

Qu'il soit planté sur un mirador ou occupé à « pirscher », José ne se sépare que rarement de son appareil photographique. Il y a quelques années, il a suivi la formation de guide nature organisée à Eupen. Il est devenu plus à l'aise pour guider toutes sortes de publics dans la nature plutôt préservée de l'Est de la Belgique. « J'adore accompagner au brame des gens qui n'ont plus mis les pieds en forêt depuis des années. On marche une heure en silence. On se rapproche des cerfs, mais pas trop. Tout doucement, l'adrénaline monte, certains participants ont la chair de poule... Dans cette ambiance de cris d'animaux et de sons un peu effrayants, il nous arrive de boire un verre de Porto et de grignoter un biscuit ». Son rêve ? Croiser un jour le « cerf de sa vie ». Mais aussi voir davantage de jeunes chasseurs affirmer sans honte qu'ils sont fiers de leur hobby. « La chasse en régie reste minoritaire, c'est vrai. Mais les choses évoluent. Qu'ils aient vingt ou quatre-vingts ans, les chasseurs manifestent une curiosité grandissante sur le fonctionnement de la nature. S'ils parvenaient à mieux communiquer leur passion, ils n'offusqueraient plus personne parmi les non-chasseurs ».



Jean-Pierre Verhoeven,

photographe et garde-chasse



*« On peut
sincèrement aimer
à la fois la nature et
la chasse »*

À l'âge de 32 ans, Jean-Pierre Verhoeven plaque sa vie de journaliste et d'éditeur, quitte Bruxelles et s'installe avec sa famille aux portes de l'Ardenne, à Chanly. Il n'a qu'un objectif en tête : vivre au plus près des cerfs, ces animaux dont il garde des souvenirs émerveillés depuis ses balades de scout en forêt. Pour arriver à ses fins, il ne lésine pas : il devient tout bonnement garde-chasse. « Je n'aimais pas la chasse, raconte-t-il près de quarante ans plus tard, mais je me suis soumis bon gré mal gré à sa logique. Elle était, à mes yeux, le seul moyen de me rapprocher et d'observer longuement ces animaux ».

Très vite, pourtant, Jean-Pierre ressent dans ses tripes la position schizophrénique du

garde-chasse : protecteur de « ses » cerfs, il se révèle également complice de l'acte de chasse qui consistera tôt ou tard à les tuer. « J'aurais voulu qu'ils ne meurent jamais... Mais voilà : tout bon garde doit pouvoir se plier à la nécessité de la chasse. La recherche d'un animal malade ou blessé qui doit être abattu peut même s'avérer passionnante. Il s'agit alors d'un acte de gestion ».

Nourrir pour compenser

Apporter de la nourriture sur des points d'observation lui permet d'observer puis de photographier plus aisément les cerfs. Déjà à cette époque – nous sommes dans les années soixante – les milieux écolo-

gistes critiquent durement cette pratique, jugée non conforme aux lois de la nature. Jean-Pierre s'insurge. « Le malentendu à propos du cerf a toujours été énorme : on lui demande d'être naturel alors que son milieu de vie ne l'est pas. La forêt est en effet conçue comme une usine à bois dont les communes attendent un retour financier important. Dans ce contexte, le cerf est mis sous pression, confiné dans un environnement pauvre en ressources alimentaires. Il doit donc absolument bénéficier d'une compensation : tel est le rôle du nourrissage, à condition qu'il soit limité dans le temps et dans l'espace ».

Rédigé par un chasseur épris de nature (François Sommer), l'ouvrage « La chasse et l'amour de la nature » marque profondément son parcours. « Issu de la tradition cynégétique germanique, ce livre m'a profondément rassuré à l'époque, moi qui avais du mal à accepter la chasse. J'y ai découvert et validé le fait que, oui, on pouvait à la fois aimer profondément la nature - dont les cerfs - et la chasse ! Encore faut-il dépasser la dimension purement spectaculaire et mythique de l'animal, et admettre la nécessité de réguler ses populations ».

L'exemple venu du Rhin

Ce livre, écrit outre Rhin, lui ouvre les yeux sur une évidence qui a pourtant du mal à être admise en Belgique : le cerf doit impérativement vieillir. Tirer des cerfs trop jeunes

sur base d'une belle ramure n'a aucun sens, sinon celui de satisfaire les chasseurs amateurs de trophées. « Quand les populations comptent trop peu d'adultes et de vieux (il en faut idéalement 50% pour former une pyramide des âges correcte), l'espèce décline inéluctablement ». De la lecture à la mise en pratique, il n'y a qu'un pas. À deux pas de chez Jean-Pierre, sur les dix mille hectares du « bloc de Wellin », un groupe de chasseurs sensibles à cette école germanique installe cette politique de vieillissement systématique. « Menée par des gens visionnaires (nous sommes alors dans les années septante), cette expérience s'est avérée exemplaire. En se regroupant, une poignée de chasseurs a réussi à créer une sorte de conseil cynégétique avant la lettre. Nous avons tous assisté à tellement d'horreurs ! Il faut bien comprendre qu'un cerf qui porte douze cors – voire quatorze ou seize – n'est souvent qu'un adolescent : tuer un tel animal relève d'un non-sens total, c'est aller à l'encontre de la loi de la sélection. Or la réglementation wallonne entérinait de tels agissements ! Elle n'a d'ailleurs pas foncièrement changé, hélas... ».

Fouiller les taillis

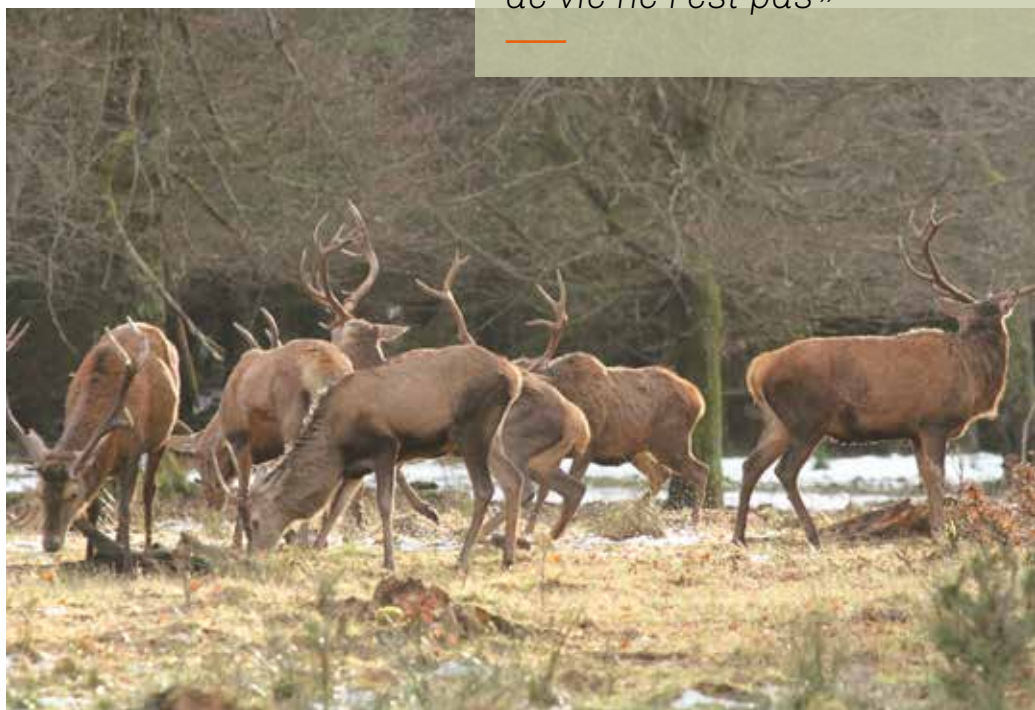
Pour permettre une gestion plus sélective des populations, il n'y a pas trente-six moyens : le chasseur doit pouvoir reconnaître l'animal qui se présente sous sa carabine. L'identifier sans hésitation, à l'affût comme à l'approche. C'est là qu'intervient

le rôle du garde particulier qui, par sa présence quasiment quotidienne sur le terrain, finit par accumuler une somme importante d'informations sur les animaux. C'est lui qui ramasse les mues abandonnées en hiver, assiste aux rivalités des mâles pendant le brame, photographie les animaux au fil des saisons, etc. « En fin de compte, tout ce travail aboutit à l'élaboration de fichiers photographiques rassemblant toutes les mensurations des animaux et permettant d'évaluer leurs progrès ».

À cette passion (qu'on serait presque tenté de qualifier de science), Jean-Pierre décide de consacrer un livre tout entier, avec Gérard Jadoul. Cet ouvrage « Le Dernier cerf »³ fera date dans le monde de l'édition naturaliste et suscitera bien des vocations. On y trouve, notamment, la perle de la collection pho-

³ Le Dernier cerf, Ed du Perron, Liège, 1990

« On demande au cerf d'être naturel alors que son milieu de vie ne l'est pas »



Je m'intéresse particulièrement aux différends entre les cerfs, dans les groupes de rencontre. Dans ce groupe, j'ai voulu saisir le moment de la charge agressive d'un dominant (le cerf dont on voit la "bosse") sur un dominé, et, par hasard, le bois droit de ce cerf s'est détaché sous le choc de cette charge, juste au moment où je déclençais. Je n'utilise jamais le mode en rafales, préférant me concentrer, à l'ancienne, sur chaque photo.

tographique personnelle du garde-chasse naturaliste. Il en commente la genèse : « En 1979, à Arville, j'avais réussi à photographier régulièrement un même cerf entre le 6 mars, le jour où il avait perdu ses bois, jusqu'au 26 juillet, date de la perte de ses velours : soit une période de cent quarante-deux jours. Or il est bien connu que la rapidité de la croissance des velours puis des bois, chez le cerf, est stupéfiante : jusqu'à deux centimètres par jour pour arriver à un poids total qui peut dépasser six kilos ! Mais ce suivi a mis en évidence un élément nouveau : l'existence d'un lien entre la croissance des bois et la qualité nutritionnelle du territoire fréquenté par l'animal. Il n'y a donc pas que la quantité de nourriture disponible qui importe, mais aussi sa qualité, notamment en calcium et en phosphore ». Longuement commenté dans « Le Dernier cerf », ce suivi scientifique, semble-t-il, n'a jamais pu être reproduit ailleurs sur des cerfs en liberté...

Des chasseurs partagés

« Avec « Le Dernier cerf » et ses constats, j'ai cru un moment que nous allions convaincre une majorité de chasseurs de l'importance d'un suivi biologique régulier, dans le droit prolongement des expériences menées en Allemagne. Il aurait suffi de modifier un ou deux mots dans les règlements d'ordre intérieur des conseils cynégétiques. Et cela n'aurait même pas nui à la qualité des trophées ! Hélas, le monde de la chasse, assez réactionnaire, n'a pas voulu suivre notre invitation :

tout ce qui est neuf à ses yeux l'effraie ou le rebute. Certes, certains territoires se rangent petit à petit aux idées développées dans l'ouvrage. Et un certain vieillissement du cerf a pu être observé ici et là. Mais globalement les chasseurs progressistes sont restés rares. Le monde de la chasse a préféré mettre à son propre crédit l'augmentation – très impressionnante⁴ – du nombre de cervidés observés en Wallonie (et leur amélioration qualitative) alors qu'en réalité, cette évolution était en bonne partie liée à des conditions strictement écologiques et climatiques. Sous l'effet des tempêtes, par exemple, les forêts s'étaient ouvertes et offraient davantage de nourriture qu'autrefois ».

Un gisement de données

Ce travail de compréhension de la biologie du cerf continue aujourd'hui à occuper largement les journées de Jean-Pierre. Après la publication d'un autre ouvrage (« Le Clan des cerfs »), consacré à l'éthologie de l'animal⁵, il se consacre aujourd'hui au dépouillement et à l'interprétation des milliers de mensurations faites sur les mues et les trophées rapportés ces dernières années par des photographes animaliers. « Du fait qu'il porte sur des animaux parfois bien plus âgés qu'une dizaine d'années, ce travail statistique de longue haleine n'a encore jamais été réalisé en Belgique ». L'objectif n'a pas changé :

⁴ De près de quatre mille cerfs et biches comptabilisés il y a trente ans en Wallonie, on est passé à quelque dix à douze mille aujourd'hui.

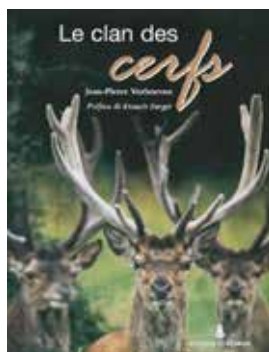
⁵ *Le Clan des cerfs*, Ed. du Perron, Liège, 2003

convaincre un maximum de chasseurs – mais aussi l'administration forestière, étroitement associée à la gestion des populations – que le cerf mérite davantage qu'une simple fascination liée à sa taille ou à sa ramure.

Le dégoût de la violence

Au terme de toutes ces années, Jean-Pierre n'est pas seulement devenu l'un des plus fins connaisseurs de la biologie et de l'éthologie du cerf. Il en est aussi un philosophe, un esprit indépendant, un libre penseur. « Le cerf est évidemment à mes yeux le plus bel animal au monde... Mais, au-delà de toutes les représentations fantasmagoriques, scientifiques ou mythiques qui circulent à son sujet, il m'a surtout appris à me méfier de toute exaltation de la violence ». À l'origine de cette découverte, une expérience fondatrice vécue un jour de septembre 1991 : du haut d'un mirador, le naturaliste assiste à un combat particulièrement long et violent entre deux animaux en pleine force de l'âge. Loin de ressentir la moindre joie à l'issue de cette observation exceptionnelle, il en éprouve une sorte de nausée. « Cette sauvagerie haineuse m'a bouleversé. J'en ai tiré un dégoût et une immense tristesse, convaincu qu'il n'y a rien de plus laid que la violence ».

Il s'informe alors auprès des sources les plus érudites, dévorant articles scientifiques et ouvrages rédigés par les spécialistes du comportement, tant animal qu'humain : Sigmund Freud, Jean Giono, Konrad



Lorenz, René Girard... « Malgré leur atrocité, l'agression et la violence m'ont semblé avoir forcément une utilité, par exemple celle de protéger la progéniture. Mais il reste une question : comment mettre des freins à cette constance d'agressivité observée dans le règne animal et qui, chez l'homme, s'avère autodestructrice ? Comment éviter que cette violence détruise notre propre espèce ? Eh bien, la lecture de ces maîtres et penseurs m'a amené à formuler une réponse à la fois simple et terriblement complexe : le seul frein efficace, c'est l'amour de l'ennemi, formulé par le Christ ! À savoir un défi encore plus énorme que l'amour du « prochain » que nous – humains – avons toujours été incapables de relever et que la majorité des philosophes jugent impossible. À ce stade, jamais aucune religion (à part peut-être le Bouddhisme) n'a été suffisamment ferme pour bannir définitivement ou refuser de cautionner toute forme de violence. Pour dire « non » à la guerre et à cette spirale qui fait que la violence, par mimétisme, entraîne toujours plus de violence »...



Philippe Moës,

photographe naturaliste



« Derrière chaque photo d'animal, il y a une histoire, une rencontre singulière et inoubliable »

Les longues attentes en solitaire et les décharges soudaines d'adrénaline : s'il y a deux situations que Philippe Moës connaît à merveille, ce sont celles-là. Depuis près de vingt-cinq ans, ce natif de Lubumbashi (République démocratique du Congo), arrivé en Belgique à l'âge de quinze ans, arpente les forêts ardennaises à la recherche de la faune sauvage et tout particulièrement du cerf. « Peu fréquentée, la forêt d'Ardenne m'a permis de continuer à ressentir l'appel des grands espaces vécu en Afrique et à m'acclimater à ce pays. J'ai commencé par la photographie de chevreuils, pour tomber rapidement sous le charme du cerf. Outre son aspect mythique, cet animal a ceci de fascinant qu'il renouvelle sans arrêt ses bois

d'année en année et que sa morphologie ne cesse d'évoluer pendant sa vie. L'émotion est donc énorme lorsque, tapi dans les broussailles depuis des heures, on voit revenir un cerf que l'on connaît et que l'on « suit » depuis cinq, huit, voire dix ans. La joie qu'on ressent, à ce moment, confine au bonheur ».

Malgré une dizaine d'ouvrages à son actif et sa collaboration avec plusieurs agences photographiques spécialisées, Philippe se définit comme un photographe amateur. Surtout, il se qualifie davantage de photographe naturaliste que de photographe animalier. La démarche du premier est « le plus souvent personnelle et de longue haleine, elle allie la connaissance et le respect de l'animal autant



«Adolescent, je négligeais par exemple de me déplacer à bon vent, ce qui est pourtant élémentaire!»

que du milieu naturel où il vit. Je me souviens par exemple d'une photo d'ours prise au grand-angle, qui m'avait de prime abord fasciné. On aurait dit que l'animal était prêt à bondir sur le photographe immergé dans une rivière ! En réalité, bien que sauvage, l'animal était mis en joue par une autre personne invisible sur la photo, prête à l'abattre s'il men-

Fin de nuit : des silhouettes difficiles à obtenir et surtout évidemment une couleur de brume en fin de nuit jamais retrouvée !

çait le photographe animalier ! Quelle déception... Ne pas expliquer au public ce type de mise en scène – mettre la vie de l'animal en jeu pour un cliché, c'est le tromper ».

Les erreurs de l'autodidacte

La persévérance, Philippe la cultive comme une vertu cardinale. Jeune photographe autodidacte, il ne réussit ses premières images de grands mammifères qu'après trois ans d'approches et d'affûts laborieux. À l'époque, l'étudiant en agronomie dispose simplement

d'un objectif de 135 mm emprunté à son père. Un jour d'automne, âgé d'à peine une vingtaine d'années, il mitraille pendant de longues minutes un grand cerf qui lui fait face. Le meilleur cliché pris lors de cette rencontre trône aujourd'hui dans le bureau de sa maison familiale. «J'y tiens énormément, sourit aujourd'hui le quadragénaire. Même si, sur le plan technique, le grain des films de l'époque n'est pas sans rappeler la taille d'une balle de ping-pong...».

C'est donc par essais et par erreurs qu'il a appris les ficelles du métier, ne s'intégrant que lentement dans le petit monde intéressé par le cerf. «Ne connaissant personne dans le milieu à mes débuts, j'ai commis de nombreuses erreurs, y compris – mea culpa! – en termes de dérangement des animaux. Adolescent, je négligeais par exemple de me déplacer à bon vent, ce qui est pourtant élémentaire! Je n'avais personne à mes côtés pour m'apprendre les rudiments! À la même époque, j'ai imaginé un sentier d'approche me permettant d'avoir accès discrètement à un poste d'affût aménagé dans un arbre. J'avais l'impression d'avoir fait une trouvaille géniale! Plus tard, j'ai compris que je n'avais évidemment rien inventé... Et bien d'autres errements de ce genre ont pénalisé mon parcours pendant les premières années. Raison pour laquelle, dans un de mes ouvrages paru bien plus tard, j'ai donné un maximum de conseils pour éviter de tels écueils à ceux qui voudraient se lancer dans la photographie».

Mille fois bredouille

Pendant plus de vingt ans, le photographe ardennais s'adonne à sa passion, passant des milliers d'heures en forêt par tous les temps, y compris à des températures de -20°C. «L'approche du cerf est une question de solitude: s'y prendre à deux ou trois est inutile: l'animal est tellement soumis à la pression de la chasse qu'il a développé une grande méfiance. L'avantage de travailler en solo, c'est qu'on reste seul en forêt pendant de longues heures et qu'on a le temps de méditer, de réfléchir, de se plonger dans une sorte d'intériorité personnelle. Jusqu'au coup d'adrénaline, avec l'apparition de l'animal! À ce moment-là, il faut garder son calme, éviter toute excitation. Rien n'est encore acquis: observer est une chose, mais arriver à photographier en est une autre: il y a des exigences de lumière, décor, etc. Mille fois, je suis rentré bredouille à la maison!».

Décourageant? «S'il était facile de photographier les cervidés, il y a longtemps que j'aurais arrêté... Mais il y a des règles d'or à connaître. Notamment le fait que plus on pratique l'affût, moins on dérange. À l'inverse, plus on circule, plus on laisse son odeur sur une grande surface». Au-delà des trucs et astuces, c'est surtout le suivi à long terme des animaux qui passionne Philippe. «Au prix d'une présence discrète mais quasiment quotidienne sur le terrain, on peut en arriver à (re)connaître certains cervidés.

On finit par savoir par quel chemin celui-ci ou celui-là va se présenter dans une clairière ou une aire de brame. On parvient presque à se glisser dans la peau de l'animal : s'il fait tel type de temps, il va plutôt se comporter de telle ou telle façon... Assister à de tels spectacles, ressentir ce rapport à l'intime, c'est magnifique ! Mais il ne faut pas oublier la dimension collective de tels résultats : si le photographe naturaliste réussit parfois à suivre des animaux pendant huit ou dix ans, c'est - aussi - parce que des chasseurs éclairés ont décidé de les laisser vieillir ».

Un monde peu « Bisounours »

En 2014, Philippe Moës publie avec Gérard Jadoul son premier ouvrage exclusivement consacré au cerf⁶. Douze histoires authentiques de cerfs y sont racontées par le menu : année après année, brame après brame. L'éthologie de l'animal y est présentée dans toute sa beauté et sa complexité. Combinant textes et photos, l'ouvrage invite aussi à une réflexion philosophique sur l'espèce et propose des pistes pour une gestion plus éthique,

⁶ *Au nom du cerf*, Éditions du Perron, 2015



Genèse : ma préférée de toutes, combinant brume, paysage, contre jour, silhouettes et paysage grandiose (à l'échelle de la Belgique) Elle me tient également à coeur car pour l'obtenir : lever à 1h30 du mat, puis 1h30 de voiture, puis 3/4 d'h de vélo (de nuit donc), puis 2h de marche et évidemment, ça ne marche pas du premier coup...

plus raisonnée, de ses populations. « Cet ouvrage est un peu le livre de ma vie, j'y ai mis ce que j'ai appris pendant vingt ans. Même si je n'en étais pas totalement conscient avant de l'écrire, il m'a aussi permis de tourner la page ». Tourner la page ? Philippe ne le cache pas : ce livre a marqué un tournant salvateur dans sa vie. C'est que, pour pouvoir exceller dans la prise de vue, il a dû se consacrer corps et âme à sa passion de la photographie. Celle-là même qu'il qualifie aujourd'hui de « dévorante », « déraisonnable », « capable de vous consumer ».

La vie de famille, bien sûr, peut pâtir d'innombrables séjours en forêt répétés d'année en année. Mais il y a aussi le moral de tous ceux qui arpentent les bois à la recherche de l'animal mythique. « Le monde du cerf en Wallonie n'est pas un monde de Bisounours... Le cerf est sans doute l'espèce (après le loup) qui suscite le plus de polémiques, de tensions, de déchirements autour des ego individuels. Chacun a un peu tendance à vouloir se l'approprier : naturalistes, chasseurs, récolteurs de mues, agents de l'administration forestière, etc. Et l'argent régit



Va-t'en guerre : clair-obscur comme je les aime, mais surtout un cerf que je suis en photo, année après année depuis maintenant 13 ans d'affilée... Fait non reproductible dans ma vie future et rapport personnel extrêmement chargé en émotion...

tant de choses ! La question n'est pas de savoir si la chasse du cerf a sa raison d'être ou pas : elle l'a, sans le moindre doute ! Mais c'est la manière de chasser qui pose souvent question... Arrivé à un certain stade, je me suis donc questionné sur mon attachement à certains animaux qui, de toute façon, étaient susceptibles de se faire abattre par une balle mal tirée ou mal réfléchie... »

Une quête plus contemplative

Philippe a donc partiellement tiré un trait sur le cerf. Aujourd'hui, il ne sort plus à sa recherche par réflexe ou par nécessité vitale. Sa quête de la nature se veut plus sereine, plus contemplative. Toute la nature l'intéresse : les cervidés autant que ses autres habitants à poils ou à plumes. Sans parler de leurs habitats. Son avant-dernier ouvrage, magnifiquement illustré, porte exclusivement sur les oiseaux et les moyens de favoriser leur présence dans les jardins. Le dernier, rédigé avec l'aquarelliste Yves Fagniard, est résolument marqué du sceau de la contemplation. S'il pratique encore un peu d'affût au cerf, c'est en se concentrant exclusivement sur ce qu'il appelle les « paysages animaliers ». Comprenez : ces moments rarissimes qui, l'espace de quelques secondes, plongent l'animal dans un jeu exceptionnel

de couleurs et d'atmosphères à la faveur d'une brume ou d'un rayon de soleil. De quoi ranimer le souvenir de « Sémaphore », ce douze cors surpris un matin d'automne dans un « feu de brume », où les premiers rayons du soleil semblaient plonger l'animal dans un bain d'incandescence magique et sulfureuse.

Philippe nourrit le sentiment croissant d'« appartenir viscéralement à Terre nourricière », un vécu partagé avec ses deux jeunes garçons, intéressés par la photographie naturaliste. La relève semble assurée : l'un d'eux a été distingué par la BBC pour ses clichés d'animaux. « J'ai appris à mes fils que la photographie n'est pas une simple question de consommation, comme tant d'autres gestes de la vie moderne. Photographier des animaux, c'est bien plus que débarquer sur un site, se camoufler puis appuyer sur le déclencheur. C'est plutôt se donner le temps nécessaire pour nouer une histoire singulière avec un animal, à qui l'on doit le respect, de même qu'à tout ce qui l'entoure et lui permet de vivre : une démarche éthique, voire spirituelle. Derrière chaque image partagée dans un livre ou une exposition, il y a une histoire. Et cette histoire doit être aussi « propre » que possible ».

Site personnel de Philippe Moës :
www.photo-moes.be





Marc Cimino,

dessinateur et photographe



« Offrir une ramure de cerf à quelqu'un, c'est tenter – modestement – de se mettre à la hauteur de cet animal et de la forêt ».

À la fin des années 1980, une poignée de passionnés de la forêt se met en tête d'observer d'une façon très régulière quelques cerfs au fil de leur vie tout entière, saison après saison, brame après brame. Objectif : vivre à fond leur passion naturaliste, bien sûr. Mais aussi inciter le monde de la chasse à ne plus abattre trop tôt de jeunes cerfs, même porteurs de beaux trophées. Ce suivi rapproché d'animaux en liberté ne s'improvise pas. Au prix de patientes prospections de la forêt, il faut récolter les bois chaque printemps, peu après leur chute. Grâce à cette moisson originale, les naturalistes peuvent établir des liens avec les animaux observés aux jumelles et savoir comment ils évoluent. Ils doivent aussi tenter de les photographier

régulièrement sous toutes les facettes. Ils sont alors en mesure de constituer de véritables fichiers, décrivant chaque cerf d'une manière minutieuse au point de les baptiser selon leurs caractéristiques comportementales ou anatomiques : Keops (pour la forme triangulaire de sa ramure), Le Parallèle (pour sa ramure serrée), Pavarotti (pour sa voix caractéristique), etc.

Mais, à cette époque, la photographie bute sur de sérieuses limites techniques. La forêt et ses atmosphères de pénombre se prêtent mal à des photos de qualité. L'idée germe alors, dans ce groupe d'inconditionnels du cerf, de faire appel aux talents d'un graveur sur armes, Marc Cimino. « La gravure sur



armes était loin d'être ma passion mais, c'est vrai, j'avais un certain coup de crayon. J'ai commencé par dessiner uniquement des bois de cerfs. Avec une photocopieuse, j'agrandissais les photos qu'on me procurait. Le but était de refléter le plus fidèlement possible les moindres caractéristiques de la ramure, sachant qu'elle n'est jamais identique d'un cerf à l'autre. Les images fournies (le plus souvent par l'Asbl Solon) étaient généralement en noir et blanc et d'une qualité très inégale vu les conditions de terrain. Au fil du temps, mes dessins ont permis de compléter ces photos et d'établir des fichiers plus précis. Ensuite, cette fois pour mon pur plaisir ou à des fins didactiques, j'ai dessiné des têtes entières, mais aussi des traces, des fèces, des empreintes, des détails anatomiques et, exceptionnellement, quelques cerfs en mouvement. »

Du croquis à l'appareil photo

Nulle imagination, nulle tentative d'embellissement dans les œuvres de Marc. Juste de la technique et de la précision méticuleuse. Et la recherche de la plus grande conformité possible aux « originaux ». Seules exceptions notables : quelques commandes réalisées pour les ouvrages rédigés par ses comparses, où il peut laisser libre cours à son imagination. Ainsi, un ami garde forestier lui demande un jour d'imaginer la tête du « Rouge », un cerf abattu prématurément dont on possédait de nombreuses mues mais pas la moindre photo de sa dernière année. Un peu plus tard, dans « Histoires de cerfs » (un livre qui retrace les itinéraires d'une poignée de cerfs ayant vécu en Wallonie), Marc dessinera un cerf - totalement fictif, celui-là - de... trente-deux cors. « Ce passage vers l'imaginaire ne s'est pas fait sans peine. Moi qui suis plutôt un grand rêveur dans la vie, je ne parvenais pas à l'être dans mon crayon. J'étais trop cartésien, trop terre à terre... ».

Sa contribution à la gestion du cerf, parfaitement singulière en Wallonie, dure quelques années. À force de voir défiler les photos de cerf sous ses yeux, Marc devient un expert du grand cervidé, et pas seulement de sa reproduction graphique. Car il a décidé entre-temps de se lancer lui aussi dans la photographie animalière. Ce qui lui vaudra quelques surprises. « Un jour, en passant en revue une série de clichés de cerfs, je

tombe sur la photo d'un animal que je crois connaître, mais sans l'avoir photographié moi-même et sans pouvoir me rappeler les circonstances de ma rencontre avec lui. Un ami photographe me rappelle alors que je l'avais déjà dessiné plusieurs années auparavant. J'avais d'ailleurs mis beaucoup de soin à reproduire son surandouiller, très caractéristique. Mon oubli s'expliquait aisément : là où le photographe saisit forcément tous les pixels en une seule prise, l'illustrateur doit, lui, les dessiner quasiment chacun à la suite de l'autre... » Un jour, son œil d'expert l'amène à repérer la présence de dents sur la mâchoire supérieure d'un cerf représenté en

train de bramer, dans un dessin réalisé par un auteur de bandes dessinées bien connu. « Ce détail – une erreur sur le plan morphologique – compromettait quelque peu l'authenticité de la planche. Je l'ai aimablement signalé à l'auteur, qui m'en a été très humblement reconnaissant ».

Donner, pour service rendu

À une ou deux exceptions près, Marc n'a jamais voulu faire commerce de ses dessins. Il les a tout simplement donnés ou offerts à des amis. « Quand une activité devient lucrative, elle ne relève plus de la passion.



Vendre mes illustrations, c'était prendre le risque, moi qui ne suis qu'un amateur, de glisser un pied dans quelque chose de malsain. C'est la même chose avec les bois de cerf : à mes yeux, de tels « objets » ne peuvent pas avoir une valeur monétaire. Je n'ai jamais voulu les vendre. C'est peut-être une manière – bien modeste – de me mettre à la hauteur du cerf. De rendre en quelque sorte à la forêt le bonheur qu'elle m'offre en m'accueillant sans compter : un privilège... » Il est vrai que la forêt a toujours fait partie des rêves de Marc et son épouse. En achetant il y a vingt-cinq ans la maison qu'ils occupent aujourd'hui dans leur petit village ardennais retiré, le couple avait un critère impératif : s'installer à moins de cinq cents mètres d'une grande forêt accessible au public pendant toute l'année. « Ce souhait était la suite logique de ma rencontre, jeune scout de douze ans, avec un cerf qui bramait sous un clair de lune. Magique et terrifiant ! Un moment qui a marqué ma vie tout entière... »

Lorsque la photographie argentique entame sa conversion vers le numérique, Marc voit son coup de crayon au profit du cerf perdre de sa pertinence. Les clichés – les siens et ceux des autres photographes – sont dorénavant d'une telle précision et tellement abondants que ses dessins en deviennent superflus. Pas de quoi l'ébranler. Car il lui reste le réflexe de croquer les animaux – les cerfs, mais aussi les renards, les loups, les oiseaux... – sur des cartes de vœux envoyées à ses proches et ses

amis. Il lui reste, surtout, le plaisir de hanter le massif situé à deux pas de chez lui à la recherche de ses animaux fétiches. « J'essaie actuellement d'assurer le suivi des cerfs qui fréquentent mon village, je les photographie très régulièrement et je donne les mues à des amis bien plus experts que moi. Je pourrais raconter pendant des heures des anecdotes concernant chaque rencontre ou prise de vue ! Mais ma plus grande source de satisfaction, c'est de tomber sur leurs mues au printemps. Savoir que certains cerfs sont passés à tel ou tel endroit à mon insu est une impression grandiose. Dès ce moment, je sais que j'ai des chances de les apercevoir dans les jours ou les semaines qui suivent... Si les mues me fascinent, c'est aussi parce qu'elles sont porteuses d'une magnifique symbolique de vie, alors que les trophées ne sont que des symboles de mort. Et puis les mues ne sont jamais les mêmes : d'année en année, elles gagnent souvent en développement, en maturité, en raffinement ».

La quête du Graal

Ces dernières années, la fascination de Marc pour la perte des bois s'est focalisée sur un rêve : arriver un jour à photographier un cerf « en lambeaux ». Traduction : un cerf dont les velours s'effritent sous l'action du frottement répété des bois contre les arbres. « La période du velours s'étale sur plusieurs mois. Mais celle de la fraye (c'est-à-dire les velours en lambeaux) ne dure que quelques heures ! Il faut être présent au bon moment

et au bon endroit. J'ai déjà dessiné quelques cerfs en lambeaux à partir de photographies, et même photographié moi-même des cerfs dans cet état... Mais jamais d'une façon satisfaisante, jamais la belle photo. Or les frays sont colorées, sanguinolentes, moitié vivantes et moitié mortes. Elles laissent apparaître le bois neuf et blanc, appelé rapidement à prendre sa couleur définitive. Il

arrive qu'elles donnent un aspect comique au cerf, qui tranche avec sa noblesse habituelle. Elles sont le symbole par excellence du renouveau annuel imminent : elles annoncent le brame. Mais les photographier dans de bonnes conditions est éminemment difficile. C'est ce genre de défi qui entretient ma passion... »





Robert Hainard,

artiste hors normes, précurseur de la pensée « Nature » du XXI^e siècle



*« Votre forêt, en
Wallonie, est unique »*

Pendant des décennies, Robert Hainard (1909-1999) a créé des vocations chez des milliers de naturalistes en Suisse et à travers l'Europe. Sculpteur, graveur sur bois, il fut aussi naturaliste aguerri et, dès les années quarante, l'un des premiers « penseurs » de la nature et de l'environnement, revendiquant farouchement une société affranchie de l'obsession de la croissance. Infatigable travailleur, il a réalisé trente mille dessins, deux mille aquarelles et, sous l'œil à la fois sévère et bienveillant de son épouse (Germaine Roten peintre reconnue), près de mille gravures d'animaux pour la plupart. Toute cette production a fait les plus belles pages d'ouvrages aussi célèbres que la série

ornithologique de Paul Géroudet (son compatriote, cadet de treize ans) et, bien sûr, ses propres éditions parmi lesquelles son inoubliable « Mammifères sauvages d'Europe » publié de 1948 à 1997.

Jamais celui qui s'intitulait « chasseur au crayon » n'a voulu représenter des animaux ne bénéficiant d'une totale liberté. « Je veux restituer au mieux ce qui relève du fugitif », déclare-t-il un jour pour expliquer une « patte » si caractéristique : la reconstitution parfaite du mouvement. « Pour cela, je dois rester entièrement ignoré par l'animal ». Doté d'une mémoire visuelle exceptionnelle, le naturaliste avoue qu'il n'est

Cerf - 4.10.1944, Grisons, croquis Robert Hainard



Cerf, clair de lune et brouillard -31.10.1982, Chambord, Robert Hainard

pas intéressé par la photographie car elle lui ôterait le plaisir de l'observation. « Je sens l'animal dans mes muscles, je deviens presque l'animal, ce qui me permet de le représenter de mémoire ».

Inspiré par les estampes japonaises, Robert Hainard met au point une technique de gravure originale d'une précision millimétrique qui lui permet de reproduire la fulgurance de ses rencontres animales. La sculpture, elle, relève d'une autre approche : reconstituer l'animal sous toutes ses facettes. Il s'attaque à des espèces aussi emblématiques que l'ours ou son « cousin » miniature : le blaireau. Il lui faudra quelque trois millions de coups de masse pour scul-

ter un ours grandeur nature dans un bloc de pierre pesant dix tonnes, réduit à trois tonnes en fin de chantier ! « Comme le chasseur paléolithique dans les peintures pariétales, Robert Hainard « capturait » l'animal, puis le « dévorait » et, enfin, l'« assimilait » par ses représentations », explique un de ses contemporains. Bref, un rapport quasiment charnel avec le grand bestiaire européen qui, jamais, ne le détourna du souci de raconter – avec quelle plume ! – ses rencontres avec les animaux et avec ceux qui s'y intéressent : gardes-forestiers, biologistes, artistes animaliers, naturalistes, braconniers et... jusqu'au roi de Bulgarie, prestigieux propriétaire forestier de l'époque.



Depuis sa mort en 1999, son fils, Pierre Hainard, entretient avec passion l'œuvre paternelle, avec la complicité de sa compagne, l'appui de sa sœur et l'aide d'une fidèle collaboratrice de l'Atelier Robert Hainard. Nulle « exploitation » posthume au sens habituel du terme. Juste la volonté, chez ce Docteur en Sciences botaniques, de perpétuer la démarche et l'esprit de son père auprès des générations actuelles et futures. L'idée clef : conserver et transmettre un patrimoine artistique, tout en veillant à l'intégrité de la pensée originale et pionnière de Robert.

Rencontrer Pierre – chaleureux et pétillant – dans les lieux mêmes où officia son père a quelque chose de troublant, la ressemblance physique entre les deux hommes n'y étant

« Quand mon père revenait à la maison, il nous racontait le brame. Il l'imitait devant ma sœur et moi. »

pas étrangère. Rien n'a changé dans la maison familiale à proximité du Lac Léman. Ni la lourde presse maniée tant de fois. Ni les moulages qui continuent d'orner les étagères. Ni les gravures et bronzes de l'artiste philosophe disposés ici et là dans un joyeux désordre. On s'attendrait presque à voir Robert descendre le vieil escalier en bois de



*Cerf bramant - 29.9.1944, Purif, Parc national,
Robert Hainard*

cette petite maison entourée d'herbes folles, ou entendre résonner son coup de marteau dans l'atelier.

Si des animaux comme le loup, le lynx, le castor... (le blaireau, surtout, son animal fétiche) ont profondément marqué la production iconographique du naturaliste, le cerf n'en est pas absent. Loin de là. La preuve : une liasse de représentations de cerfs et de biches exhumées délicatement d'une farde constituée expressément à notre intention, lors de notre visite à l'Atelier l'hiver dernier. Peu de gens le savent : un petit coin d'Ardenne belge a nourri l'inspiration de l'artiste sur les ongulés. Pierre Hainard nous livre, ici, tous les secrets de cet épisode.

PointCulture :

*Quelle était, exactement,
l'originalité de la méthode mise
au point par votre père dans ses
gravures ?*

Pierre Hainard : Les planches en bois sur lesquelles il gravait ses animaux, au retour de ses promenades et expéditions, étaient

rabotées avec une précision exceptionnelle, puis gravées avec des outils de sculpteur sur bois (ciseaux, gouges). Il ôtait une épaisseur importante sur les surfaces qui ne devaient pas être au contact avec le rouleau encreur, laissant intactes celles qui devaient porter la pleine couleur. Là où il devait y avoir une nuance, il enlevait des épaisseurs de bois correspondant au dégradé recherché. Au moment de l'encre, cela donnait des couleurs de plus en plus claires, et quasiment jusqu'au blanc. Ses copeaux pouvaient être tellement fins, presque translucides, qu'ils ressemblaient à du papier à oranges. D'ailleurs, tout jeune enfant, lorsque je jouais sous l'établi, j'étais persuadé que sa profession consistait à fabriquer des copeaux ! Pour sentir la finesse de ses dégradés, il n'y avait que le toucher car la vue n'y suffisait pas. Chaque gravure (réalisée le plus souvent sur bois de poirier ou de buis) lui prenait en moyenne un mois de travail.

Quel rapport avait votre père avec le cerf ?

Dans les années vingt, lorsqu'il a commencé à s'intéresser à la faune des Alpes, il n'y avait pas de cerfs dans les régions de Suisse romande qu'il fréquentait. Ou plutôt, il n'y en avait déjà plus ! Ce n'est que dans les années quarante qu'il a pu s'intéresser à l'espèce car elle y avait été réintroduite par les chasseurs. Il a été très frappé par sa grâce, sa plastique et sa théâtralité. Il était très soucieux de rendre compte de l'évolution des bois tout au long de la vie de l'animal.



Cerf bramant - 7.10.1944, Stabel Chad, Grisons, croquis Robert Hainard

Il a voulu représenter fidèlement ses mœurs d'herbivore, adapté tant aux milieux forestiers végétatifs qu'aux rocaillies de haute montagne. Sans oublier, bien sûr, sa fascination pour la voix de l'animal. Quand mon père revenait à la maison, il nous racontait le brame. Il l'imitait devant ma sœur et moi. Il faut dire qu'il avait l'amour de la musique et que cet amour l'a toujours rendu gourmand

des sons. Il a été frappé, enfin, par la physionomie très variable des biches qui, tantôt ressemblent à des nymphes forestières merveilleuses, tantôt sont plus quelconques et font penser à des bovins.

À une époque, il vient chercher l'inspiration en Belgique, en Ardenne, et vous étiez de la partie.



Cerf et héron dans le brouillard -1983, Chambord, Robert Hainard

Pourquoi venir jusqu'à nos régions ?

Nous avons effectivement passé une dizaine de jours en Ardenne, mon père, ma mère et moi en avril 1949. J'avais treize ans. Après la Guerre, nous étions tout heureux de pouvoir enfin mettre les pieds hors de la Suisse. Logés par un garde-chasse de Nasogne, nous passions de longues soirées en forêt, soigneusement emmitouflés car les nuits étaient froides. Nous arrivions en fin

d'après-midi et nous nous fondions dans le paysage. Ce qui nous a immédiatement frappés, à Saint-Hubert et dans les environs, c'est l'aspect très particulier de la forêt, très différente des hêtraies montagneuses du Jura. La feuillaison, en avril, en était à son tout début : une sorte de brouillard verdâtre rendait la nature superbe et, surtout, laissait le sous-bois totalement accessible à l'œil sur de longues distances. C'était totalement neuf pour moi, habitué aux forêts buissonnantes

et aux chênaies à charmes typiques du plateau genevois ! On pouvait voir les fûts des arbres comme des piliers de cathédrale.

*Et votre père en est revenu avec
une dizaine de croquis...*

Oui, au moins ! S'il était venu en Ardenne, c'est parce qu'il voulait au départ dessiner des sangliers. Il a pu s'en goberger tant qu'il voulait, et notamment à Arville. Mais ses dessins de cerfs lui ont aussi donné beaucoup de satisfaction. Tous ses croquis, soigneusement datés et répertoriés de sa main, sont actuellement conservés à la Fondation. Par la suite, et bien que son animal fétiche était le blaireau (il cultivait avec lui une sorte de symbiose), il s'est à nouveau intéressé au cerf mais, cette fois, dans les grands domaines de chasse royaux comme Chambord et dans les Balkans. Il a pu y contempler les animaux les plus puissants et majestueux d'Europe. Un Bulgare, en 1938, lui a dit : « chez nous, le bien et le mal sont plus grands ». C'était assez prémonitoire...

*Comment votre père réalisait-il ses
dessins ?*

À part lorsqu'on lui a demandé des croquis pour la littérature jeunesse, il a toujours refusé la moindre composition. L'important, pour lui, était de reconstituer la scène vécue et observée, rien d'autre. Même si un buisson ou un brin d'herbe barrait son champ visuel, il le dessinait. Bref, un souci d'authenticité poussé à l'extrême. Il refusait toute forme de stylisation. Ses amis photographes le taqui-



naient souvent en lui disant : « toi, tu as de la chance : tout ce que tu vois est tout de suite dans la 'boîte' ». Et c'était vrai : il avait cette capacité à fixer automatiquement le moment vécu sur sa rétine et à le restituer de mémoire par le crayon. Il disait souvent que pour être un bon dessinateur naturaliste, il suffisait d'avoir l'œil rapide et une bonne mémoire. Il avait les deux dons ! Cela dit, chez le cerf, c'est surtout la physionomie qui le captivait, et jusqu'au moindre détail de l'œil ou du larmier. Mais le mouvement l'obsédait également. Dans les milieux intéressés par la faune, on disait – et on dit – souvent de lui : « le mouvement, c'est Hainard ! ».





Maurice Wuidar,

garde forestier à la retraite



« Les battues à cor et à cri sont archaïques »

Bien sûr, il y a le souvenir ébloui du premier brame avec son père, lui-même garde forestier. Ou la vision fugace, adolescent, des premiers cerfs débusqués par les chiens lors d'une battue près de la Baraque Fraiture. Ou encore la première trouvaille d'une « mue » de l'animal en partie ensevelie dans une tourbière. Mais le vrai coup de foudre de Maurice Wuidar pour le cerf date de sa rencontre, à l'automne 1974, avec un chasseur hors normes : Yves Goldsmidt. Un véritable basculement se produit dans l'univers mental du jeune agent forestier de l'époque. « Je venais d'être nommé dans mon cantonnement de Wellin, au triage de Gembes (Daverdisse). Un soir de brame, il m'emmène à l'affût. Un superbe cerf de quatorze

cors apparaît à deux cents mètres, il avance jusqu'à soixante mètres de notre abri. Mais Goldsmidt ne bronche pas. Il ne lève même pas sa carabine et se contente de l'observer patiemment aux jumelles. Je m'étonne : « vous ne tirez pas ? ». « Ah non, il est beaucoup trop jeune, me répond-il sans hésiter un instant. Il faut le laisser vieillir ». J'étais stupéfait. Moi qui ne connaissais de la chasse que la battue et son tir peu sélectif, j'ai commencé à apprendre ce qu'était un acte de gestion ».

Connivences forestières

Petit à petit, une connivence s'installe entre le forestier et le chasseur pétri de culture



***Privilège rare** que de partager cette intimité des Seigneurs. Une après-midi entière, seul avec mon téléobjectif, pour arriver à partager la quiétude trop rare de ces grands cerfs souvent invisibles. Une longue approche pour m'asseoir au pied d'un vieux hêtre et partager des heures intenses aux côtés de "Tarzan", ce vieux cerf de 14 ans dont j'ai suivi discrètement le parcours,... Une telle approche relève d'une grande connaissance des lieux, des animaux, du respect de ceux-ci et surtout d'une grande humilité.*

cynégétique germanique. Elle évoluera en amitié. Pendant quinze ans, Maurice ne prendra plus ses vacances qu'en période de brame afin d'accompagner son mentor au pirsch. À chaque sortie en forêt, il hérite de ses connaissances. Surtout, il s'imprègne de sa philosophie, de son éthique de la chasse, de son rapport au vivant et à la mort. C'est avec lui qu'il apprend qu'un cerf ne se traque pas comme un vulgaire lapin. « Le cerf, comme tout gibier, se tire pour être tué net, d'une seule balle ; et seulement parce qu'il

y a une raison, par exemple parce qu'il est blessé, ravalant ou en surnombre ».

Maurice met en pratique le conseil clé de son inspirateur : « apprendre à suivre les cerfs d'année en année, et à les reconnaître individu par individu ». Pour ce faire, il s'équipe en matériel photographique de plus en plus sophistiqué et les accompagne au fil des brames automnaux, récoltant leurs « bois » au printemps. Avec Goldsmidt, il apprend la nécessité de maintenir une pyramide d'âge



Le joyau des forêts d'Ardenne sera-t-il bientôt une rareté dans son propre domaine ?

orientée vers le vieillissement des meilleurs mâles. Il réalise que ceux qu'on appelle généralement les « beaux cerfs » ne sont pas nécessairement les mieux garnis en cors. « C'est bien plus une question de masse de bois », corrige-t-il. Petit à petit, il en arrive à détester les battues menées à cor et à cri, « barbares et archaïques. Un cerf ne devrait se tuer qu'au pirsch, strictement à l'arrêt, de profil, à distance raisonnable et dans de bonnes conditions de lumière ».

Une question d'argent

Goldsmidt meurt en 1989. À cette époque, la chasse n'est déjà plus ce qu'elle était dix ou vingt ans plus tôt. « Autrefois, on allait à la chasse entre voisins et amis. On tirait

quelques faisans ou lapins, parfois l'un ou l'autre chevreuil. Et l'on était heureux ainsi ! Mais l'arrivée de la myxomatose, qui a entraîné la disparition presque totale du lapin, de même que la modernisation de l'agriculture ont tout bouleversé. Privés de petit gibier, les chasseurs se sont rabattus sur les gros animaux. L'introduction de l'actionnariat dans les territoires de chasse, de plus en plus étendus, a entraîné une inflation des coûts de la location. Résultat : les chasseurs en ont voulu pour leur argent. Généralement réservé au titulaire de la chasse, le trophée de cerf a commencé à être exigé par un nombre de plus en plus élevé d'actionnaires ». Voilà pourquoi, explique le forestier, la grande majorité des chasseurs continue à tirer sans discernement, encouragés par une



« À l'exception de quelques chasseurs dignes de ce nom, la chasse n'est plus qu'un business. »

législation trop laxiste et par une partie de l'administration forestière. « Incapable d'imposer une gestion adaptée aux besoins de l'espèce, celle-ci n'a que faire du vieillissement du cerf et se préoccupe surtout des rentrées financières liées à l'exploitation du bois ».

Deux saisons ont suffi à éradiquer de tels spectacles dans les campagnes de l'Almache

Bisbrouilles et désertions

Chez Maurice, c'est une profession de foi : le problème de la forêt wallonne aujourd'hui n'est pas la chasse – faute de prédateurs naturels, elle reste nécessaire – mais le chasseur lui-même. Du moins un certain profil de chasseur ! Sans oublier le déficit de contrôle par le pouvoir public. Son constat se nourrit de milliers d'heures passées dans les bois, tant à photographier les cervidés tapis dans leurs « remises » qu'à guider au mieux les Nemrod dans leur tâche de tir sélectif.

Fort de quarante années de pratique de la forêt, Maurice ne fait pas mystère de son amertume. « Jusqu'il y a trois ans, on voyait arriver à l'automne, ici sur les aires de brame du bassin de l'Almache, jusqu'à quinze à vingt-cinq cerfs différents. Aujourd'hui, si l'on en compte cinq ou dix, c'est beaucoup... » L'explication est à la fois simple et dramatique. « Le massif forestier où se dispersent les mêmes cerfs est géré par trois conseils cynégétiques différents, incapables de s'accorder sur une politique de gestion cohérente. Parallèlement, la politique d'attribution des bracelets (NDLR : assignés à chaque animal abattu ou retrouvé mort) par le Département Nature et Forêt (DNF) aboutit à favoriser des ententes entre amis... Est-il normal que des agents forestiers soient autorisés à chasser sur les triages voisins du leur mais situés en dehors de leur cantonnement d'attache, et cela en compagnie de gardes-chasses et/ou de chasseurs des territoires sur lesquels ils sont censés exercer leurs prérogatives d'agents assermentés ? »

Le dernier soir

Aujourd'hui pensionné, Maurice ne cache pas sa « rage » devant un système dont il ne peut partager les valeurs. « À l'exception de quelques chasseurs dignes de ce nom, la chasse n'est plus qu'un business. Dans une région comme la mienne, si rien ne change, c'est bien l'éradication du cerf qui nous pend au nez ». Outre son espoir tenace d'un retour aux brames abondants d'antan, il lui reste le

plaisir de partager sa connaissance intime du cerf avec quelques chasseurs « dignes de ce nom », des visiteurs et des promeneurs curieux de nature.

Il faut dire que ses commentaires, bien au-delà de leur fougue, ont le don de frapper droit au cœur. Avec lui, le naturaliste n'est pas seulement invité au partage de connaissances biologiques ou éthologiques. Il est aussi convié à s'interroger sur le sens même du droit de vie et de mort et, à travers celui-ci, sur la relation entre l'homme et l'animal : « J'ai fait tirer bien des cerfs « cornus » arrivés à maturité. Ces moments ont toujours été difficiles. Car j'ai suivi ces animaux pas à pas pendant des années. Je les ai vus grandir et évoluer. Saison après saison, boisés ou « velours », j'ai appris à les reconnaître instantanément, l'un après l'autre. Peu avant le jour où ils doivent être tirés, je m'en vais passer avec chacun une dernière soirée. Je sais que, demain ou tout à l'heure, il tombera probablement. J'éprouve alors une sorte de culpabilité, un sentiment de trahison. Mais, au moins, je sais que sa mort sera propre. J'en ai tellement vu fuir les battues, blessés et paniqués, parfois empêtrés et étranglés dans des clôtures, boitant, rendus fous par des chiens jetés à leurs trousses... »



Sabine Bertouille,

biologiste



«La reproduction du cerf est assurée par un grand nombre d'animaux, et non par quelques cerfs dominants»

Il faut parfois une sacrée dose de patience avant de pouvoir observer, pendant de longs moments de bonheur, des cerfs occupés à bramer et à se livrer à leurs combats d'automne. Malgré ses trente-quatre années d'investissement dans la vie du cerf, Sabine Bertouille n'a eu cette chance, pour la première fois, qu'en 2016. Il faut dire que son cadre de vie habituel est davantage celui des laboratoires et des éprouvettes que celui des clairières et des futaies. Depuis son bureau installé à Gembloux, la biologiste scrute patiemment l'évolution des populations de cerfs pour le compte du Département de l'Étude du milieu naturel et agricole (DEMNA) du Service Public de Wallonie et,

plus précisément, pour le Laboratoire de la Faune sauvage et de cynégétique (LFSC).

Sa mission : fournir un maximum d'informations scientifiques au monde forestier afin de lui permettre d'assurer l'équilibre forêt/gibier. « La Région wallonne ne compte plus de prédateurs naturels du cerf. C'est donc le chasseur qui joue ce rôle de sélection, mais en veillant à respecter au maximum les pyramides d'âge naturelles de l'animal et en tenant compte des capacités d'accueil du milieu. Une grosse partie du travail de notre service a consisté, dès sa création, à analyser cette pyramide d'âge à partir des mâchoires prélevées sur les ani-

maux tirés lors des chasses. En observant la dentition et en faisant une coupe dans la première molaire pour y compter les cernes (un peu comme les cernes d'un tronc d'arbre), il est possible de déterminer l'âge de l'animal. Grâce au concours des chasseurs et des forestiers, j'ai également analysé le taux de reproduction des populations wallonnes sur base des utérus prélevés sur les biches abattues. Ce travail a permis de proposer une réorientation à la hausse des plans de tir pratiqués jusque-là, les populations ayant été sous-estimées lors des opérations de recensement, toujours très difficiles à mener ».

Optimaliser le milieu naturel

Le travail de l'équipe dont fait partie Sabine a aussi une autre finalité : évaluer le plus objectivement possible les dégâts commis par les animaux à la végétation. Plus la forêt est accueillante « naturellement » pour ceux-ci (par exemple grâce à l'existence de gagnages et d'essences leur offrant du brout – saules, sorbiers, fruitiers, etc.), moins ils sont tentés de s'en prendre aux jeunes arbres et aux écorces des plantations destinées à la production du bois. « La question clé est toujours d'estimer si le nombre d'animaux présents dans un massif est – ou non – en surcharge par rapport à la capacité d'accueil de celui-ci. Pour ce faire, mes collègues ont mis en place en 2016 un dispositif baptisé « enclos-exclos ». Cet outil est destiné à estimer d'une façon encore plus

précise et objective l'impact des animaux sur les essences ligneuses et semi-ligneuses. Il consiste en de mini-parcelles en forêt (quelques mètres carrés), tantôt clôturées et donc inaccessibles au gibier, tantôt pleinement accessibles. Les deux sont situées à proximité immédiate l'une de l'autre, ce qui permet facilement la comparaison visuelle par les chasseurs ».

(Presque) tous papas !

Une autre activité du Laboratoire est l'étude de la paternité chez les cerfs. Objectif : cerner au mieux la population mâle véritablement responsable de la reproduction de l'espèce. « Au début des années 2000, nous avons bénéficié de l'engouement autour de la récolte des mues, notamment au sein du conseil cynégétique de Saint-Hubert. Avec l'Institut des sciences de la vie (UCL), nous avons analysé le génotype (l'ADN) des bois de cerfs retrouvés par tous ces passionnés. Pendant cinq ans, nous avons comparé leur identité génétique avec celle des biches tirées lors des chasses ainsi qu'avec l'ADN des embryons présents dans leur utérus. Ces utérus et embryons ont systématiquement été prélevés par les chasseurs et les préposés du DNF. Un logiciel a permis d'identifier, parmi la gamme des mâles connus « disponibles », celui qui était le plus probable d'être le père des embryons portés par les biches abattues. Cela nous a permis de conclure que 85% des faons (ou plutôt des embryons) avaient des pères différents ».



« Cette manière de formuler notre principal constat peut paraître bizarre, mais elle permet de refléter une réalité qu'on ignorait totalement jusque-là : la reproduction du cerf n'est pas l'apanage des mâles les plus âgés, des plus beaux ou des plus puissants. Non ! Elle est l'affaire d'un très grand nombre de cerfs. On peut même être plus précis : la majorité des pères ont entre six et dix ans, soit une fourchette beaucoup plus jeune que ce à quoi on s'attendait. Certains sont même très jeunes : quatre ans, voire trois ans ! Évidemment, il faut nuancer...

« Cela nous a permis de conclure que 85% des faons (ou plutôt des embryons) avaient des pères différents »

D'une part, cela n'empêche pas les cerfs très vieux de continuer à se reproduire, y compris jusqu'à l'âge de quinze ans. D'autre part, ce type de conclusion n'est valable que pour des massifs où les populations sont

relativement bien équilibrées sur le plan des sexes et de la pyramide des âges ».

Sur le plan éthologique, mais aussi écologique, cette facette des travaux du Laboratoire n'a pas manqué d'interpeller le milieu forestier. Elle signifie en effet que, sur des territoires où les populations sont bien équilibrées, les cerfs au brame auraient tendance à « se partager le gâteau » plutôt qu'à se battre fréquemment. Ils économisent ainsi leur énergie et réduisent le risque d'être blessés. Ce résultat signifie aussi qu'il faut relativiser la vision quelque peu eugéniste de l'évolution du cerf, orientée vers la sélection du plus beau mâle. « En réalité,

le facteur le plus important est la variété du génome présent sur le territoire ».

Une chasse très contrôlée

La chasse au cerf en Wallonie ne relève pas de l'improvisation. Chaque fois qu'un animal est tué (quel que soit son âge ou son sexe), un bracelet numéroté et inamovible est accroché à sa dépouille, ce qui permet d'assurer la traçabilité de celle-ci et de vérifier la conformité au plan de tir. Un préposé du Département Nature et forêt (DNF) doit établir un constat de tir mentionnant les circonstances du décès et certaines carac-



téristiques de l'animal, parmi lesquelles les « pointes » (les cors) lorsqu'il s'agit d'un mâle. Collectées par cantonnements forestiers, ces données alimentent une base de données centralisée. Elles sont également destinées à aider à l'élaboration des plans de tirs des conseils cynégétiques.

Il peut toutefois arriver que certains chasseurs soient tentés par une fraude aux plans de tir. C'est à la mise en évidence de ces tricheries que sert également le travail de Sabine, avec l'Institut des Sciences de la vie (UCL) et le DNF. « Les chasseurs savent qu'ils s'exposent à des amendes lorsqu'ils n'atteignent pas le quota imposé dans le plan de tir. Par exemple lorsqu'ils ne tirent pas suffisamment de biches et de faons. Il nous est déjà arrivé de constater la présence ici ou là de cerfs, de biches ou de faons manifestement non wallons, issus d'un élevage ou importés de l'étranger. Ce genre de pratiques est interdit par la législation. En intégrant artificiellement ces animaux au tableau de tir, ces chasseurs trichent avec les cerfs « sauvages » réellement tirés. Et, s'ils relâchent des animaux vivants, ils contribuent à une pollution génétique qui nuit autant à la biodiversité elle-même qu'à la grande majorité des chasseurs qui agissent correctement ».

La forêt, un monde macho ?

À part quelques femmes chasseresses et des préposées forestières se comptant sur

les doigts d'une main, Sabine était, à ses débuts, l'une des rares personnalités féminines évoluant dans un monde largement dominé par les hommes. Difficile à vivre ? « Mes débuts ont été difficiles, oui. Certains interlocuteurs avaient tendance à ne voir en moi que la femme censée se cantonner à son laboratoire. La scientifique en tablier, quoi ! En 1996, lorsque j'ai commencé à marquer les faons, je passais des journées entières en forêt avec les agents du DNF. Aujourd'hui encore, je ressens cet énorme plaisir du contact personnel avec les chasseurs, les préposés forestiers, les hommes de terrain, etc. Ils ont besoin de nos services, bien sûr, mais nous avons également besoin d'eux pour la fourniture d'échantillons ou de données fiables et avérées. À cet égard, être une femme est plutôt un atout. Le secret, c'est de mettre la main à la pâte pour toutes les tâches, mouiller sa chemise, montrer qu'on en veut. Ainsi, on fait mieux comprendre pourquoi les données récoltées doivent être sérieuses, rigoureuses et fiables ! L'erreur serait de donner l'impression que je délivre des consignes depuis ma tour d'ivoire de Gembloux sans rien connaître aux réalités de terrain. Heureusement ces dernières années, le monde des forestiers et des scientifiques se féminise. L'équilibre des sexes s'y améliore aussi...



Didier Robe,

garde-chasse



« Bien plus que l'acte de tirer, la chasse est avant tout une affaire de gestion collective »

En forêt, Didier Robe est chez lui. Tout l'indique, à commencer par le lieu de rendez-vous qu'il nous fixe : un petit banc improbable planté à l'ombre d'une pessière, quelque part dans la région de Nassogne. Il connaît ici la moindre éclaircie, le moindre talus du massif forestier qu'il arpente depuis vingt-deux ans. « Mon père était garde-chasse comme moi. Mon grand-père également. Et ainsi de suite depuis sept générations. J'ai tout appris du métier en écoutant mon père et en l'observant, mais aussi en rencontrant sur le terrain des dizaines de chasseurs, de forestiers, de photographes et de scientifiques. » Chez les Robe, la transmission des connaissances est donc une affaire de pères et de pairs, qui s'est toujours pratiquée selon une

périodicité immuable. En hiver (la période creuse), on nourrit le gibier si la météo l'exige. Au printemps, on recense les animaux afin de préparer les plans de tir. On y collecte aussi les mues de cerf tombées au sol. L'été, on consolide les miradors, on trace les lignes de tir et les sentiers de pirsch. Sans oublier, bien sûr, l'aboutissement automnal : l'organisation des battues et l'accompagnement individuel des chasseurs.

Un métier en (r)évolution

Mais les apparences sont trompeuses. Si les saisons continuent à rythmer ces travaux selon une logique plus que centenaire, le contexte a, lui, profondément changé. « Mon

père ne disposait pas des mêmes moyens que moi tant sur le plan technique qu'organisationnel. À son époque, les chasseurs ne se fréquentaient pas beaucoup d'un territoire à l'autre. C'était à celui qui ramenait le plus beau trophée issu de sa propre chasse, point à la ligne. Jusqu'au jour où la loi a imposé la création de conseils cynégétiques sur des territoires bien plus vastes. Elle a aussi décrété la quasi suppression des clôtures en milieu forestier. Une révolution, car les chasseurs ont dû apprendre à se parler, à collaborer, à établir des liens de confiance pour mieux gérer le gibier, en particulier le cerf – espèce emblématique de la forêt ».

Dès ce moment (il y a une vingtaine d'années), le travail de garde-chasse change du tout au tout. Il ne s'agit plus de travailler pour un patron unique mais pour un ensemble de chasseurs qui, tous, en veulent pour leur argent, c'est-à-dire la part acquise au sein d'une société de chasse. Surtout, il s'agit de tenir compte de nouvelles exigences sociétales, notamment le renforcement des contraintes environnementales. La forêt se voit courtisée par des publics toujours plus variés (promeneurs, joggeurs, sportifs, photographes animaliers, mouvements de jeunesse...). Il est loin, le temps où seuls quelques « locaux » venaient y chercher des émotions fortes « au brame » ou aux champignons ! Aujourd'hui, fin septembre, ce sont des cars entiers qui débarquent le long de certains sentiers forestiers, au point que les communes doivent en interdire l'accès.

Des missions de facilitation

La forêt doit aussi répondre à des impératifs économiques croissants qui, parfois, s'entrechoquent douloureusement avec la quiétude indispensable au gibier. « De simple « aménageurs » de la chasse ou « policiers » (nous sommes habilités à dresser procès-verbal), les gardes-chasses sont progressivement devenus des médiateurs, des gestionnaires de tensions entre individus ou entre groupements animés par des intérêts contradictoires. Nous glissons des gouttes d'huile dans les rouages. Cela demande de la patience, par exemple lorsqu'il faut convaincre des chasseurs de pratiquer une gestion commune sur un même massif. Cela exige aussi de la pédagogie, par exemple pour expliquer au public que la chasse est bien plus que tirer sur des animaux. Rien que la façon d'aborder les promeneurs est importante : avec le sourire et en se présentant ! ».

Cette évolution s'incarne jusque dans le regard porté par les gardes-chasses sur les mues de cerf. « Depuis toujours, les gardes récoltent les mues. Autrefois, ils en faisaient cadeau à leurs proches ou les revendaient pour améliorer leur ordinaire. Mais les mues étaient aussi considérées comme une sorte de remerciement du cerf en échange de leur protection par le garde, par exemple contre le braconnage. Au fil du temps, cette notion de « cadeau » donné par le cerf a pris de plus en plus d'importance, mais en

échange cette fois d'une gestion beaucoup plus complexe qu'autrefois». Cette gestion n'est rien d'autre qu'un immense puzzle, alimenté par deux sources : la récolte des mues abandonnées par les animaux mâles au printemps et les clichés des photographes animaliers fréquentant le massif de Saint-Hubert. En croisant ces deux flux, on parvient à suivre les cerfs sur plusieurs années, à les laisser vieillir et se reproduire le plus longtemps possible pour ne plus les tirer trop jeunes.

Une collaboration exemplaire

Le cerf mâle n'est pas le seul objet d'attention du garde-chasse. Les biches et les faons doivent être tirés en nombre suffisant afin d'éviter une surdensité préjudiciable aux plantations, trésors de guerre des communes forestières. « Les analyses génétiques pratiquées ici, à Saint-Hubert, nous ont appris que nos prélèvements étaient bien équilibrés dans toutes les classes d'âge. Par ailleurs, nous avons réussi à suivre chaque année une bonne centaine de cerfs. Nous les nommons selon leurs caractéristiques physiologiques, notamment l'aspect de leurs pointes, leur robe, leur voix, etc. Nous estimons connaître environ 90% des cerfs âgés de plus de cinq ans. Ce travail n'est possible que grâce à une équipe de passionnés : chasseurs, gardes-chasse, forestiers, photographes ou ramasseurs de mues, mais aussi agriculteurs ou promeneurs ».

« Il est de tradition de se rassembler entre passionnés autour de la dépouille de l'animal, de commenter les circonstances de son approche et du tir »

« Original », souvenir ébloui

Didier n'est pas près d'oublier son cerf fétiche : « Original », surnom donné à un cerf vingt cors très connu dans la région. Le géant a été abattu un soir d'automne 2006 par une chasseresse de 80 ans « amoureuse du cerf », après un tirage au sort entre deux duos formés chacun d'un chasseur et d'un garde-chasse. « Original avait 215,9 points aux cotations internationales, ce qui en faisait le plus beau cerf tiré en Belgique depuis 1965 ! ». Une réplique en résine de sa ramure trône dans le hall de la maison de Didier. « Si j'en suis fier, ce n'est pas par vanité personnelle ou motivé par un esprit d'appropriation. C'est parce qu'Original a démontré que nous avions fait un excellent travail de gestion, celle-là même qui nous avait valu auparavant les moqueries de la part d'une partie du monde de la chasse. Et, derrière ce cerf magnifique, il y en avait des dizaines d'autres, moins connus mais épargnés eux



aussi pendant des années grâce aux efforts conjoints des chasseurs et des gardes ».

Rencontres après la chasse

Que ressent-on lorsqu'on assiste à la mort d'un cerf aussi prestigieux ? « J'ai toujours un pincement au cœur, quel que soit son âge. C'est la fin d'une histoire entre un animal et quelques personnes – dont moi – qui le connaissaient bien. Mais chaque tir est aussi le début d'une nouvelle histoire. Car il est de tradition de se rassembler entre passionnés autour de la dépouille de l'animal, de commenter les circonstances de son approche et du tir. Inévitablement, chacun se met à parler de ses observations récentes, d'autres animaux apparus sur la chasse. On commente de nouveaux clichés d'animaux.

Ces rencontres permettent de confronter nos points de vue et d'échanger des expériences parfois très divergentes. Elles nous propulsent vers de nouvelles histoires à vivre, tant avec les animaux qu'avec tous les praticiens de la forêt. Le cerf – sa mort – devient un facteur de rassemblement – très riche sur le plan humain – et une promesse pour l'avenir. Les vraies déceptions face à la mort surviennent lorsqu'on apprend qu'un animal a succombé aux suites d'un combat livré au brame ou lorsqu'il s'est jeté dans une clôture ou contre une voiture. À la fin de l'hiver, on retrouve parfois des animaux totalement épuisés qui ont perdu 30 ou 40 kilos de masse musculaire. Mais le pire est d'apprendre des faits de braconnage. Certains chasseurs – une minorité, heureusement – s'arrogent le droit de tirer en cati-

mini des animaux protégés tant par la loi que par les règlements d'ordre intérieur des conseils cynégétiques ».

Des expositions très courues

Depuis une quinzaine d'années, Didier monte, avec une équipe de bénévoles, des expositions de trophées de cerfs. Au fil du temps, celles-ci ont acquis une notoriété bien au-delà du petit monde cynégétique. « De simples bilans de chasse destinés aux initiés, ces expositions – d'abord au Fourneau Saint-Michel, puis à Nassogne et à Libramont – sont progressivement devenues des vitrines de la chasse ouvertes aux non-chasseurs. Nous y exposons environ deux cents mues récoltées au printemps, que nous comparons systématiquement aux six cents mues collectées les années précédentes. Le public peut ainsi apprendre le B.a-ba du cerf : non, ce n'est pas le nombre de cors qui détermine son âge ! Il peut aussi comprendre l'essence de la chasse, basée sur la sélection rigoureuse d'animaux qui ne sont plus éliminés par les prédateurs naturels. On lui explique, par exemple, qu'un chasseur abattant un animal non prévu au plan de tir est durement pénalisé sur ses tirs l'année suivante ».

De la pédagogie, plus que jamais

Didier ne sait s'il comptera, un jour, un garde-chasse parmi ses enfants. C'est que

la profession ne cesse d'évoluer dans un contexte rendu de plus en plus instable par l'évolution des législations et des demandes de la société : disparition des clôtures en forêt, condamnation des battues à cor et à cri, interdiction de certaines formes de nourrissage du gibier, fréquentation croissante des massifs par un « public citadin, peu au fait des usages de la forêt », inflation du tarif de location des territoires de chasse, montée en puissance du concept de « bien-être animal », etc. « Est-on vraiment certain que la chasse à la battue doit être bannie, comme de plus en plus de gens le réclament ? Moi pas. Elle a l'avantage de concentrer la pression de chasse sur quelques jours du calendrier, au plus grand bénéfice du respect des plans de tir édictés par l'administration. De même, si l'on ne pratique plus les battues que par des « poussées silencieuses » (sans chiens), on ne parviendra plus à débusquer les sangliers des taillis. Bonjour les dégâts aux plantations ! Et... les indemnisations à verser aux agriculteurs ! » Plongé dans l'incertitude quant à son propre avenir, Didier sait en tout cas que les gardes-chasses, demain ou après-demain, devront se montrer plus pédagogues que jamais. Et accepter, parfois, d'endosser le mauvais rôle avec les chasseurs. « Heureusement que certaines personnes acceptent encore de tuer les animaux. Si les chasseurs n'étaient plus là, qui se chargerait du boulot ? Et comment ? Au lance-pierres : non ! À l'arc à flèche : soyons sérieux ! Il faut, aujourd'hui, réapprendre à respecter les chasseurs... »



Philippe Taminiaux,

cinéaste, co-fondateur du Festival International Namur Nature



«Le cerf a joué un rôle majeur dans la création du Festival Nature Namur»

C'est l'histoire d'une complicité entamée il y a près de trente ans. Celle de deux passionnés de nature, véritables « chauvins de la forêt wallonne ». L'un – Philippe Blerot – est à l'époque le « patron » du Département de la Nature et des forêts de la Wallonie, l'administration qui veille sur 250 000 hectares de forêts publiques. L'autre – Philippe Taminiaux – est chef d'entreprise et réalisateur de documentaires.

Au début des années nonante, le duo fait le constat que la Wallonie abrite en son cœur une bourgade connue aux quatre coins de l'Europe comme « capitale de la chasse » : Saint-Hubert. C'est là, raconte la légende,

qu'un certain Seigneur Hubert se convertit un jour au Christianisme suite à sa rencontre avec un cerf. Les deux Philippe décident de tirer parti de cette réputation et de donner à cet animal une image plus naturaliste que strictement cynégétique. À cette époque, le public commence à s'intéresser aux sorties « brame » organisées en forêt les soirs d'automne. Les deux compères connaissent aussi plusieurs passionnés de photographie animalière. Leurs greniers recèlent un trésor méconnu : des milliers de photos et de films de cerfs, de renards, de chats forestiers, de blaireaux... Pourquoi ne pas partager ce fabuleux bestiaire avec le grand public ?

Un festival d'émotions

Aussitôt imaginé, aussitôt mis sur les rails. La première édition du Festival Nature de Namur s'installe dans un auditoire universitaire de Namur. Le public, enthousiaste, mord à l'hameçon. Très vite, faute de places suffisantes, l'événement migre au Théâtre de la même ville. En 2005, il prend ses quartiers au complexe cinématographique Acinopolis, à Jambes. « Avec le martin-pêcheur, une autre espèce emblématique de la beauté animale, le cerf a joué un rôle majeur dans la mise sur pied du festival », commente aujourd'hui Philippe. « Nous nous sommes inscrits très rapidement dans la démarche de Nicolas Hulot : si l'on veut attirer le public et le sensibiliser à l'environnement, il faut d'abord susciter des émotions. Surtout pas trop de discours rationnels et scientifiques ! Ceux-ci ne doivent arriver qu'en conclusion ou en morale de l'histoire. Oublier cela, c'est faire bailler le public après cinq minutes... Avec sa voix et sa puissance, le cerf était l'incarnation parfaite de cette approche ». Devenu international, le Festival séduit aujourd'hui près de 35 000 visiteurs attirés par un espace réunissant l'univers animalier amateur et professionnel.

Des bonds technologiques

La passion naturaliste de Philippe est bien antérieure à ce succès. À huit ans, il prêtait main-forte à son père, passionné d'entomologie, pour capturer et étudier des coléop-

tères. À treize ans, il prenait ses premiers clichés de renards et de mustélidés, armé d'un Novoflex 400 mm acheté avec ses économies d'enfance. À quatorze ans, ses amis scouts le baptisent « Cerf enthousiaste » – une prophétie, ce totem ! – en reconnaissance de son activité favorite : couler du plâtre dans les empreintes des grands mammifères, en tirer des outils didactiques pour la troupe et organiser des postes d'affût matinaux.

Quelques années plus tard, c'est en voiture qu'il file en Ardenne chaque fois que la météo le permet sur les traces des cervidés et des oiseaux. « À cette époque, si l'on voulait filmer dans la nature, on n'avait pas le choix : il fallait s'équiper d'accumulateurs électriques dont le poids vous broyait le dos. Pour réussir un fondu/enchaîné de qualité, il fallait aussi disposer de trois magnétoscopes et de... quatre mains. Le numérique et la miniaturisation ont profondément changé tout cela ! Au point qu'aujourd'hui, avec vingt millions de pixels et des stabilisateurs électroniques puissants, on parvient à supprimer presque intégralement les tremblements du corps du photographe. En vingt minutes, on peut prendre jusqu'à un millier de clichés : peu importe s'il n'y en a que cinq ou six qui sont bons ! Et, si la pénombre masque un animal, on peut régler sa caméra sur 124 000 isos pour au moins l'observer. Évidemment, ce qu'on gagne en technicité, on le perdra en poésie... »



Ah, la poésie... Philippe n'en fait pas mystère : plus encore que du cerf, c'est de la forêt tout entière qu'il est amoureux. C'est là, dans la pénombre et le foisonnement végétal, qu'il peut jouir le plus intensément d'un sentiment de bien-être et de sécurité. « En plaine, il y a toujours l'une ou l'autre lumière ou un bruit de fond qui trahit la présence d'activités humaines. En forêt, rien de tout cela. Dans un grand massif, l'ambiance et le décor génèrent des émotions très fortes. La sensation la plus percutante surgit lorsque retentit le premier brame, celui qui déchire le silence de la soirée. Le mieux, alors, est de se trouver au niveau de l'animal – c'est-à-dire au sol – et non perché sur mirador. Là,

« En période de brame, c'est la biche de tête qu'il faut avoir à l'œil en permanence, bien plus que le cerf lui-même »

le contact avec lui est direct, presque physique ». Depuis une quinzaine d'années, Philippe dispose d'un pied à terre à Nassogne. Avec une poignée d'autres photographes et cinéastes, il dispose d'un accès réglementé à la grande forêt du massif de Saint-Hubert à des fins de recensement, d'observation, de photographie et de tournage.

Pirates et poètes

À force de voir défiler les passionnés du cerf au Festival (plusieurs y ont été primés pour leur travail sur le cervidé), il dispose du recul nécessaire pour comprendre la passion que tous ces naturalistes vouent au cerf. « Dans ce petit monde, il y a d'abord les « timides », ceux qu'il a fallu aller chercher au fond de leur tanière pour les convaincre de sortir leurs images d'une quasi-clandestinité. Ensuite les « pirates », heureusement rares : ils foncent à travers tout et finissent parfois par se mettre en danger à quinze mètres d'un cerf qu'ils doivent chasser par de grands gestes. Les « machines de guerres », capables de rester parfaitement immobiles – pas un millimètre de mouvement ! – cinq heures d'affilée. Les « fins connaisseurs », également : un jour, l'un d'eux m'a permis d'observer un cerf exceptionnel qui n'avait qu'une seule biche avec lui, ne bramait jamais et ne se faisait jamais repérer au grand dam des chasseurs locaux. Âgé de plus de treize ans, ce cerf est toujours vivant à l'heure actuelle ! Les « ours », enfin, qui boutent hors de la forêt le moindre cueilleur de champignons. Trop égoïstes pour partager leur coin de forêt exclusive ».

Cette diversité d'approches se retrouve jusqu'au stade du montage des films. « Les 'poètes' sont capables de rédiger eux-mêmes des textes sublimes sur leurs images. Les 'mélomanes' ne reculent devant rien dans l'habillage musical : orchestres, chœurs,

violoncelles et tutti quanti ! On trouve aussi les « parcimonieux » : avares de commentaires, ils préfèrent laisser toute la place aux piétinements des feuilles mortes et aux bruissements d'ailes d'insectes. Sans compter ceux qui, parvenant à créer une émotion sincère, vous prennent aux tripes et vous racontent une véritable histoire. Ceux-là vous plongent dans l'intimité de l'animal au point de vous arracher des larmes ».

Trucs et astuces de cinéaste

Face à tous ces amis participants à « son » festival, Philippe fait plutôt profil bas et modeste. « Même si je sais jongler avec une caméra, je ne pourrai jamais rivaliser avec leurs talents ». À leur contact, il a toutefois pu apprendre les trucs et ficelles pour mieux approcher les cerfs. Imiter le « rot » de la biche pour rappeler un cerf et titiller sa testostérone. Faire craquer une brindille, pour l'inciter à se rapprocher de la caméra. Dégager méthodiquement le sentier d'accès au poste d'observation qui, par temps sec, doit être débarrassé de la moindre feuille morte, etc. « En période de brame, c'est la biche de tête qu'il faut avoir à l'œil en permanence, bien plus que le cerf lui-même. Elle sent le vent et guette toute anomalie dans le décor. Si elle donne le moindre signe de nervosité, c'est fichu : toute la harde se débîne et vous rentrez bredouille et frustré ! »

Sa pire frustration en forêt ? Voir tomber sous les balles un animal qu'il connaît bien,

pour l'avoir photographié ou filmé pendant plusieurs années. « J'admets la chasse : en Wallonie, elle est une nécessité incontournable. Je côtoie beaucoup de chasseurs, et je les respecte. Ils ont bien des points communs avec les photographes. Les pulsations cardiaques du chasseur, paraît-il, peuvent grimper jusqu'à 180 battements par minute au moment où il met l'animal en joue ; celles du naturaliste à 120 ou 130... Mais j'ai plus de mal à comprendre l'acte de tuer. Tirer un cerf à soixante mètres au pirsch, depuis un mirador et avec une lunette de visée, est une mise à mort – certes nécessaire – mais pas un acte d'héroïsme. »

Et puis chaque coup de feu mortel est synonyme de relation brisée. « En tant que naturaliste, il arrive qu'on côtoie certains animaux sur de longues saisons. Tous nos

grands cerfs portent d'ailleurs un nom : Pavarotti, Tragent, Le Rouge, Hercule... Ils nous ont tous donnés tant de bonheur... Et là, d'un coup, un coup de feu et c'est terminé ! Il m'est arrivé un soir, au retour d'un affût, d'aller voir chez le garde un cerf réputé pour sa ramure, tiré le soir même. Généralement, ma déception est terrible : le grand cerf filmé la veille, totalement méconnaissable, a perdu toute sa grandeur. Couché dans l'herbe et fumant encore, il exhale une forte odeur de rut mais son œil s'est voilé et sa langue pend. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, dénué de tout prestige. Je préfère garder le souvenir de la veille où, bagarreur, il bramait avec colère et autorité, imposant à tous le ton grave et rauque de sa voix qui le différenciait de ses adversaires. Il était le roi ! Un cerf debout, sa ramure portée haute, voilà qui a de la noblesse ! »





Le cerf

animal des hommes,
messager des dieux



Préambule

Efficace pour capter l'attention, mêlant discours et illustrations esthétiques ou didactiques, le documentaire est séduisant pour une utilisation pédagogique. Mais jugé parfois trop long, trop compliqué, trop général ou trop pointu, il n'est pas toujours facile à intégrer à un cours ou une animation. Cette publication a notamment pour vocation d'aider les éducateurs (enseignants, animateurs, formateurs, etc.) à mieux utiliser et faire comprendre le documentaire.

Du bon usage de l'image et du son

Si lors du visionnement, le spectateur reçoit des informations factuelles, il est aussi soumis à l'intention et au message du réalisateur car le documentaire est un film qui reflète un point de vue sur une réalité. Le choix du vocabulaire, l'intonation, l'accompagnement sonore, le cadrage et le montage participent à l'expression de ce point de vue. Un documentaire contient donc souvent une masse d'informations trop importante pour être facilement utilisée dans une séquence pédagogique.

Le service éducatif de PointCulture conseille de regarder l'intégralité des films afin de respecter la démarche du réalisateur et d'appréhender la totalité de son propos, puis de





sélectionner les extraits dont le contenu et la durée sont les plus adaptés à votre public et votre objectif. Ce cahier propose une série d'extraits qui peuvent apporter de l'information, illustrer un cas ou mobiliser les représentations et les affects qui favorisent l'implication des participants puis le traitement et la mémorisation ultérieurs des idées.

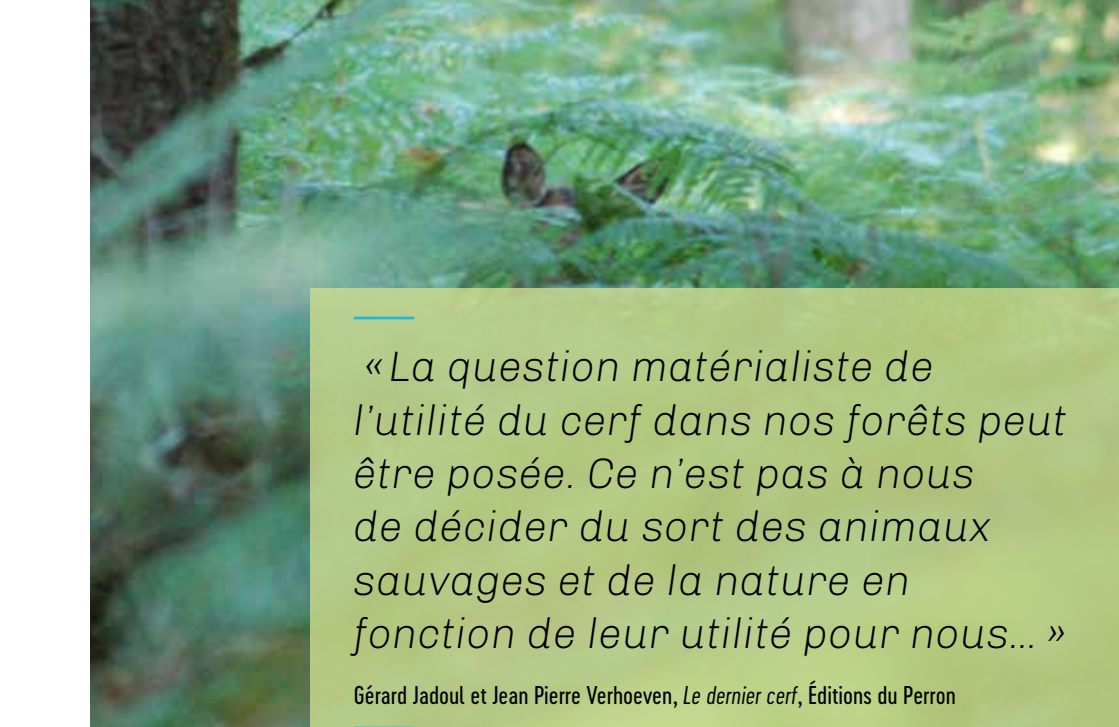
Mode d'emploi

Chaque extrait fait l'objet d'un pictogramme + time code, pour retrouver l'extrait dans le DVD concerné.

Titre 2'49 à 7'00

La signification des pictogrammes est la suivante :

-  Informations naturalistes ou sur le contenu des films. Apporte des informations organisées pour comprendre la thématique du point de vue de l'éducation à la nature
-  Extraits qui illustrent le propos. Recommande des extraits particulièrement adaptés pour délivrer ou illustrer une information importante et qui sont représentatifs de l'approche du documentaire.
-  Identifie des éléments d'éducation aux médias pour mieux comprendre l'intention du réalisateur.
-  Propose des idées de prolongement et d'exploitation pédagogiques.



« La question matérialiste de l'utilité du cerf dans nos forêts peut être posée. Ce n'est pas à nous de décider du sort des animaux sauvages et de la nature en fonction de leur utilité pour nous... »

Gérard Jadoul et Jean Pierre Verhoeven, *Le dernier cerf*, Éditions du Perron

Contexte

Il est déraisonnable et dangereux de prendre des décisions concernant le futur de la nature car nous en faisons partie et changer la nature c'est aussi, à terme changer nos sociétés et nos cultures.

Certains ne se sont pas encore rendu compte de l'incroyable lessivage des ressources naturelles, du rabotage des cultures humaines et des prélèvements insensés que les influences humaines ont fait peser sur la destinée du globe. Ils méprisent complètement, aveuglés pas le profit à court terme, les conséquences qui y sont attachées.

On ne peut décemment pas refuser le progrès que nos sociétés nous ont apporté mais

il faut convenir que chaque progrès obtenu ici a exigé un prix fort ailleurs, qui finira, un jour ou l'autre, par influencer nos sociétés.

On commence seulement à se rendre compte que persévérer dans la ligne de l'irrespect de la nature coûte plus cher que d'arrêter le massacre (Nicolas Hulot).

Protéger le cerf c'est aussi protéger la nature et donner à nos sociétés un espoir d'avenir. Tout est lié que nous le voulions ou non. Le cerf est un symbole moderne de la survie du monde sauvage et de l'équilibre de la planète parce qu'il fait vibrer le mot « sauvage » à nos oreilles comme un fantasma.

Vie de cerf – destin humain

Tout le monde connaît le cerf, comme on connaît les vaches ou les chiens et, comme eux, le seigneur de la forêt cache sous sa fourrure des mystères et des beautés méconnues de la plupart.

Il est le plus grand mammifère encore sauvage de nos forêts gérées. On connaît son brame terrible qu'il lance pour parler à ses biches et intimider ses adversaires, quand il y en a. Il est le symbole de la chasse et Saint Hubert lui accorde sa bénédiction, chaque année en novembre. Tout ça est connu.

Ce qu'on sait moins, est qu'il anime les esprits des hommes dès la naissance de l'humanité. Depuis que les hommes ont commencé à penser leur destinée, c'est au cerf qu'ils ont demandé de symboliser leurs espoirs et leurs craintes de l'au-delà.

Au Paléolithique, il y a 100 000 ans, quand les humains ont commencé à donner des sépultures à leurs disparus, ils les ont enterrés avec des bois de cerf.

Fascinés par la chute et la repousse annuelle des bois, les hommes ont tenu le cerf pour un symbole de résurrection. Ils lui ont accordé le pouvoir de guider les âmes récemment décédées vers l'autre monde. Le cerf est devenu un être psychopompe, un représentant de l'éternité, un passeur auquel on pouvait confier ses chers disparus.

Les massacres accrochés aux murs des imposantes demeures des chasseurs d'aujourd'hui et la passion des ramasseurs de

bois de cerf sont peut-être un héritage, confus, de ces périodes anxieuses des débuts de l'humanité.

Animal des hommes, messager des Dieux.

Cernunnos est un dieu gaulois. Corps humain coiffé de bois de cerf il incarnait le cycle de la nature dans les traditions gauloises et gallo-romaines avant que le Christianisme ne vienne proposer la vision d'un dieu unique.



Chaudron de Gundestrup. Nationalmuseet, Roberto Fortuna og Kira Ursem

Aux débuts du Moyen Âge chrétien les vieilles habitudes païennes flottaient encore dans les bois, de villages emportés par les fumerolles des charbonniers. Il fallait des récits merveilleux pour ancrer la nouvelle foi chrétienne dans les esprits.

La légende de la biche blanche, encore chantée de nos jours en Provence, raconte l'histoire d'une jeune fille qui se transforme en biche blanche pour parcourir les bois, la nuit. Son frère Renaud, grand chasseur, capture la bête merveilleuse et la mange avec ses

seigneurs dans un festin fétichiste. Renaud, le chrétien, digère ainsi l'esprit païen et les mystères de la forêt pour ouvrir le monde à la croyance chrétienne.

Cette symbolique est semblable à la légende celtique où Arthur, sous l'influence d'un charme, partage la couche de sa sœur, la païenne fée Morgane. C'est sur une peau de cerf, que la chose se serait produite.

Modred, le bâtard païen, qui naîtra de cette union, sera le pire ennemi d'Arthur.

Le roi, qui doute encore de sa foi chrétienne, sera définitivement converti sous l'influence de sa très chrétienne épouse, Guenièvre.

Au VIII^e siècle, avant de devenir un saint, Hubert était mieux connu pour « les folles joies de sa vie mondaine » que pour sa piété.

Parti chasser, un vendredi saint au lieu de respecter ses devoirs – ce par quoi il faut comprendre qu'il préfère les rites païens au respect d'un sacrement chrétien – il rencontre un cerf blanc, une croix entre les bois. Cloué sur place par l'apparition, il promet de se consacrer à Dieu et d'abandonner sa vie de patachon.

Quand les seigneurs ont instauré leurs pouvoirs, pratiquement illimités, sur les populations qui dépendaient de leur autorité, le cerf est devenu le symbole de leur pouvoir. Sa chasse, exclusivement pratiquée sous la forme de chasse à courre, fut interdite aux communs des mortels. Tout qui était pris à braconner encourait le gibet. Il en reste aujourd'hui que certains associent encore le cerf à un gibier de classe alors qu'il est, bien évidemment, l'animal de tout le monde.



Jan Brueghel the Elder et Peter Paul Rubens, La vision de Saint-Hubert. Musée du Prado, Madrid

Quelques repères dans le temps



De -500 000 à -10 500 ans

Mégacéros, le cousin

Originaire des steppes d'Asie, ce grand cervidé, aussi nommé le grand cerf des tourbières, a vécu il y a 500 000 ans avant de s'éteindre il y a environ 10 500 ans, à la fin de la dernière glaciation. Il ressemblait à un daim énorme de 2 m au garrot et portait des bois 3,50 m d'envergure. Cette outrance de la nature serait liée à une sélection de représentation sexuelle si poussée qu'elle pourrait être une des causes de l'extinction de l'espèce : des illustrations anciennes le montrent les bois empêtrés dans un bosquet et devenir une proie facile.



Le cerf élaphe, celui que nous appelons communément le cerf, est plus que probablement contemporain du cerf mégacéros mais la période de chevauchement est difficile à fixer. Donc à -100 000 il y avait déjà des cerfs



Vers -100 000 ans.

Premières tombes répertoriées.

Sur le site Qafzeh, près de Nazareth, un adolescent de douze ou treize ans est enseveli sur le dos, couché au fond d'une fosse. Les jambes et les bras sont repliés sur la poitrine. Autour de son cou, on a posé les bois d'un cerf encore attachés à un morceau du crâne de celui-ci.



Vers –36 000 ans.

La **grotte Chauvet**, en Ardèche. La très récente découverte de la plus ancienne maîtrise d'un art totalement abouti, même pour nos critères modernes.



Vers –18 000 ans.

Autre splendeur en Dordogne : **Lascaux**

Que ce soit pour des raisons religieuses, d'initiation animiste ou de d'exorcisme, le cerf est abondamment présent sur toutes les parois des grottes qui nous sont parvenues.

De récentes découvertes ont associé l'emplacement des peintures pariétales, à des emplacements « qui sonnent ».

Les hommes qui ont peint ces chefs-d'œuvre se seraient accompagnés de paroles ou de chants. La naissance de la parole et de la musique seraient liés à l'imitation des sons de la nature parmi lesquels les appels rauques du cerf ont dû tenir une place primordiale.



De –10 000 à –5 000 ans.

À **Hoedic** et **Teviec**, en Bretagne, on découvre 10 sépultures recelant au total 23 squelettes d'hommes, de femmes et d'enfants aménagées et décorées, parfois de bois de cerf.



Du **II^e au IV^e siècle**, la foi chrétienne est diffusée par le **Physiologos**, une compilation d'allégories où la vérité chrétienne est représentée par des animaux. Le cerf y figure en compagnie de griffons (corps de lion et tête d'aigle), de sirènes ou de licornes.



Dès le **V^e siècle**, le cerf est définitivement assimilé au Christ. Tout au moins est-il présenté ainsi dans la vie des Saints racontée par Saint Patrick ou Sainte Begge, fondatrice de l'abbaye d'Andenne en région wallonne.



Au **VIII^e siècle** **Saint Hubert** meurt en 727, à Liège. Un siècle plus tard, ses restes sont transférés dans la ville de Saint Hubert. Son corps n'aurait pas subi les dégradations du temps durant ce repos de 100 ans.



Plus le **Moyen Âge** avance, plus le cerf enrichit son symbolisme chrétien de la bannière du pouvoir.

La majesté de sa ramure impressionne les seigneurs qui s'approprient l'animal. Le cerf devient l'image de leur statut. De nombreux seigneurs portent des bois de cerf sur leur heaume et armoiries.



Avec la **révolution industrielle** la noblesse de terre se converti progressivement à la capitainerie d'industrie. Les forêts sont redimensionnées pour fournir les bois d'étaçon des mines et le cerf est repoussé dans des espaces restreints.



L'exploitation forestière intensive, qui au **XIX^e et au XX^e siècle** a marginalisé le cerf, retrouve aujourd'hui un nouvel équilibre dans la mesure où la location de terrains de chasse devient plus rentable que l'exploitation sylvicole.

Bien que cela puisse paraître paradoxal, la survie du cerf est aujourd'hui assurée, en partie, par les investissements cynégétiques des chasseurs. Il faut convenir qu'ils sont les seuls utilisateurs de la forêt qui paient pour leurs activités. Les autres sont des exploitants qui tirent profit d'une manière ou d'une autre des espaces boisés, y compris les cinéastes.



Choix des documentaires

Huit documentaires et émissions de télévision ont été retenus pour illustrer le propos et offrir une réflexion ainsi que le plus d'informations possible sur le sujet, vu sous les divers aspects de sa découverte.

Je voudrais être des leurs de Michel Blanpain – Festival du Film Nature de Namur 11^e éd (2005 – 5') – T08665

Le film raconte le face-à-face d'un cinéaste et d'un cerf. La bête est excitée par le rut, le cinéaste, ému de cette rencontre, balance entre son désir de se fondre dans la nature et sa peur de l'animal menaçant.



Le Cerf, seigneur des forêts de Thomas Bounoure (2006 – 52') – T03122

Dans la brume du petit matin, à l'approche de l'automne, la forêt s'enflamme de lumières et de sons... À la conquête des biches le cerf est venu parfois de territoires lointains hurler son brame. Poussé par cet instinct irrésistible d'engendrer la vie, d'assurer la pérennité de son espèce. Une pérennité qui s'obtient parfois au prix de duels acharnés, éprouvants et dangereux avec, pour seule loi, celle du plus fort... Il n'est pas facile de dominer pour s'attribuer le privilège de la reproduction... Mais l'issue du combat n'est jamais le fruit du hasard. Le vainqueur doit sa victoire au développement de ses bois, à l'agressivité de son caractère, à sa force mais surtout à son expérience. Donc à son âge... Le film illustre une saison de brame du cerf et la vie de la faune environnante, au cœur de la forêt. L'éthologie du cerf présentée de manière claire et aussi complète que possible. Les prises de vues sont de grandes qualités et permettent de découvrir des moments impossibles à voir par des observateurs non spécialisés, tels que l'instant où un bois se sépare du crâne de la bête.

***C'est pas Sorcier – Les cervidés* (2004 – 26')**

Fred et Jamy se partagent le récit, avec la petite voix, pour montrer comment vivent ces animaux farouches. Ils sont au parc de la Haute Touche, où l'on trouve une collection de cervidés du monde entier, et au Château de Chambord pour tenter de mieux comprendre leur écologie et ce que sont ces « bois » de cerf. Outre le cerf, on découvre aussi le daim et le chevreuil, ainsi que le renne, l'élan et le wapiti.



***Pourquoi le cerf perd la tête de* Jean-Paul Grossin – (2009 – 37') – T06518**

Ce DVD contient deux films. Le premier « Quand le cerf perd la tête » est sans commentaire. Nous avons choisi, pour ce cahier, le deuxième « Pourquoi le cerf perd la tête » pour sa plus-value pédagogique. Le film s'intéresse à une période moins illustrée de la vie du cerf, celle qui va de l'automne et de l'hiver aux feux de septembre. Autrement dit de la chute des bois, à la repousse et à leur premier emploi au brame. Le film aide à comprendre les mécanismes biologiques qui commandent la perte et le renouvellement des bois.

Bambi de Walt Disney (1942 – 70') – VB0323

Bambi est le sixième long-métrage d'animation des studios Disney, sorti en 1942. Ce film est l'adaptation du roman *Bambi, Eine Lebensgeschichte aus dem Walde* [Bambi, l'histoire d'une vie dans les bois] de Felix Salten, paru en 1923. Bambi, un faon nouveau-né, apprend, au hasard de ses promenades, aux cours du passage des saisons, tout ce qu'est une vie de cerf.



Les Voix des conquérants de Francis Staffe – Festival du Film Nature de Namur 17^e éd. (2011 – 5') – T08672

Le film est entièrement consacré au brame et à la reproduction du cerf. Une fois de plus c'est le mâle qui tient la place de choix dans le film. Les biches ne sont que des faire-valoir du seigneur de la forêt.

D'excellentes images proposent un tableau convaincant de la période la plus spectaculaire et probablement la plus importante dans une saison de cerf.



Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban de Alfonso Cuarón (2004 – 140') – VH0249

Après un été épouvantable chez sa tante Pétunia, Harry entame sa troisième année d'apprentissage à l'école de magie de Poudlard. Il va être confronté à Sirius Black, un dangereux criminel récemment échappé de la forteresse d'Azbakan. En même temps, il va en apprendre un peu plus sur sa famille...

Le personnage d'Harry évolue lui aussi et dévoile son côté obscur. Il est confronté aux forces des ténèbres et à ses terreurs. La peur de la mort, plus que tout autre, semble hanter J.K. Rowling et son personnage héros. Le jeune magicien grandit en âge et en sagesse mais reste habité par la peur.



Matins d'automne de Patrice Verrier – Festival du Film Nature de Namur 15^e éd (2009 – 5') - T08669

Le film parle de mammifères libres et sauvages d'entrée de jeux, ce qui donne tout de suite le ton de la passion. « Matins d'automne » est un film de ferveur pour la nature et le cerf mais aussi pour la transe qui naît de l'observation de ce qu'il y a de plus sauvage dans notre nature. Il y a une grande recherche littéraire dans le commentaire et une approche magique de l'essence de la forêt par la musique.

1 / Le cerf allégorique



Allégorie : figure rhétorique qui consiste à exprimer une idée en utilisant une histoire comme support comparatif. Il ne s'agit pas de prêter aux animaux des réflexions humaines pour interpréter leur conscience du réel mais, à l'inverse, d'utiliser les comportements de l'animal pour raconter la société des hommes.

Bambi - Comment un conte pour enfants devient un message allégorique.

Bambi, qui a fait pleurer tous les enfants, peut être analysé selon deux allégories : celle de Walt Disney (clairement un éloge de la famille américaine) et celle de Felix Salten, romancier et véritable père de Bambi qui voit dans cette histoire une symbolique juive de la Terre Promise. Il publie en 1923 la version originale de « Bambi, une vie dans les bois » dont Walt Disney racheta les droits, une vingtaine d'années plus tard. Considéré comme une « allégorie politique sur le traitement des Juifs en Europe » et une propagande sioniste, le livre est interdit dès 1936 en Allemagne nazie.

À la sortie du dessin animé de Walt Disney, en 1942, les critiques y virent une réflexion métaphorique sur la guerre et la perte de l'innocence américaine après l'attaque de Pearl Harbour. La quiétude de la forêt (l'Amérique) est profanée par la cruauté des hommes (les étrangers). L'Association des chasseurs exigea – sans succès heureusement – que les projections du film fussent précédées d'une réhabilitation des chasseurs et des armes à feu.

Bambi ▶ 2'49 à 7'00

Pour Disney / Un événement essentiel se prépare : la naissance d'un jeune prince appelé à devenir le nouveau seigneur des sous-bois. À 04'40 Présentation du Prince dans lequel chaque famille reconnaîtra que leur petit prince est le plus beau, le plus important.

Pour Salten / À 04'40 « ce n'est pas un enfant comme les autres, c'est le petit prince ». Le peuple juif attend depuis toujours le Messie et si Bambi n'est pas ce guide attendu, il porte l'espoir de devenir un protecteur du peuple de la forêt (du peuple juif).



Bambi ▶ 29'25 à 31'30

Pour Disney / Les hommes et la chasse. Le Grand Cerf, le père, le patriarche, mène la tribu hors de portée des fusils. Il est le puissant sage qui sait et qui connaît.

Pour Salten / Le père de Bambi représenterait Hertz, un des pères fondateurs du Sionisme. Le grand cerf est ce guide qui mène son peuple vers un lieu calme et sécurisé (Israël).

Bambi ▶ 1h01'32 à 1h04'24

Pour Disney / Le feu aurait raison du prince blessé sans l'intervention du seigneur de la forêt, son père. Le Père, celui qui sait et qui mène Bambi vers Féline. Il réunit la jeune famille qui sera demain souveraine de la forêt. Le patriarche finit par céder la place à la jeune famille royale quand les nouveaux princes naissent. (1h06' 01)

Pour Salten / C'est Herzl / grand cerf qui guide et sauve Bambi et avec lui tous les habitants de la forêt, autrement dit le peuple juif, vers un lieu calme et sûr d'où ils pourront envisager un avenir serein.



▣ L'amour à l'américaine

Quand la forêt s'éveille au printemps, Disney parle d'amour, de coup de foudre, du passage de l'innocence de l'enfance à la responsabilité du serment marital montré de la manière édulcorée d'une fable romantique pour midinettes.

Disney accorde à ce schéma traditionnel de la fondation de la famille une importance capitale. Ce chapitre, en minutage, occupe le quart du film, ce qui en comparaison des autres thèmes est disproportionné.

Bambi ▶ 41'40 à 51'29

Premières images du printemps chantant, après un rude hiver, et retrouvailles avec le lapin PanPan, la mouffette Fleur et Monsieur Hibou, qui leur explique, à sa manière, les manifestations de l'amour au printemps.



▣ Une brutalité irrationnelle

« Quand vont-ils cesser de nous persécuter ». C'est ce que semble dire Salten devant l'inutile cruauté des molosses qui attaquent Féline. Face à cette brutalité irrationnelle, on ne peut que prendre le parti des pourchassés (des juifs) contre les serviteurs des puissants. Le public en vient à souhaiter la défaite du meilleur ami de l'homme pour espérer la victoire de l'innocence de la nature sauvage. C'est d'ailleurs un morceau de nature qui élimine les chiens.

Bambi ▶ 58'55 à 1h0'20

Féline est poursuivie par une horde de chien de chasse, Bambi vient à sa rescousse et combat ceux-ci jusqu'à l'épuisement.



▣ Le naturalisme chez Walt Disney

Disney semble séparer la rencontre amoureuse de celle du brame et de la reproduction. Dans la nature, on ne peut guère parler d'amour, plutôt d'incoercible besoin de se reproduire pour perpétuer l'espèce et cela se passe en automne, une fois par an. Le film rattrape la réalité quand Bambi se bat pour l'amour (la possession) de sa biche. Le concurrent est montré violent, beaucoup moins sympathique que Bambi. Dans la nature il ne serait qu'un autre légitime prétendant.

Bambi ▶ 50'23 à 55'08

Bambi rencontre Fleur, et Rono intervient en mâle concurrent. Il s'ensuit un combat acharné dont il sort vainqueur. Il retrouve sa belle pour poursuivre leur idylle.



▣ Le cerf, un symbole de puissance

Les hommes ont chargé le cerf d'une puissance symbolique pour répondre à leurs questionnements sur la vie et surtout sur la mort. Avec la chute annuelle de ses bois et la repousse, plus mystérieuse encore, le cerf porte une image d'espoir devant la disparition charnelle des êtres. Au Moyen Âge chrétien, il devient l'ennemi du mal et ses bois parlent du Christ.

Pourquoi et comment le cerf perd la tête

▶ 2'35 à 5'17

De la légende de Cernunos à celle de Saint-Hubert, le mythe du cerf et de ses bois, symbole de puissance. La renouvellement des bois a souvent été associée la régénération, à la fécondité et à la lumière.



Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban

▶ 1h39'33 à 1h41'05

▶ 1h55'45 à 1h57'11

«EXPECTO PATRONUM» [je demande un protecteur]

Les deux extraits présentent le même moment sous deux points de vue différents : la mort et la résurrection de Sirius Black. La première séquence est vécue en direct par le jeune sorcier, la deuxième se passe plus tard dans le déroulé du film. Harry y assiste d'un point de vue d'observateur grâce à un subterfuge réalisé par Hermione pour revenir dans le passé. Il est victime dans la première séquence puis spectateur dans la seconde pour finir par intervenir et affirmer sa magie.

Dans la première séquence, l'âme de Sirius black s'échappe de sa bouche sous la forme d'une bille lumineuse. Sous la domination des détraqueurs, Harry, terrorisé, subit la scène jusqu'à ce qu'apparaisse un cerf lumineux qui met les détraqueurs (la mort) en déroute. Une forme humaine, dans laquelle Harry reconnaît son père mort, évolue derrière l'apparition. L'allégorie du cerf salvateur en tant que père est celle du Christ. Grâce à son intervention, la bille lumineuse réintègre la bouche de Sirius qui renaît à la vie, une évocation de la résurrection promise par le fils de Dieu.

Dans la seconde séquence, Harry, en compagnie de Hermione, contemple son double menacé par les détraqueurs. Cette fois, c'est Harry, lui-même qui, grâce à l'incantation «Expecto Patronum», met la mort en déroute. Il n'a plus besoin du père. Grâce à l'épreuve qu'il vient de passer, il a fait un pas vers l'âge adulte.



■ L'univers merveilleux de J.K. Rowling et de Harry Potter

Les détraqueurs sont les plus abjectes créatures des ténèbres, envoyées par Voldemort. Ils sont sans âme et se nourrissent de celles de leurs victimes.

Voldemort est une représentation du mal absolu, qui a comme seule ambition d'affirmer sa puissance de détruire l'esprit positif et l'espérance. Voldemort est Satan, encore que cette image soit réductrice : le mal est un composant constructif de la personnalité de chacun sans lequel il ne pourrait y avoir son opposé, le bien. Harry est à l'âge où chaque gamin se pose des questions sur la vie, la mort, son ascendance et son devenir. Les détraqueurs sont la représentation littéraire et cinématographique de toutes les peurs, y compris celle de la mort, que seules la baguette magique et la confiance en soi peuvent refouler.

Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban

▶ 1h38'24 à 1h40'47

Une attaque des détraqueurs contrée par Harry Potter... et son double, chargé de confiance !



II Faire appel à nos représentations et notre fond culturel commun

Le film *Bambi* joue beaucoup sur des clichés et des représentations. Cela fait aussi partie de la magie des films d'animation. C'est le seul film de la sélection où les animaux parlent. Il distingue bien les individus mâles et femelles par des artifices : certains caractères sexuels secondaires (absent dans la nature sauvage) sont représentés : de longs cils ou des yeux maquillés pour représenter les femelles, ainsi que beaucoup de gros plans pour souligner l'émotion, alors que les mâles sont essentiellement présentés en plan moyen et large pour souligner l'action.



Le film illustre aussi la représentation de la société anglo-saxonne des années 40 (date de création du film) et propose une série de métaphores de l'éducation américaine de l'époque : la maman qui met au monde et s'occupe de l'éducation, le père absent (qui travaille) ; notion de rite d'initiation où ce sont les copains qui initient à la découverte du milieu et de la vie. Les normes familiales américaines à l'époque sont assez strictes et la notion de harde composée d'un mâle dominant et de nombreuses femelles, comparable à un harem, ne fait pas partie des bonnes mœurs. Le film véhicule l'idée que le patriarcat est dans la nature des choses.



L'image de la nature et de la forêt dans le film est aussi caractéristique du lieu (Amérique du Nord) et de l'époque (années 40). Le film présente la faune nord américaine (différente de chez nous) et certains archétypes de la forêt (sombre et assez figée), de grands espaces, éloignés de la civilisation, ce qui s'éloigne parfois de notre vision de la forêt.

2 / Le cerf passion



La nature attire et repousse à la fois. L'adhérence à la vie sauvage est un puissant fantasme chanté depuis des siècles. Le mythe du « bon sauvage » et l'impénétrable pureté des univers vierges séduisent les hommes avec passion depuis qu'ils ne sont plus obligés de tirer de la forêt le principal de leur subsistance. Dans le même temps, l'humanité reste impressionnée et craintive des ombres de la nuit. Se fondre dans la nature est une inaccessible illusion.

▣ La nature et le monde des hommes

La distance, aussi petite soit elle, qui sépare le cerf de l'homme concrétise l'impossible mutation qui permettrait à un humain de vivre des instants d'animaux. Dans un monde où l'intervention des hommes se résume, la plupart du temps, à la dégradation des univers sauvages, le désir de rejoindre la vie des animaux est certainement louable mais ce n'est qu'un espoir émotionnel, qui ne peut jamais se réaliser.



Je voudrais être des leurs ▶ 0 à 5'

Le réalisateur explicite son amour et sa terreur de la vie sauvage. Le bouillonnement de passion que représente la rencontre avec un cerf en rut comporte simultanément l'excitation et la terreur de se faire charger. Avec un cerf de cette puissance cela pourrait avoir une conclusion dramatique. Le film est une métaphore, qui transmet, surtout par le commentaire, le désir de se fondre dans la nature. Avec un autre commentaire, les images prendraient un sens différent.

Comment le cerf perd la tête

▶ 0 à 2'28

Contrairement à la masse anonyme des biches et des faons, le cerf est un être singularisé grâce à ses bois. Chaque cerf porte un nom et les amateurs suivent son évolution saison après saison. Avec la succession de ses mues que les hommes peuvent collectionner, il est un pendule annuel du passage des jours. Le cerf est montré, ici, comme le plus important des animaux de nos forêts, alors qu'il doit partager, de manière égale, cette gloire avec tous les autres.



Les voix des conquérants ▶ 0 à 5'

Le film est entièrement consacré au brame et à la reproduction du cerf. Une fois de plus c'est le mâle qui tient la place de choix dans le film. Les biches ne sont que des faire-valoir du seigneur de la forêt.

D'excellentes images proposent un tableau convaincant de la période la plus spectaculaire et probablement la plus importante du cerf.



II La construction d'une séquence – Une certaine mise en scène

Une séquence de film (une scène) est le fruit d'une succession de plans (prises de vue en continu) et c'est la juxtaposition particulière de ces plans, choix du réalisateur, qui détermine la séquence et construit le discours en images. En cinéma animalier, on peut très bien prendre des plans pris à des moments et des endroits différents, voire même des individus différents, les rassembler sur un banc de montage et donner l'illusion d'une certaine unité. C'est là toute l'astuce du montage et l'art du réalisateur !

Je voudrais être des leurs ▶ 4'02 à 4'33

Dans cette séquence, on aperçoit, de face, le cinéaste qui fait un signe au cerf, en alternance avec des plans du cerf qui le regarde. La scène où l'on voit le cinéaste, comme s'il était vu par le cerf, a bien entendu été tournée à un autre moment et ajoutée au montage, mais elle donne l'illusion d'un champ/contre-champ juxtaposé. C'est un « truc » de montage qui pourrait jeter un doute sur la véracité totale de la rencontre. On peut se demander si l'homme et la bête se sont vraiment trouvés face à face dans une proximité qu'il nous est d'ailleurs impossible à déterminer. Ici la scène est comme rejouée pour le film...

Le cerf – seigneur des forêts

▶ 0'22 à 5'30

C'est un film magnifique qui commence par une déclaration d'amour et d'admiration pour cette bête sauvage qui hurle son désir de se reproduire. L'appel est violent et troublant, qui semble même impressionner les biches.

Le cerf est glorifié dans sa toute-puissance virile. Le vainqueur des combats affirme la loi du plus fort, ce qui sous-entend, pour l'auteur, qu'il sera le meilleur partenaire pour la reproduction.



C'est pas sorcier – Les cervidés

▶ 11'59 à 12'20

Un chasseur tire avec une seringue hypodermique sur un cerf pour effectuer une prise de sang. On voit le chasseur avec sa carabine, ensuite une image du cerf avec un viseur (c'est un effet de montage, ce n'est pas celui de la carabine du chasseur, mais un filtre ou une incrustation dans le logiciel de montage), ensuite une « gâchette », ensuite un cerf qui lève la queue (il s'agit en fait d'un autre cerf que le premier « visé ») et enfin dézoom sur la seringue plantée dans la cuisse d'un cerf avec Fred et le chasseur qui sont à côté du cerf endormi. Tous ces plans sont issus d'images différentes et sans doute prises à des moments différents et avec des individus différents, mais les astuces de montage nous donnent l'impression d'un enchaînement.



Le cerf, seigneur de la forêt

▶ 33'05 à 33'15

La voix off nous dit « la biche a donné naissance à son faon, sous le regard étonné des lapereaux » et l'on voit deux plans successifs, l'un d'une biche et son faon qui vient de naître et l'autre de deux jeunes lapins. En fait ces deux images sont indépendantes et prises à des lieux et moments différents mais « accolées » artificiellement dans le film pour évoquer un certain sens, peut-être un petit clin d'œil au Panpan chez Bambi ;-)



Comment le cerf perd la tête

▶ 30'21 à 33'55

Le retour du brame à l'automne, les mâles se déplacent beaucoup et manifestent leur excitation avec toute une série de signaux ritualisés et parfois lorsque l'intimidation n'est pas dissuasive, le combat va s'engager.

Matins d'automne ▶ 0 à 5'

On parle de bêtes libres et sauvages d'entrée de jeu, ce qui donne tout de suite le ton de la passion. « Matins d'automne » est un film de ferveur pour la nature et le cerf mais aussi et surtout pour la transe qui naît de l'observation de ce qu'il y a de plus sauvage dans notre nature. Il n'est pas un bréviaire à la découverte du cerf mais il n'en reste pas moins un film attachant par la qualité des images et la sensation d'admiration de la nature qui s'en dégage.



▮ Le choix de la lumière

L'ambiance de l'automne rassemble par ses couleurs et ses vibrations l'admiration que le réalisateur a pour l'animal et la saison, dans une sensation intimiste et constituante du film. C'est, en effet, une idée constructive de choisir des images qui évoluent toutes dans la même lumière.

Comme il y a une grande recherche littéraire dans le commentaire et une approche magique de l'essence de la forêt par la musique le film parle aux sens, autant qu'il raconte la forêt.

Matins d'automne ▶ 0 à 5'



▮ L'expression du ressenti du réalisateur

Le réalisateur utilise un ton d'admiration pour donner, tout compte fait, des informations presque techniques sur l'animal. Mais, grâce au mélange d'une musique somptueuse et d'une voix empathique, l'auteur transmet l'émotion qu'il ressent ou qu'il veut transmettre. Pas de montage ou de « trucs » de montage. Le réalisateur montre et cela lui suffit à créer l'ambiance et l'admiration.

▮ L'importance du choix de la musique

Dans *Les voix des conquérants*, l'auteur utilise la musique de Vangélis, *Conquest of Paradise* (bande originale du film de Ridley Scott 1492 – Christophe Colomb). La bande-son est inspirée de la Folia, un thème musical du quinzième siècle portugais. Ce choix semble indiquer la volonté du réalisateur de transmettre une idée de sacre moyenâgeux de ce moment de la vie du cerf, immanquablement répété chaque année depuis bien avant la plus haute antiquité.

▮ La musique, un outil majeur pour magnifier l'image

La fascination du public, et des cinéastes animaliers en particulier, pour le cerf, est encore soulignée par les choix musicaux, dans la plupart des films sélectionnés, on retrouve une diversité de scènes à la sonorité grandiloquente voire solennelle qui célèbre l'animal !

Les voix des conquérants ▶ 0'4 à 1'00



Les voix des conquérants ▶ 0'53 à 4'35



Je voudrais être des leurs ▶ 0 à 0'30

La musique reprend le thème principal du film *Braveheart* (composée par James Horner) elle monte progressivement en puissance et donne vraiment du corps à l'introduction du film, elle assoit l'émotion (et la nostalgie pour ceux qui ont vu le film !).



▮ Le raccord entre les images et la bande-son

La musique apporte un caractère tantôt joyeux ou léger, tantôt dramatique ou intrigant aux images. Les réalisateurs font parfois des choix qui nous étonnent, qui contrastent avec les images, afin de souligner un aspect et d'attirer notre attention, nous faire passer un message, une émotion.

Bambi ▶ 15'17 à 19'00

Dans ce film, la bande-son présente une forte présence, assez stéréotypée, cela s'illustre bien dans la scène de l'orage, doux et chantant aux premières gouttes (avec la célèbre Chanson de la pluie : « clap clip, clap, petite pluie d'avril... » (Little April Shower) et progressivement plus tonnant et dramatique.



⚡ Prêter attention particulière au vocabulaire utilisé

Demander aux élèves de lister les adjectifs utilisés dans une séquence, et isoler ceux qui traitent du grandiose ou de la magnificence. Ce serait intéressant de faire l'exercice avec une séquence sur un autre animal comme un renard ou un hérisson, on y trouverait une ligne grammaticale probablement assez différente.

Comment et pourquoi le cerf perd la tête

▶ 32'02 à 33'54

Cette séquence illustre et décrit le combat final et violent entre deux mâles, la musique (un tango) contraste avec la violence des images et le commentaire. Curieux choix de la part du réalisateur, qui veut peut-être présenter ce combat comme un rituel, presque une danse, et qui le sacralise, plutôt que de l'amplifier, alors que le final de la séquence est tout autre, nettement plus dramatique sur fond de violon, cuivre et timbale !



⚡ Différentes interprétations d'une même séquence

Lorsque l'on passe une séquence de documentaire sans le son ou sans l'image, notre interprétation des informations reçues change. C'est un exercice intéressant à réaliser avec les élèves. Demander, par exemple, à la moitié du groupe de rédiger un commentaire sur base d'une séquence sans le son, et à l'inverse, demander à l'autre moitié de décrire des images sur base de la bande sonore uniquement. Comparez ensuite les perceptions de chaque groupe et visionner au final la séquence en son et image.

🔍 Bien observer le cadre

Passer une séquence illustrant chaque personnage et analyser les représentations que nous transmet le réalisateur en passant en revue les éléments présents dans le cadre.

📽 Le choix du cadre et du contexte

Le film *Pourquoi le cerf perd la tête* alterne des séquences forestières avec des interviews en labo. Ces dernières illustrant un scientifique en blouse blanche et cravate dans son laboratoire appuient l'argument d'autorité [crédibilité accrue apportée par le personnage identifié comme « expert »], elles contrastent les images du cinéaste parlant de sa passion, sur fond forestier. Le choix du cadre et du contexte (labo ou forêt) illustrant chaque personnage est loin d'être anodin de la part du réalisateur et tend à appuyer notre représentation de chaque personnage.

Le cerf, seigneur de la forêt ▶ à 36'53

On découvre un curieux plan rapproché d'un faon en contre plongée [c'est-à-dire que la caméra pointe légèrement vers le haut, la caméra semble donc être au raz du sol à 1 ou 2m du faon. Est-ce une mini caméra commandée à distance ou automatique, placée avant l'arrivée du faon ou le cameraman a-t-il pu approcher le faon de si près... lui seul le sait !



📽 Où se trouve la caméra ?

On retrouve au fil des séquences des différents films de curieux plans, lorsqu'on y prête attention et que l'on se pose la question : « où a été placée la caméra pour réaliser cette image » ? Il est parfois intéressant de s'interroger à ce sujet et d'imaginer la scène avec un cameraman derrière ! On décrypte ainsi certains « trucages » amusants ou des scènes aménagées, mais aussi des images incroyables prises à l'affût.

Je voudrais être des leurs ▶ 4' à 4'30

La scène finale avec le cinéaste face au cerf, de nouveau intéressant de demander aux élèves où est la caméra et montrer que les plans où l'on voit le cinéaste à l'écran ont été tournés par après et montés en pseudo synchro !



3 / Le cerf observé



Aimer la nature c'est aussi la comprendre, on protège mieux ce que l'on connaît.

Tous ceux, séduits dans le plus profond de leur être par le magnifique désir de partager une passion, racontent à des spectateurs anonymes les connaissances et les émotions vécues sur le terrain. Il s'agit moins d'applaudir ses propres réussites que d'en livrer le fruit. Observer est un côté de l'arc en ciel multicolore, le spectateur est à l'autre bout.

POURQUOI ET COMMENT LE CERF PERD LA TÊTE

Film est parfait pour une meilleure compréhension du comportement du cerf.

Les prises de vues sont de grandes qualités et permettent de découvrir des moments impossibles à voir pour des observateurs non spécialisés, tels que l'instant où un bois se sépare du crâne et les différents stades de la repousse.

► 5'18 à 7'40 – Les bois et le combat

Les bois ne sont pas une arme. C'est la fuite qui peut sauver une bête. Les bois sont surtout un attribut de rang social. Aux cours des combats, des accidents mortels surviennent de temps à autres et il ne faut pas sous estimer leur menace.

► 8 à 13'02 – La chute, quand et comment

Le taux de testostérone s'inverse aux deux solstices annuels, ce qui provoque la chute et la repousse de la ramure. Quand il est décoiffé, le cerf mulet est discret et se cache en attendant la repousse de ses attributs de puissance.

► 17'05 à 21'39 – La repousse

La repousse représente une très grosse demande énergétique et les cerfs se concentrent exclusivement à se nourrir. Comme la nature est bien faite, les biches sont occupées à cette période par la mise bas.

► 23'43 à 27'17 – Les anomalies de la ramure. L'espérance de vie.

Le ravalement.

Il en va des cerfs comme des hommes : en fin de vie, quand la vieillesse réduit le splendide renouvellement cellulaire de la jeunesse, les êtres perdent les qualités ostentatoires de leur virilité. Pour le cerf, c'est le ravalement de la ramure qui signale que l'animal est sur le déclin.

► 27'54 à 34'59 – La perte des velours, la préparation au brame

Quand le cerf est en velours, il se cache. On ne le reverra que sur les places de brame. Le



grand spectacle du rut et de la reproduction commence, annoncé par des luttes hiérarchiques. Le spectacle le plus sauvage de nos forêts éclate dans les clairières et les sous-bois. L'issue est clairement que toutes les biches soient couvertes pour que le grand cycle du cerf recommence.



LES CERVIDÉS – C'EST PAS SORCIER

Le film n'est pas exclusivement réservé aux cerfs mais cela enrichit considérablement l'approche des cervidés. Jammy présente les cousins, ceux des autres continents et les disparus.

▶ 1'39 à 4'50 – Biches et cousins

Description des biches et illustration de l'espèce cerf et des cousins disséminés de par le monde. On parle des biches. Elles sont souvent exclues des films qui font la part grande au mâle mythique qui récolte tous les suffrages sans égard pour ses femelles dont le rôle dans la nature est tout autant important.



▶ 4'50 à 5'23 – Les bois du cerf

Qu'est ce que les cerfs ont sur la tête, quelle est la matière des bois et quelle est la différence avec d'autres ornements animaux. Description de la ramure.



▶ 5'23 à 9'20 – Les ancêtres et répartition mondiale

Breve histoire des cervidés depuis la lointaine préhistoire jusqu'aux espèces disparues pour cause de peuplements humains. On en profite pour évoquer la répartition mondiale des cervidés, des espèces menacées ou non et se pencher sur les moyens de protection et les mesures de repeuplement.



▶ 9'20 à 15'18 – La chute, la repousse et le ravalement.

Jammy explique avec des mots simples et des images convaincantes le mystère qui a émerveillé les hommes depuis 100 000 ans, au moins.

▶ 15'20 à 19'19 – Vie sociale des cerfs.

Une séquence sur l'organisation sociale chez les cervidés et les rencontres entre sexes. Le cycle des activités, la mise bas des biches, le brame, la reproduction.



▣ Le cheptel, les prédateurs disparus et l'intervention de l'homme

Trop nombreux, les cerfs deviennent destructeurs de l'environnement.

Comme il n'y a plus de prédateurs naturels des cerfs, les loups et les ours ont disparu. C'est l'homme qui doit gérer la population des cervidés par le prélèvement cynégétique ou le repeuplement

▶ 19'19 à 25'26



▮ Filmer dans la nature ou dans des parcs ?

Comme le document n'est pas d'ordre animalier, il n'y a aucune raison de passer des heures à attendre pour filmer la bête alors que les parcs présentent des animaux identiques à l'espèce sauvage dont l'approche est commode. Il ne s'agit pas de convaincre de la rareté des images, mais bien de découvrir, sans circonlocution une vérité pédagogique. Quand l'explication est complexe, les auteurs utilisent des maquettes et le discours n'en est que plus clair.

LE CERF – SEIGNEUR DES FORÊTS

Le cerf, seigneur des forêts est un film magnifique qui commence, jusqu'à 5'30, par une déclaration d'amour à cette bête sauvage qui hurle son désir de se reproduire.

Le cerf est glorifié dans sa puissance virile. Le vainqueur des combats affirme la loi du plus fort, ce qui sous-entend qu'il sera aussi le meilleur partenaire.



► 5'30 à 6'10 – Pourquoi les cerfs bradient-ils ?

Le brame et l'affirmation de la dominance. L'issue des affrontements affirme une hiérarchie liée à l'expérience et donc, d'après l'auteur, à l'âge. Cette hiérarchie se renforce pendant le brame et les jeunes doivent patienter avant d'avoir leur rang d'accès à la reproduction.

► 10'00 à 16'00 – Marque son territoire pour établir sa suprématie

Les mâles marquent leur territoire. Ils manifestent leur excitation en urinant et en éjaculant. Cela aussi fait partie de la liturgie du brame qui consiste à établir un harem jusqu'à ce qu'une biche accepte de s'accoupler. En fin de compte, ce sont les biches qui choisissent, tout au moins le moment de l'accouplement.

► 17'00 à 23'33 et 30'17 à 31'35 – Fin du brame

La perte des bois, l'hiver et la repousse. Les cerfs quittent les zones de brame. Ils vivent en groupe, sans agressivité, et perdent leurs bois. Les biches se regroupent aussi, en attendant la fin de l'hiver.

▶ 32'55à 37'10 – Le printemps.

La naissance des faons

Après 8 mois de gestation, les biches se retirent pour mettre au monde leur faon dans un endroit retiré et calme.

▶ 37'40 à 41'20 – L'été

Les hardes de biches se reforment après la séparation de la mise bas.

L'allaitement, la croissance des faons et l'organisation sociale de la harde, qui mène son existence sous la guidance de la biche meneuse et l'âge d'or des faons.



▣ Toutes les femelles mettront bas un faon au printemps prochain

Il y a une hiérarchie marquée parmi les cerfs, qui se marque surtout en période de brame mais il est difficile de pronostiquer les victoires selon le seul critère de l'âge.

Quand deux grands cerfs se battent, un jeune excité peut profiter de l'occasion pour tenter sa chance auprès des biches. De toute manière, il n'y a pas de fidélité matrimoniale chez les cervidés. La nature magnifie son obligation de pérennité en garantissant que toutes les biches soient fécondées quitte à ce soit par plusieurs mâles.



Le cerf – seigneur des forêts

▶ 11'10 à 12'13

Les grands cerfs ont rejoint les sites fréquentés par des biches. Les reproducteurs s'efforcent de tenir leur harem regroupé. Ils ne tolèrent que les faons et quelques jeunes cerfs qui ne sont pas des rivaux.

▣ Camouflage

Le faon porte des glandes au dessous des yeux. On les appelle les larmiers et ces ouvertures se bouchent quand la petite bête est momentanément abandonnée par la mère. Le faon ne dégage, alors, aucune odeur ce qui le protège d'un néfaste ravageur. Sa toison de jeune cerf est bariolée et le cache admirablement à la vue des hommes, notamment, qui passent à deux pas de lui sans le voir.

Le cerf – seigneur des forêts

▶ 35'53 à 37'16

Une jeune faon se repose cachée dans les herbes, mais très vite sa mère l'éloigne du lieu de naissance pour rejoindre la forêt.



▣ On se parle entre cerf !

Le brame et les raires, leur intensité et leurs modulations sont un véritable langage fort bien compris par tous les cerfs. Pas par nous ! Nous n'en possédons pas le vocabulaire. Nous ne percevons que les sonorités, un peu comme un karaoké sans les paroles. On ne peut que fredonner l'air sans transmettre une partie important du message.

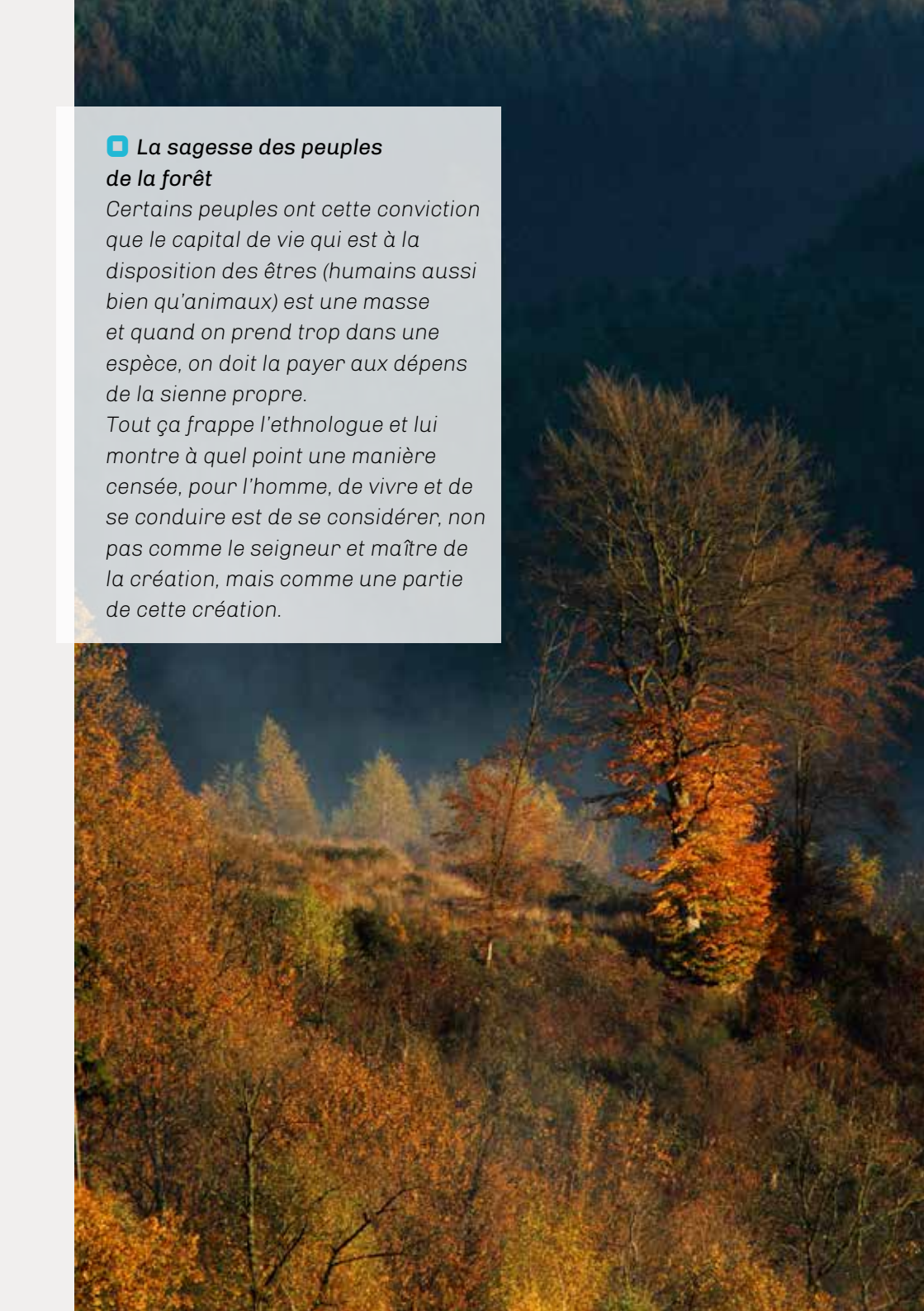
Si les avertissements sonores n'ont pas suffi écarter les prétendants, il y a tout un rituel que nous avons pu identifier et qui préside au combat : marche parallèle, charges interrompues, etc.

Le cerf – seigneur des forêts

▶ 6'15 à 9'20

Les divers comportements d'intimidations des cerfs





La sagesse des peuples de la forêt

Certains peuples ont cette conviction que le capital de vie qui est à la disposition des êtres (humains aussi bien qu'animaux) est une masse et quand on prend trop dans une espèce, on doit la payer aux dépens de la sienne propre.

Tout ça frappe l'ethnologue et lui montre à quel point une manière censée, pour l'homme, de vivre et de se conduire est de se considérer, non pas comme le seigneur et maître de la création, mais comme une partie de cette création.

GLOCERF



Gavure Albrecht Dürer, XVI^e siècle

Andouiller : chacune des ramifications (pointes) composant les bois du cerf.

Bois : voire cor.

Bracelet : pièce de plastique apposée obligatoirement par les chasseurs sur chaque grand gibier tué, sous le contrôle de l'administration forestière (DNF). Le bracelet permet la comptabilisation, le suivi sanitaire par l'Agence fédérale pour la sécurité de la chaîne alimentaire (Afscs), les plans de tirs des animaux tués et le suivi scientifique.

Brame : cri du cerf en rut. Ce terme désigne également la période pendant laquelle il est poussé (automne).

Brout : jeunes pousses tendres et herbacées se développant sur les buissons et les jeunes arbres dont les cervidés se nourrissent volontiers.

Cantonement : unité territoriale utilisée par l'administration forestière (Département Nature et Forêts) pour l'organisation des missions de ses agents.

Conseil cynégétique : regroupement de chasseurs au sein de territoires de chasse dans l'optique d'une gestion optimale des populations de gibier, principalement de l'espèce « Cerf ».

Cor (ou bois) : production osseuse caduque (annuelle) composant la « ramure » du cerf.

Cynégétique : relatif à la chasse.

Daguet : jeune cerf dans sa deuxième année portant ses premiers bois ou « dagues ». Entre six mois et un an, le faon mâle est souvent appelé « hère ».

Éthologie : discipline scientifique consistant à étudier les mœurs et comportements des espèces animales dans leur environnement naturel.

Gagnage : surface naturelle ou aménagée par l'homme, fréquentée par les espèces forestières herbivores pour leur alimentation.

Larmier : orifice situé au bas de l'œil (du cerf et de la biche) relié à une glande odorante.

Mue : bois de cerf tombés naturellement à la fin de l'hiver.

Pirsch : terme d'origine allemande fréquemment utilisé en Belgique pour désigner la chasse au grand gibier généralement pratiquée en solitaire, à l'affût, à l'approche silencieuse, à pied. Ce terme est aussi utilisé pour désigner un mirador ou tout dispositif de plate-forme surélevée permettant une meilleure vision en forêt.

Pointure : Nombre d'andouillers composant la ramure. Ce nombre est obtenu en multipliant par deux le nombre de pointes qui en porte le plus, car les deux bois n'en portent pas systématiquement le même nombre (on parle, dans ce cas, de pointure irrégulière).

Ravaler : On dit qu'un cerf « ravale » lorsqu'il est vieillissant et que sa ramure régresse. Affectant parfois plus un bois que l'autre, ce ravatement n'intervient généralement pas avant 13 ou 14 ans. Plus tôt, il est dû à un ennui de santé ou à une blessure.

Surandouiller : Pointe (cor) insérée entre l'andouiller dit « d'attaque » et la chevillure (andouiller médian).

Trophée : terme utilisé par les chasseurs pour désigner les souvenirs qu'ils prélèvent sur les animaux tués (ramures de cerfs et de chevreuils mâles – ou brocards, défenses de sangliers, etc.) et généralement destinés à l'ornementation.

Velours : Peau veloutée qui recouvre les bois des cervidés durant leur croissance.

Médiagraphie sur le cerf, en cinéma documentaire



L'ATTRAPE CERF

– T08521 (30' – 1987)

Laurent Charbonnier – L.C.P.

Panneauter, signifie tendre des panneaux, c'est-à-dire des filets pour la reprise d'animaux vivants. Depuis une cinquantaine d'années, plus de 4.200 cerfs et biches provenant du domaine de Chambord, ont repeuplé de nombreux massifs forestiers à travers la France entière. Bien que très ancienne, la méthode du panneautage n'est pas archaïque et demeure toujours la formule la plus économique en vie.

TANT QU'IL Y AURA DES CERFS

– T07562 (52' – 1996)

Laurent Charbonnier – L.C.P.

Vénéré autant que chassé, le cerf a nourri les légendes et le folklore des régions des forêts profondes, de Sologne et d'ailleurs. Durant trois années, une équipe de tournage a filmé l'opéra des cerfs à Chambord (France), montrant en quatre saisons le cycle de vie des cerfs élaphe. Le document révèle une séquence rare, la naissance d'un faon ; au printemps des biches, élevant leurs petits ; à l'été des cerfs, s'entraînant à combattre dans les prairies ; à la folie du brame, à l'époque des amours et enfin, aux heures froides de l'hiver, lorsque les troupeaux se rassemblent pour se tenir chaud sous la neige.

Bonus DVD : Des interviews du cinéaste animalier Laurent Charbonnier. - Des extraits de ses autres réalisations. - Le making-of : les astuces utilisées par le cinéaste pour capturer ses images. - 140 fiches commentées sur les mœurs du cerf, sa chasse à travers les âges, la mythologie qui l'entoure, les autres cervidés du monde. - 4 jeux-questionnaires de 30 questions chacun. - 2 albums-photos animés par des photographes passionnés de cerfs, Suzanne Cailleton et Yves Prud'homme. - Interview du photographe Yves Prud'homme. - Présentation de la plus grande réserve européenne de cervidés, le Parc de la Haute Touche, par son directeur Xavier Legendre. - Une bibliographie.

CHAMBORD SAUVAGE

– T01551 (2x52' – 1998)

Laurent Charbonnier – Thierry D'Oiron
– Patrick Vincent – Transparences
productions & France 2 /France 3

Ce film, en deux parties, est tourné exclusivement dans le domaine de Chambord. Il montre, au rythme des saisons, la vie des grandes espèces de la faune européenne qui y vivent, grâce à François 1er, une véritable vie de château. Cerfs et sangliers, mammifères et oiseaux multiples composent la plus grande réserve naturelle d'Europe, dans un décor Renaissance unique, que cet « opéra animalier » contemple au long d'une année entière : de l'automne-hiver (partie 1) au printemps-été (partie 2).

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CERF

– T04310 (52', 1999)

Anthony Martin – GOUPIL PRODUCTION

Au cœur du massif forestier landais, la vie du cerf, seigneur de la forêt : la naissance d'un faon, l'éducation des jeunes, le brame et ses combats, la torpeur des mois d'hiver,...

LES CERVIDÉS – C'est pas Sorcier

– TT6584 (26' – 2004)

France Télévision

Fred et Jamy se partagent le récit, avec la petite voix, pour montrer comment vivent ces animaux farouches. Ils sont au parc de la Haute Touche, où l'on trouve une collection de cervidés du monde entier, et au Château de Chambord pour tenter de mieux comprendre leur écologie et ce que sont ces « bois » de cerf. Outre le cerf, on découvre aussi le daim et le chevreuil, ainsi que le renne, l'élan et le wapiti. Comme toujours, « C'est pas Sorcier » est le plus pédagogique, le plus simple à comprendre et le plus scientifiquement complet des émissions, quel que soit le sujet.

LE TROMBINOCERF

– T07861 (52' – 2005)

Jean-Paul Grossin – 100C Production

Consacré à l'identification des cerfs selon leur classe d'âge, « Le Trombinocerf » compare en les opposant quelque 120 cerfs différents. La conformation de leurs bois, certes, mais aussi et surtout des critères anatomiques et comportementaux clairement définis (physionomie, silhouette, allure...)

permettent de distinguer trois grandes catégories d'âge : les jeunes, les subadultes, les adultes (et, parmi eux, les véritables vieux cerfs, au-delà de la douzaine d'années). Jean-Paul Grossin ne donne pas de recette infaillible car il n'en existe pas. Les images authentiques ont été prises dans la nature libre, notamment sur des territoires où ont été mis en place des plans de chasse qualitatifs, le plus souvent à l'époque du brame, celle qui offre le plus de possibilités de rencontres.

LE CERF, SEIGNEUR DES FORÊTS

– T03122 (52' – 2006)

Thomas Bounoure – Beta Production & France 5

Dans la brume du petit matin, à l'approche de l'automne, la forêt s'enflamme de lumières et de sons... À la conquête des biches le cerf est venu parfois de territoires lointains hurler son brame. Poussé par cet instinct irrésistible d'engendrer la vie, d'assurer la pérennité de son espèce. Une pérennité qui s'obtient parfois au prix de duels acharnés, éprouvants et dangereux avec, pour seule loi, celle du plus fort... Il n'est pas facile de dominer pour s'attribuer le privilège de la reproduction... Mais l'issue du combat n'est jamais le fruit du hasard. Le vainqueur doit sa victoire au développement de ses bois, à l'agressivité de son caractère, à sa force mais surtout à son expérience. Donc à son âge... Le film illustre une saison de brame du cerf et la vie de la faune environnante, au cœur de la forêt.

QUAND LE CERF PERD LA TÊTE

– T06518 (52' – 2007)

Jean-Paul Grossin – 100C Production

Vers la fin de chaque hiver, les bois du cerf tombent d'eux-mêmes puis repoussent. Leur croissance est aussi mystérieuse qu'inconnue du plus grand nombre : il faut un peu plus de 120 jours pour que le cerf retrouve ses bois et par là toute sa prestance. Ce film suit le cerf du profond de l'hiver au mois de septembre, autrement dit de la chute des bois à leur renouveau et de leur premier emploi au brame. Surtout, ce film sans commentaire donne à comprendre et à suivre la biologie et l'éthologie du cerf et sa spécificité dans le règne animal : le port d'une excroissance osseuse caduque pouvant peser parfois une dizaine de kilos.

Ce DVD comprend un second film de 37 minutes, « Comment et pourquoi le cerf perd la tête » : documentaire à vocation scientifique, il bénéficie des compétences du Dr Xavier Legendre, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle et de Guy Bonnet qui expliquent les mécanismes biologiques qui commandent la chute et la pousse des bois.

L'ÉTANG AUX BICHES

– T02911 (52' – 2008)

Jean-Paul Grossin – 100C Production

La vie sauvage ne palpite pas forcément au fin fond d'un continent étranger. À notre porte, parfois à la distance d'un jet de pierre, il existe une nature libre et fascinante. Rien de plus simple que d'approcher un étang, de s'y dissimuler, puis, armé de patience, d'as-

sister au spectacle de la nature. L'étang aux biches est devenu un paradis parce qu'il a été oublié des hommes. C'est son abandon qui fait sa richesse écologique, offrant aux animaux nourriture et tranquillité.

BELGIQUE SAUVAGE

– T01275 (52' – 2011)

Éric Heymans – Triangle 7/ARTE GEIE / RTBF

Le film consiste en un patchwork de tranches de vies animales qui s'entrecroisent en Belgique au fil des saisons. Montrer des formes de vie sauvages qui se maintiennent sur notre territoire malgré l'omniprésence de l'homme et des blessures qu'il inflige à l'environnement, étonner le spectateur par la beauté et la multiplicité des animaux qui nous entourent ainsi que par la beauté de certains lieux cachés et précieux, tels sont les buts recherchés par Éric Heymans. Chasseur d'images, il parcourt notre territoire avec sa caméra durant un an, et observe le travail de naturalistes passionnés de cervidés ou d'ornithologie... pour raconter cette Belgique sauvage.

LES SECRETS DES PHOTOGRAPHES ANIMALIERS 3

– TD8303 (105' – 2011/2012)

Ronan Fournier-Christol – Songes de Moai Production

Conscients d'être des témoins privilégiés de la beauté du monde, les photographes animaliers cherchent à partager leur passion. La série « Les secrets des photographes ani-

maliers » vous présente un certain nombre d'entre eux dans leur travail sur le terrain. Ils vous expliquent leurs techniques d'approche, de repérage, d'affût et de prises de vues.

Affronter les rigueurs de l'hiver, braver l'accablant soleil estival, dormir dans la neige, nager au-dessus des abysses de Méditerranée : les photographes animaliers explorent tous les milieux, prospectent en toutes saisons. Car la variété du climat européen nous offre une grande variété de biotopes, qui ne s'épanouissent pas tous en même temps. Ainsi, de janvier à octobre, ce nouvel épisode de la série des « Secrets des photographes animaliers » nous permet de rencontrer de nouvelles espèces animales, durant les quatre saisons.

Le film montre notamment la recherche de Jean-Paul Grossin, en Sologne, pour trouver les meilleures places de brame.

Films amateurs que l'on retrouve dans les compilations du Festival international Nature Namur :

ORION (LES FRAGMENTS)

– T08670 (5' – 2000)

de Patrick Lebecque

Même en 4 ans d'observation attentive, d'apprentissage et d'attention passionnée, que sait-on vraiment d'Orion, le grand cerf ? Sans doute si peu que les quelques fragments d'Orion nous semblent presque miraculeux.

LE TEMPS DU VELOURS

– T08662 (5' – 2002)

d'Eric Heymans

Le cerf aime sans doute qu'on le présente majestueux et dominant, souverain même, à l'époque du brame. Mais pour qui sait prendre le temps de l'attendre et a la patience de le suivre, le cerf offre un autre visage, presque intime : la discrète repousse de ses bois.

JE VOUDRAIS ÊTRE DES LEURS

– T08670 (5' – 2005)

de Michel Blanpain

Là, quand l'aube hésite encore entre crainte et paix, dans cette forêt dense que même la pluie ne pénètre pas ; là, sans repli, sans abri, le voilà, lui que je n'ai jamais vu ici. S'il le veut, il charge et fonce sur moi. Au cœur du combat, quand les princes se toisent et les bois se heurtent, je voudrais être des leurs.

MATINS D'AUTOMNE

– T08669 (5' – 2009)

de Patrice Verrier

Celui qui n'a jamais foulé, aux prémices du jour, la rosée perlante d'un matin de septembre, ne sait rien des sensations que nous procurent, loin de la circulation et de l'effervescence des villes, la rencontre des mammifères libres et sauvages...

LE DÉFILÉ DE LA HARDE

– T08671 (5' – 2010)

de James Palleau

Loin des grandes forêts, en milieu ouvert, on peut rencontrer de très belles hardes de cerfs...

JE SUIS UNE LÉGENDE

– T08672 (5' – 2011)

de Bernard Debarsy

Au cœur de l'Ardenne, le cerf revit sa vie au milieu des autres animaux de la forêt... avant le grand rendez-vous de sa vie.

LA VOIX DES CONQUÉRANTS

– T08672 (5' – 2011)

de Francis Staffe

Inéluctablement nos forêts changent de teinte. En automne, les premiers raires des cerfs s'élèvent de concert au cœur de celles-ci. S'offre alors à ceux qui savent se faire discrets le formidable spectacle du brame.

LA HARDE AUX BOIS DE VELOURS

– T08675 (5' – 2014)

de James Palleau

De Mai à Août au cœur d'une plaine agricole, les cerfs exposent leurs nouveaux bois, ceux-ci sont recouverts de velours...

CHANTE ET DANSE AVEC LA NUIT

– T07686 (5' - 2015)

de Philippe Allard

Le spectacle le plus impressionnant de la Forêt se déroule presque toujours sans spectateur. Il suffit d'une forêt en automne, une nuit au clair de lune, une harde de biches et quelques cerfs.

LE RÊVE DE JULES

– T07686 (5' - 2015)

Bernard Debarsy

Un garde forestier raconte à Jules que le plus beau cerf de la forêt perd ses bois le jour de la Saint-Jean. En se promenant Jules tombe sur le trophée,... rêve ou réalité ?

LA MAGIE DES BOIS

– T08677 (5' - 2016)

de Philippe Allard

Les cerfs se retrouvent dans leur quartier d'hiver et y perdent leurs bois. Les mues repoussent avec le printemps.

À WAY OF LIFE

– T08678 (3' - 2017)

de Michel d'Oultremont

Il installe son campement et termine son repas avant la tombée de la nuit. Dans quelques heures seulement, après un court sommeil, Michel d'Oultremont explorera la nature aux premiers signes de l'aube naissant... Une nouvelle journée à vivre sa passion de photographe à la recherche des animaux sauvages.

À découvrir aussi

UN HOMME PRÈS DES BLAIREAUX

(13' - 1988) de Laurent Charbonnier

Robert Hainard dès sa petite enfance observe les animaux qu'il dessine, et qu'il grave dans des morceaux de bois. Ce chasseur au crayon est par ailleurs devenu naturaliste et est l'auteur de nombreux ouvrages sur la biologie des mammifères. Le film le révèle avec l'animal qu'il a le plus observé : le blaireau.

ROBERT HAINARD : L'ART, LA NATURE, LA PENSÉE

– T04021 (92' - 2013) de Viviane Mermod-Gasser

Premier film exclusivement consacré au couple Hainard, ce portrait documentaire retrace l'incroyable quête de nature sauvage de Robert Hainard (1906-1999). Naturaliste de terrain, sculpteur, graveur, peintre, philosophe, protecteur de la nature et scientifique suisse, l'homme est une figure incontournable du paysage artistique animalier. À travers des archives et des témoignages, on découvre la multiplicité et l'originalité de son oeuvre, la portée internationale de son travail et la force de sa pensée.



Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans le concours de très nombreuses personnes, que nous tenons à remercier vivement. Philippe Lamotte et Peter Anger pour la rédaction respective des volets portraits et pédagogiques de la publication, ainsi que des contributeurs pour le contenu pédagogique : Gilles Pirard, Christophe Rousseau, Christine Veeschens et Yves Collard.

Christian Dave et Oliver Embise du CRIE de Saint-Hubert nous ont aidé à identifier et sélectionner une bonne partie des passionnés du cerf. Toutes les personnes que nous avons interviewées pour le volet portrait de la publication et qui nous ont consacré du temps et transmis beaucoup d'informations complémentaires et illustrations : Philippe Allard, Sabine Bertouille, Marc Cimino, Christian Dave, Pierre Hainard, Gérard Jadoul, José Michel, Philippe Moës, Armand Panier, Didier Robe, Jean-Claude Servais, Philippe Taminiaux, Jean-Pierre Verhoeven, Maurice Wuidar

De très nombreuses personnes et institutions nous ont transmis généreusement les croquis et photos qui illustrent la publication et en particulier la Fondation Robert Hainard, Jean-Claude Servais et les Editions Dupuis, mais également Philippe Allard, Marc Cimino, Pascal Colomb, Le CRIE de Saint-Hubert, Le Festival International Nature Namur, Gérard Jadoul, Philippe Moës, Armand Panier, Jean-Pierre Verhoeven & Maurice Wuidar.

Un précieux travail de relecture a été réalisé par Marie-Sophie Du Montant, Franklin Huisman, Marie-Alexandre Laurent.

Pierre Hanse, Benoit Tilkens, Marie Madeleine Defago Paroz & Eric Heymans nous ont aussi apporté leur aide pour effectuer les interviews et fournir des informations et contacts.

Crédits

Conception et réalisation

Coordination

Bruno Hilgers – Service éducatif de
PointCulture

Rédaction

Peter Anger – Auteur & Réalisateur
Philippe Lamotte – Journaliste & Biographe/
Portraitiste – www.pretemoitaplume.be

Ont participé à l'analyse des médias :

Christophe Rousseau (CRIE de Villers-la-Ville)
Christine Veeshens (SPW)
Gilles Pirard (Éducation Environnement)
Yves Collard (Média Animations)

Graphisme

Marie-Hélène Grégoire – misenpage.be

Éditeur responsable

Tony de Vuyst, place de l'Amitié, 6
1160 Bruxelles
© PointCulture – octobre 2018
ISBN 978-2-87147-435-7
Dépot légal : D/2018/3590/1

Une publication du service éducatif de
PointCulture, réalisée avec le soutien du
Ministre en charge de la Conservation de la
nature en Wallonie

Crédits photos & illustrations

Avec l'aimable autorisation de reproduction
de la part de Jean-Claude Servais et des
éditions Dupuis - www.jc-servais.be -
www.dupuis.com :

- pages 8, 9, 38, 100 & 101 : Croquis issus du
dossier « Jour de brame » en fin d'album
Le dernier brame de JC Servais aux éditions
Dupuis - ISBN 978-2-8001-5278-3
- pages 1, 36, 37 & 39: cases issues de
planches de l'album *Le dernier brame* de
JC Servais aux éditions Dupuis -
ISBN 978-2-8001-5278-3

Avec l'aimable autorisation de reproduction
de part de la Fondation Robert Hainard -
www.hainard.ch :

- pages 68, 72 & 148 : Croquis de terrain
réalisés par Robert Hainard
- pages 70, 73 et 74 : Gravures réalisées par
Robert Hainard

Pages 13 & 15 : CRIE de Saint Hubert

Pages 14, 76, 78, 79, 80, 82 & 94 :

Maurice Wuidar

Pages 16, 18 & 21 : Armand Panier

Pages 22, 24 & 27 : Philippe Allard

Pages 29 & 32 : Gérard Jadoul

Pages 48, 51, 92 & 128 : Jean-Pierre Verhoeven

Pages 56, 58, 59, 61, 110, 135 : Philippe Moës

Pages 62, 64, 65, 67, 88 & 120 : Marc Cimino

Pages 99 : Festival International Nature

Namur

Page 103 : Pascal Colomb

Tout le monde connaît le cerf, il fait partie de notre patrimoine culturel, mais l'animal cache sous sa fourrure des mystères et des beautés méconnues. Il est le plus grand mammifère encore sauvage de nos forêts gérées. On connaît le brame terrible qu'il lance pour intimider ses adversaires. Il est le symbole de la chasse et Saint Hubert lui accorde sa bénédiction chaque année en novembre.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'il anime les esprits des hommes dès la naissance de l'humanité. Fascinés par la chute et la repousse annuelles de ses bois, les hommes ont tenu le cerf pour un symbole de résurrection. Ils lui ont accordé le pouvoir de guider les âmes récemment décédées vers l'autre monde.

Cet ouvrage, organisé en deux volets, tente de vous faire découvrir l'intimité du cerf et les passions qu'il suscite, dans un premier cahier qui vous amène à la rencontre de personnalités qui s'intéressent au cerf, à travers leurs loisirs ou leur profession en Wallonie. Le cahier pédagogique situé en seconde partie vise à mieux comprendre la biologie et l'histoire du cerf depuis ses origines lointaines.